

Dernieres chansons de P.J. de Béranger, 1834 a 1851, avec des notes de Béranger sur ses anciennes chansons

Pierre Jean de Béranger

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LU.AVEC.LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Dernieres chansons de P.J. de Béranger, 1834 a 1851, avec des notes de Béranger sur ses anciennes chansons

Voici les chansons de ma vieillesse : le nombre en augmentera peu, je crois, d'ici au jour de leur publication, qui n'aura lieu qu'après ma mort, si loutet'oïs uion éditeur, dont elles sont la propriété, prévoit pour elles un favorable accueil. Je l'espère : ceux qui ont conservé nies autres volumes ne seront sans doute pas lâchés de compléter une œuvre eu vers devenue, d'année en année, de chanson en chanson, la peinture à peu près exacte de la vie entière de son auteur.

En donnant mon cinquième volume \ j'annonçai

Les cinq volumes dont parle Béranger soin les publications de 1815, 1821, 1825, 1828, 1853. [Note de V Éditeur.)

t ci: l. t \i i .

mon intention de ne | »1 1 1> publier de vers. Malgré tout ce qu'on! pu me dire d'excellents amis, el même plusieurs des oracles de notre littérature, dont l;i bienveillance m'a si souvent engagé à faire imprimer ce dernier volume, il ne m'a pas coûté de tenir parole el de le garder en portefeuille.

De lionne heure je me sui- défendu du bruit, -i » contraire à mon liumeur el à mes goûts. Certes, je n'aurais pas quitté toul à coup la carrière des lettres, -il était donné à l'écrivain «le faire deux parts de si vie : au public ses ouvrages; à lui sa personne.

l'aurais voulu pouvoir dire presque comme Sosie : In moi se promène dans la rue, où on le chante, où on l'applaudit; et l'autre moi le voit et l'entend de sa fenêtre, suis être reconnu ni salué des passants. Mais cela n'est guère possible, quand on se fait le champion des intérêts populaires, à une époque où la politique passe chaque jour en revue ses bataillons et donne le besoin de se connaître aux soldats comme aux chefs.

Puis, nous vivons sous un régime de grande publicité : de ses immenses avantages doivent résulter quelques-uns d'inconvénients. Chacun prend droit, par exemple, d'imprimer sa lettre sans votre assentiment. <>n n'a pas de mémoire, ou même sans vous avoir vu, votre portrait et votre buste, pour les livrer en étalage aux regards des badauds. Enfin, avez-vous un journaliste pour ami, celui-ci, trouvant en vous matière à feuilletons, vous dépêche en colonnes et vous vend à tant la ligne. Si bien que la personne du pauvre auteur, sa vie

PRÉFACE. r,

intime, ses plus douces habitudes, arrivent en peu de temps à la connaissance des oisifs. Eût-on pris, comme je l'ai fait dès le commencement de ma réputation, la précaution d'éviter les spectacles, les réunions nombreuses, grâce à ces révélations multipliées, plus de promenades assez retirées pour n'y pas rencontrer quelque doigt indiscret qui vous désigne à des regards curieux : votre renom est depuis longtemps évanoui que le doigt perfide vous poursuit encore.

Après leur génie, ce que j'ai le plus envié aux grands écrivains du siècle de Louis XIV, c'est l'espèce d'obscurité dont put s'envelopper leur modeste existence; ne se faisant pas du bruit de leur

nom un besoin de chaque instant, ils savaient vivre dans le silence qui chez nous succède si vite aux applaudissements. L'un d'eux, était-il mari ou père, voyait sans surprise sa femme et ses enfants ignorer jusqu'aux titres de ses ouvrages; la vie de plusieurs de ces grands hommes fut tellement obscure, qu'à peine a-t-il été possible de leur composer des notices historiques de plus de vingt lignes, au grand déplaisir des marchands de biographies.

Cette manière de voir, qu'on n'en fasse pas honneur à la philosophie : je ne la dois qu'à mon amour de l'indépendance. Elle fera comprendre qu'il y a en moi un bonheur pour moi à cesser, depuis 1855, d'occuper de moi le public. A ce sujet, et sous le rapport politique, quelques personnes m'ont blâmé, attaqué même; j'ai entendu traiter mon silence de félonie. Je ne sais si des gens qui n'avaient pu se faire acheter n'ont pas été

jusqu'à dire que je m'étais vendu. A de si plaisantes accusations j'aurais rougi de répondre. Mais à la jeunesse qui m'a comblé de témoignages de sympathie, et dont la bienveillance enthousiaste eût volontiers considéré le silence du chansonnier comme Mirabeau celui de Sieyès, j'ai dû expliquer les motifs de ma conduite, et l'âge me fournissait déjà une excuse suffisante. Mes raisons se trouvent d'ailleurs exposées dans des correspondances particulières; je me contenterai d'en rapporter ici quelques-unes, en faisant observer que je vais parler uniquement de la chanson politique.

Certains hommes de vertu austère dussent-ils m'en savoir mauvais gré, je veux confesser d'abord que la divergence des opinions ne parvient pas seule à effacer en moi d'anciennes affections, ni seule à m'empêcher d'en éprouver de nouvelles. J'ai donc presque toujours eu, depuis 1830, des amis au banc des mi-

nistres, que leur nombreux entourage m'a empêché de fréquent
ei comme je le faisais au temps qui, pour eux et pour moi, fut le
meilleur sans doute.

Je manquerais à un devoir si je n'ajoutais que, devenus puis-
sants, ces amis m'ont souvent aidé à rendre des services, moyen
le plus sur de m'attacher par la reconnaissance. Ce sentiment, si
naturel en moi, ne m'eût pourtant pas empêché d'attaquer les
actes qui m'ont paru répréhensibles ; mais la difficulté eût été de
refaire et, de redire en clianson presque tout ce que j'avais dit et
fait sous le dernier gouvernement. Nos hommes d'Etat ne se
piquent guère d'invention et vi-

vont de plagiats : les abus et les fautes se renouvellent, se suc-
cèdent et se perpétuent chez nous avec une merveilleuse facilité ;
aussi les sifflets s'usent-ils à la peine, et je défierais la plus heu-
reuse imagination de suffire plus de quinze ans aux cadres, aux
refrains, aux vers grands et petits que l'opposition attend d'un
chansonnier. L'esprit le plus fécond n'a qu'un certain nombre de
formes à appliquer à la pensée, qui est l'étoffe de tout le monde.
Les miennes étaient épuisées, ou peu s'en fallait : à de plus jeunes
donc de tenter l'aventure.

Mais une raison non moins puissante m'a décidé au parti que
j'ai cru devoir prendre.

La chanson politique est, sans doute, une arme redoutable,
mais la pointe s'en émousse vite et ne se retrempe cpie dans le re-
pos. Tous les moments ne lui sont pas également bons, et, pour
qu'elle intervienne à point, il faut qu'elle ait à choisir entre deux
camps bien distincts ou entre des passions fortes. La Ligue et la
Fronde l'ont prouvé de reste. Après les noëls contre la cour de

Louis XV et Louis XVI, au commencement de notre immortelle Révolution, en présence des étrangers et du royalisme en armes, elle produisit des refrains de colère et de triomphe. Le Directoire ressembla trop à une anarchie, surtout vers sa fin, pour n'avoir pas été en butte à quelques-uns de ses traits. Avec toutes les factions, la chanson fut contrainte de se taire sous l'Empire, et elle ne put même alors être louangeuse sans un visa de la police. Les héros ne sont pas ceux qui

la redoutent le moins. Voyez comment Turenne la traitait dans la personne de Bussy-Rabutin, exilé plus tard

par Louis XIV pour d'assez médiocres couplets. Ce n'est pas à moi de dire combien les deux règnes de la Restauration lui furent favorables, en dépit des juges et des geôliers. À la chute de la branche aînée des Bourbons, je prédis que la chanson arrivait à un temps de repos.

En effet, bientôt les opinions diverses s'enhardissent à lever l'étendard de l'opposition et se prêtent même une mutuelle assistance, ce qui est toujours une preuve de prétentions aventurées et de faibles convictions, de la part des chefs. Aussi chaque parti ne tarde-t-il pas à se fractionner, et de l'impuissance qui en résulte naît la déconsidération. Ajoutons que le peuple, instruit par le spectacle de nos mesquines ambitions, détrompé sur le compte de la plupart de ceux dont il s'était fait des idoles, le vrai peuple, celui pour qui et avec qui j'ai chanté, condamné à ne plus croire à rien, à ne plus aimer rien, se tient en dehors des évolutions de la politique, comme un jury impartial, appelé à prononcer souverainement un jour sur les longs débats de notre époque avocassière et cupide.

Dans un tel état de choses, où la chanson peut-elle prendre son point d'appui? Qui peut-elle satisfaire? Comment former ce chœur général nécessaire à la propagation de ses refrains? A peine a-t-on daigné remarquer de jeunes talents qui se sont jetés dans cette mêlée avec provision de graves et de joyeux couplets.

Malgré le mérite de leurs œuvres et de leurs efforts, aucun n'a obtenu les encouragements que les partis ont l'habitude de prodiguer à leurs coryphées ; bonne fortune qui contribua tant à ma réputation.

À ces causes de mon silence j'oserais ajouter une réflexion d'un ordre plus élevé.

Nous ne devons jamais l'oublier : la gloire de la France est d'avoir fait non-seulement une grande révolution politique, mais une immense révolution sociale. 89 a créé de nouveaux éléments de civilisation, et leur coordination, jusqu'à présent trop négligée par nos gouvernants, copistes du passé, est devenue l'œuvre indispensable. Elle appelle plutôt, je le crois, le concours de la science et de la philosophie (j'entends la véritable philosophie, qui n'est ni la psychologie, ni l'idéologie, ni l'éclectisme, etc., etc.) que celui des belles-lettres et des beaux-arts. Ceux-ci doivent attendre que le grand problème soit résolu, c'est-à-dire que l'ordre dans l'égalité règne enfin, pour s'utiliser au service d'une phase nouvelle de civilisation. Quel accueil recevrait un chansonnier qui, sur des airs de ponts-neufs, réclamerait l'organisation de la démocratie, cette œuvre si importante qui reste toujours à faire et à laquelle les républicains mêmes ne semblent pas penser ?

Le poète erre aujourd'hui à l'aventure, au milieu des essais de constructions et des ruines amoncelées ; • qu'il abandonne donc

l'arène aux doctes et aux sages qui viendront, s'ils ne sont déjà venus, ce que je n'use

affirmer par respect pour nos grands hommes d'État. Cependant, si je ne me trompe, bien pénétré des besoins actuels, le poëtedoïl se réfugier dans l'avenir pour indiquer le but aux générations qui son! en marche. Le rôle de prophète esl assez beau, el M. de Lamartine me semble s'en être emparé, particulièrement dans Jocelyn, avec toute ta supériorité du génie.

Cette réflexion et quelques autres, inutiles à rapporter, m'avaient donné l'idée d'entreprendre un ouvrage en prose pour l'éducation des classes laborieuses, afin d'utiliser ma vieillesse. J'y ai longtemps rêvé; malheureusement, ce n'est pas au déclin de la vie qu'on se fait un talent nouveau, et je ne puis concevoir d'oeuvre écrite à laquelle l'art soit étranger, (l'est pousser trop peu loin sans doute l'amour du bien public que de le subordonner à une si puérile vanité, .Je m'en accuse : qu'on pardonne à nia nature ainsi faite.

Dans un but moins utile j'avais presque promis d'écrire des notices sur quelques-uns de mes contemporains, morts ou vivants. J'ai fait plus, j'ai essayé ce travail, et plusieurs biographies ont été à peu près achevées.

Mais bientôt, frappé de L'impossibilité d'être toujours suffisamment instruit et par conséquent toujours juste pour les hommes des différentes opinions, suit en raison du pêle-mêle des documents, soit à cause des retours possibles dans des existences non achevées, soit enfin parla faiblesse qu'inspire au peintre son attacheini ni pour quelques-uns de ses modèles, j'ai renoncé

à cette tâche pénible et détruit mes premières ébauches. S'il est doux de casser des arrêts injustes en rectifiant des accusations erronées et trop sévères, combien n'y a-t-il pas à souffrir quand, pour être vrai, il faut diminuer du lustre d'une belle vie que la vertu ou une haute intelligence n'a pu préserver de toute faute; surtout si l'on est convaincu, comme je le suis, que détruire sans nécessité et au jour le jour les admirations du peuple, c'est travailler à sa démoralisation !

Renonçant donc au travail biographique, j'ai continué de chanter, mais rarement et pour moi seul. Si on s'occupe un jour de mes derniers vers, on y reconnaîtra l'homme qui, autrefois, osa entrer en lutte avec un pouvoir imposé par l'étranger; un peu modifié sans doute, mais aussi plus à l'aise dans cette liberté morale que la retraite seule peut procurer. Si les regards du public sont d'abord un encouragement pour l'écrivain, à la longue ils lui deviennent une gêne. Il semble qu'il y ait des engagements pris avec lui auxquels ce maître impérieux ne permet pas qu'on échappe. Vous a-t-il applaudi sous tel costume, ne vous avisez pas d'en changer, même pour être mieux : il feindra de ne pas vous reconnaître. Il m'a comblé de ses faveurs, et j'en suis reconnaissant ; toutefois, comme chansonnier, ne voulant plus avoir affaire à lui qu'après ma mort, j'ai cru pouvoir me dégager un peu des formes rythmiques auxquelles je me soumettais constamment pour lui plaire et dans l'intérêt de la cause que j'ai défen-

dm. On s'en ;i|hi nvra à l'absence d'un choix d'airs pour beaucoup de ces dernières chansons*, ce qui ne m'a pas empêché de me les chanter souvent sur des airs improvisés, d'une voix chevrotante. Surtout on remarquera que j'ai fait moins usage du refrain obligé, dont jusque-là je n'avais osé [n'affranchir, ayant ob-

servé que, sans ce retour des mêmes paroles, la chanson avait moins d'empire sur l'oreille et sur l'esprit des auditeurs. Combien de peine, bon Dieu ! le refrain ne m'a-t-il pas donnée ! Combien de nuits passées à ramer pour venir rattacher à cet immobile poteau ma pauvre nacelle, qui n'eût pas demandé mieux que de voguer en liberté au gré de tous les vents ! Je dois le reconnaître pourtant. : si j'ai eu à souffrir de cette servitude, elle n'a pas été sans avantage pour moi, Avet; raison j'ai dit du refrain qu'il était le frère de la rime : comme elle, il m'a forcé à résumer mes idées d'une manière plus succincte, et à mieux en approfondir l'expression.

Ces courtes observations prouveront que, plein de respect pour le public, j'ai toujours cherché à lui complaire, me livrant pour cela au travail le plus consciencieux. Dans les chansons de ma vieillesse, il pourra se convaincre qu'au moins, sous ce rapport, l'âge ne m'a rien fait négliger.

* Les airs marqués en tête de la plupart des chansons qui en comportent ne l'ont pas tous été par l'auteur.

(Note de l'Editeur.)

PREFACE. II

Ce n'est celles [> as moi qui aurais deviné ce qu'on appelle aujourd'hui la littérature facile, ennemie mortelle de celle autre littérature < |iii lil le charme de ma vie et fut si longtemps l'orgueil de la France.

Septembre 1842.

Tour?, 6 septembre 18ÔN.

Mon ciieu Pebuotix.

On ne saurait trop prendre -de précautions. Eu vous cédant lotis nies droits sur mes chansons imprimées el publiées pai vous et je n'en reconnais pas d'autres que celles de l'édition /M-8"). eu vous eédanl. dis-je, tous mes droits sur nies chansons, aujourd'hui el à toujours, je vous ai également cédé la propriété des chansons que je pourrais faire jusqu'à l'époque «le ma mort, quel qu'en pût être le nombre. Voilà déjà plusieurs années que. pour prix d'acquisition, vous me servez une rente de huit cents francs; celte rente viagère, vous avez voulu dernièrement la porter à douze cents francs** : c'est le moins que moi, pour reconnaître tous vos bons procédés, je vous assure par tous les moyens la propriété non-seulement des chansons publiées, mais aussi des chansons que je fais encore de temps à autre.

' L'édition in-8° dont parle ici Déranger e>l l'édition en quatre vo» lûmes publiée en 1833-51, el ornée de cent quatre gravures. (Note de l'Éditeur.)

- L'éditeur de Béranger ne croyait pa> avoir besoin de dire que, depuis 185S (date de cette lettre), la rente viagère a été successivement augmentée. En 1817, elle était portée à deux mille quatre cents francs. Une lettre de Béranger, publiée alor- avec les dis. chaînons inédites, témoigne de la difficulté qu'on eut à lui faire accepter une modification qui doublait ainsi son modeste revenu. Depuis ce temps, d'autres augmentations, toujours imposées avec peine à Béranger par son éditeur, avaient plu? que triplé le chiffre de douze cents francs dont il est question plus haut.

(Note de /' Editeur.)

Sur le cahier où je les écris, j'ai eu soin de m'en tenir : Ce cahier appartient à M. Perrotin, conformément à l'acte passé sous seing privé entre lui et moi. Unsi, à ma mort, vous n'aurez qu'à les réclamer, pour que ces chansons vous soient remises, de même que le peu de notes que j'ai pu faire sur les anciens "lunettes intercalées dans un exemplaire de ma publication in-12". Mais, comme des papiers peuvent disparaître ou se perdre je veux . quant aux chansons manuscrites . prendre encore une autre précaution. Je vous remets l'une une copie faite par moi de ces chansons nouvelles et vous prie de les déposer chez les mains du notaire qui a votre confiance (M. Defresne) : je vous promets de vous envoyer celles que je pourrai faire par la suite pour les ajouter à ce premier dépôt, afin qu'elles attendent là L'époque de ma mort, bien déterminé que je suis à ne pas publier aucune désormais, ainsi qu'il le porte la convention faite entre nous. Avec/, donc bien soin, mon cher ami. de les tenir sous triple cachet, pour que personne n'en puisse prendre connaissance. S'il me vient des corrections à y faire, je les consignerai sur le cahier qui reste dans mes mains et les joindrai par errata aux envois subséquents que je vous adresserai.

Vous sentez que c'est dans votre seul intérêt et pour l'acquit de ma conscience que je prends les mêmes soins, qui ne me sont pas ordinaires. Il est juste que je vous assure la propriété exclusive des chansons de ma vieillesse, qui n'auront peut-être d'autre mérite que de compléter les mémoires chantants de ma vie. Mais qui auront au moins ce mérite.

Vous concevez que, dans l'impression , il ne faudra pas s'astreindre à l'ordre que j'établis ici. Si cela m'est possible, j'indiquerai dans quel ordre il faudra les publier.

Ce que je vous demande, c'est que. dans le cas improbable où vous viendriez à mourir avant moi, le dépôt que vous ferez (liez le notaire me soit remis, sans rupture de cachet; vous protestant de mon côté de prendre tous les arrangements nécessaires pour assurer à VOS héritiers la propriété de ces

Ces notes se trouvent à la fin du présent volume.

Enjoint de l'Éditeur i)

tr>

chansons. Il suffit. je crois, pour cela, que vous laissiez un moi de voir main qui ordonne que la remise du dépôt me soit faite. Cette remise est nécessaire pour que la publication n'ait pas lieu sans mon consentement, dans le cas où ma fortune tomberait dans les mains d'un mineur. Pardonnez-moi de penser ainsi à tout, même aux circonstances les plus pénibles; vous savez que cela est dans mon caractère. Vous en aurez la preuve à ma mort, car vous verrez que dans mon testament * j'ai en soin de faire mention de l'acte passé entre nous, qui vous donne la propriété de mes chansons imprimées et manuscrites.

Comme je pense que vous garderez cette lettre, je suis bien aise de vous y donner un témoignage de ma gratitude pour vos procédés à mon égard. Vous êtes venu à mon secours dans un moment bien difficile; et je dois ajouter, pour ceux qui en ont été surpris, que si je n'ai pas eu une plus grande part dans vos bénéfices, c'est que je n'ai pas jugé cela juste, sachant pour combien votre industrie a été dans le succès de la grande édition. J'ai été au reste bien récompensé de ma conduite par celle que vous avez tenue envers moi. Recevez-en mes sentiments et l'assurance de toute mon amitié.

A vous de cœur,

' Béranger parle d'un de ses premiers testaments, qu'il a modifiée depuis 1838. (Note de VÊditeur.)

PLUS DE VERS

Air fies Trois Couleurs.

Non, plus de vers, quelque amour qui m'anime : La règle et l'art m'échappent à la fois; Un écolier sait mieux coudre la rime Au bout du vers mesuré sur ses doigts. Devant le ciel lorsque tout haut je cause Avec mon cœur, au fond des bois déserts, L'écho des bois ne me répond qu'en prose. Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Dieu ne veut plus! El, comme aux lins d'automne Le villageois, dans ses clos dépouillés, Regarde encor si l'arbre en sa couronne Ne fâche pas quelques fruits oubliés, Je vais cherchant; pour cela je m'éveille; Mais l'arbre est mort, fatigué des hivers :

Qu'il manquera de fruits à ma corbeille! Dieu ne veut plus que je tasse de vers.

Dieuneveu¹ plus! Et pourtant dans mon âme J'entends sa voix dire au peuple craintif : Lève ton front, peuple, je te proclame De la couronna héritier présomptif.

„ ,1,, . et moi, joyeux de prescience, Lorsque j'allais, par de nouveaux concerts, Peuple Dauphin, t'instruire à la clémence, Dieu ne veul plus que je fasse de vers.

UN ANGE

A,, de la Pipe de tabac, o«: J'ai vu partout daus mes voyages

D'où naît cette pure auréole Dont les rayons frappent mes yeux?

C'est un ange, un ange qui vole Entre mon front chauve el 1rs cieux.

Comme un doux luth sa voix m'attire, Et ses cheveux longs et flottants
Embaument l'air que je respire Des plus doux parfums du printemps.

Oui, c'est un ange; carmes rides Feraient fuir la simple beauté
Qui lirait dans mes yeux humides Des souvenirs de volupté.

DE DERANGER.

Mais l'ange aux gi àces innocentes, Presque heureux d'être
venu tard, Sourit quand ses mains caressantes Réchauffent les mains du vieillard.

Cet anse écarte d'un coup d'aile Les songes noirs qui m'éteignaient :

Il serait mon guide, fidèle Si mes faibles yeux s'éteignaient.

Au but de ma course éphémère Qu'enfin j'arrive harassé,
Comme un nouveau-né par sa mère.

Sur son sein je mourrai berce.

Mais de mourir pourquoi parlé-je, Quand pour vivre il me tend la main?

Son souille a l'ail fondre la neige Qui cachait les fleurs du chemin.

Et pour ma soif, dans le voyage, De ses lèvres coulent toujours Des baisers plus doux qu'au jeune âge Ne m'en prodiguaient les amours.

.l'en suis donc sur, il est des anges Qui, vers nous prenant leur essor.

Au pauvre enfant donnent des langes, A la pauvre mère un peu d'or.

Vous, leur sœur, d'une âme ravie Agréez le mile pieux; Qu'avec vous j'achève la vie, Qu'avec vous je remonte aux cieux.

20 DEIINIKRF.S C U A N f o N S-

LE PHÉNIX

An: :

Jadis, en des climats lointains,

Vivail sur de fertiles plages

Une république de sages

Heureux des plus obscurs destins.

Le phénix vinl sur l'autre rive.

Vite, à sa cour il les fit appeler.

Sun héraut criait : « Qu'on nie suivi ! Dépêchez-vous; l'oiseau peut s'envoler. »

Partout l'esclave galonné

Va disant : ci Mon maître a des ailes

A couvrir vingt peuples fidèles;

Venez voir l'oiseau couronné.

Pas n'est besoin de vous l'apprendre, Au bien de tous il aime à s'immoler.

S'il meurt, il renail de sa cendre.

Dépêchez- vous ; l'oiseau pont s'envoler. »•

Nul ne bouge. Il ajoute encor :

« Ne pas le voir serait dommage.

Rien d'aussi beau que son plumage,

Sou bec de perle et ses pieds d'or.

Vrai soleil, sa riche couronne, Sur \os moissons daignant étinreler.

Les mûrirait, Dieu me pardonne!

Dépêchez-vous; l'oiseau peut s'envoler. ■■

M. BERAft'GEB. 21

Un vieillard enfin lui répond :

« Cesse, ami, tes vaines fanfares ; .

Noms préférons, nous, vrais barbares,

A ton oiseau poule qui pond.

Pourtant il nous plaît fort entendre Chanter linots, colombes
roucouler.

Le chant du phénix esl inoins tendre:

C'esl chant royal ; l'oiseau peut s'envoler.

« Sache qu'en son bûcher fumant

Nos pères l'ont osé surprendre.

Qu'ont-ils découvert dans sa cendre?

Hélas! un cœur de diamant.

Tout être unique. en son espèce D'aucun amour n'a pouvoir de
brûler.

Plaignez les rois, dit la Sagesse.

Nous les plaignons; l'oiseau peut s'envoler. »

LES CHANSONNETTES \ BRAZIEB

MON VOISIN A PASSY ET MON ANCIEN COLLÈGUE AI
CAVEAU.

QUI, EN II' ENVOYANT SON RECUEIL, m'\ ADRESSÉ

USE FOUT JOLIE CHANSON

Air: : Ainsi jadis un grand prophète.

Brazier, grand merci de Ion livre.

De nos beaux jours gai souvenir.

* Depuis que relie chanson est faite, Brazier a cessé de vivre :
il était moins âgé que moi. C'est un des vaudevillistes

-. '•2 DERNIÈRES < 11 MISIONS

Quoique un peu las déjà de vivre.

Je te phante pour rajeunir.

Que île soupers ! Que d'amourettes !

Que de vrais .unis à vingl ans '.

C'est là le temps des chansonnettes, Oh ! le bon temps ! oh ! le bon temps !

Des airs que module une amie, A vingt 'ans naît plus d'un refrain.

Nos vers narguenl l'Académie, Nos plaisirs, toul censeur chagrin.

La montre d'or paiera nos dettes; Que sert de compter les instants? (Test là le temps des chansonnettes.

Oh! le bon temps! oh! le bon temps '

Chauve déjà, mais jeune encore \ Je me vois admis au Caveau ;
Là tu fais d'une voix sonore Applaudir maint couplet nouveau ;

Moi, j'y chante un hymne aux grisettes, Porte-bonheur de mon printemps.

qui ont obtenu le plus de succès au théâtre, el Désaugiers le regardait comme celui de tous qui faisait le mieux les couplets de pièces. Chansonnier sans travail, mais aussi sans prétention, il était remarquable par un talent d'allure vive et gaie. Brazier méritait d'être aimé. Incapable d'envie, il rendait justice même à ceux qu'il se voyait préférer. Les opinions légitimistes, qu'il avait cru devoir adopter, ne le rendaient ni servile ni intolérant, ce qu'on ne pourrait pas dire de tous ses confrères du Caveau. (Sole de Béranger.) ' J'avais trente-trois ans. iNutr de Béranger.)

DE BKli \MiKli.

Vive le temps des chansonnettes !

Oh! le bon temps ! oh ! le bon temps !

Je vois encor régner à table Désaugiers, notre maître à tous,
Bon convive si regrettable, Trop fou des rois, mais roi des fous.

(jouiez, bons vins, sautez, fillettes, A sa voix que toujours j'entends.

Vive le temps des chansonnettes !

Oh ! le bon temps ! oh ! le bon temps!

Moi, depuis, aux vieilles pagodes .l'adressai de vertes leçons.

Si Ton dit que j'ai l'ait des odes.

N'en crois rien : j'ai l'ail des chansons. Est-ce leur faute, les pauvrettes, Si leur père avait cinquante ans?

Adieu le temps des chansonnettes ! Oh ! le bon temps ! oh ! le bon temps !

Voisin, l'hiver n'ose t'atteindre :

Ton recueil charmant en l'ail loi.

Ma gaieté, qu'un lien vient éteindre.

Trouve à se rallumer chez loi.

Oui, grâce à ta muse en goguettes, Grâce à tes refrains m chantants, Je rêve au temps des chansonnettes.

Oh ! le bon temps ! oh ! le bon temps !

LES FOURMIS

ilite Cendrillon.

Quel bruit dans la fourmilière !

Ou s'assemble, on parle, on court :

Suivi d'une armée entière, Le roi part avec sa cour.

Un avocat les inonde De mois i|ni me sont transmis.

« Conquérons, dit-il, le monde, Gloire immortelle aux four-mis! »

L'année atteint dans sa marche De fiers pucerons campés Prés d'un fétu qui fait ardu Sur deux cailloux escarpés.

Le roi dii : « De leurs tanières Chassons-les, braves amis.

Dieu combat sous nos bannières.

Gloire immortelle aux fourmis! »

L'autre peuple a son Hercule, Faux dieu qu'il invoque alors :

On va, vient, pousse, recule, Ah! que de sang et de morts !

Les pucerons et leurs lares En déroute enfin sont mis.

Exterminons les barbares.

Gloire immortelle aux fourmis!

Vite un bulletin détaille

Tous les exploits faits céans,

Proclamant cette bataille

La bataille des géants.

Reste à piller le royaume

Des vaincus in extremis.

Que de brins d'herbe et de chaume

Gloire immortelle aux fourmis !

Un arc de triomphe en paille Voit l'entrer le roi vainqueur ; El
la foule qui travaille, A jeun, le salue en chœur.

Puis un Pindare en extase Lance une ode aux ennemis.

Les fourmis aiment l'emphase.

Gloire immortelle aux fourmis!

Tout enivré de sublime,
Le barde ajoute ces vers :
« Des temps je franchis l'abîme;
Fourmis, à nous l'univers !
.Nous saurons, que nul n'eu doute,
Ce globe une fois soumis.
Des cieux nous ouvrir la roule.
Gloire immortelle aux fourmi-: •
Tandis que rauteur bravache Vole aux Titans leurs projets,
Dans son urine une vache Noie auteur, prince el sujets.
Le seul qui trouve un refuge
Veul qu'à sec Dieu se soil mis
Pour suffire à ce déluge.
Gloire immortelle aux fourmis!

LE BAPTÊME

DIALOGUE Ain :

PREMIER CORSE

« Nous voilà sujets de la France, Qui nous envoie un
gouverneur,

Y gagnera-t-elle en puissance?

Y gagnerons-nous en bonheur?

DEUXIÈME CORSE

De ce toit, vois d'ici le maître, Bonaparte, ami 'les Français :

Tandis qu'il aide à leurs succès, Un second fils lui vient de naître

' .Napoléon Bonaparte esl ué l'1 15 août l' "li-1, joui d< 1 A ..sompion de la Vierge, peu tic mois après le ti ailé qui réunit définitivement la Corse à la France. Sun père, Charles Bonaparte, avait d'abord été très-opposé aux Français; mais H. de Marbeuf finit par l'attachera leur cause, qui était H,m> l'intérêt de cette ile. (Note de Béranger.)

PREMIER CORSE

Dans toute Pile une fête a donc lion?

DEUXIÈME CORSE

D'être à la France on y rond grâce à Dieu.

PREMIER CORSE

On dispose ainsi de la Corse Sans nous dire : Y consentez-vous?

La règle des rois, c'est la force; Ont-ils parlé : peuple, à genoux !

DEUXIÈME CORSE

Dieu le veut, comme il veut la joie De ces époux qu'on vient
fêter.

A l'église on va présenter L'enfant qu'à leur cœur il envoie.

PREMIER CORSE

Où va la foule, au pied de ce rempart?

DEUXIÈME CORSE

Voir de la France arborer l'étendard.

PREMIER CORSE

Sur nous, qu'avait opprimés Gênes, In autre joug va donc
peser?

Ce n'est pas à changer de chaînes One l'on apprend à les
briser.

DEUXIÈME CORSE

Voilà le baptême qu'on sonne:

Le cortège pari triomphant.

Ce lils n'est pas leur seul enfant :

D'où vient tout l'espoir qu'il leur donne?

•2S DERNIÈRES CH INSONS

PREMIER CORSE

Par le canon, quoi ! ce jour est fêté '

DEUXIÈME CORSE

Il sera cher à la postérité.

PREMIER CORSE

La Corse étonnera le monde, A dit mi ami de nos droits '.

Mais, s'il faut qu'un roi La féconde, Qu'enfantera-fc-elle? Des rois.

DEUXIÈME CORSE

La mère, dame sage el bonne, Sur son lit, le Iront incliné, Par le jour où son fils est né, Le recommande à s;i madone.

PREMIER CORSE

Los (liants français troublent ville et faubourgs.

DEUXIÈME CORSE

D'exploits futurs ces chants parlent toujours.

PREMIER CORSE

l'ourlant les Corses sont dos braves.

Rome, la Rome îles Césars, N'osait en prendre pour esclaves :

Nous avions déjà des poignards.

DEUXIÈME CORSE

On lui donne un patron sans gloire :

C'est Napoléon, m'a-t-on dit ;

' .1. .1. Rousseau, que les Corses avaient voulu charger de faire une constitution pour leur île. [Note de Bèranger.)

Mais, si le saint est sans crédit.

Le nom semble fait pour l'histoire.

PREMIER CORSE

Chaque navire a pavoisé son bord.

DEUXIÈME CORSE

Les Anglais seuls désertent notre port.

PREMIER CORSE

En quoi fâpre sol de cette île Peut-il tenter nn roi puissant?

Nos mains, sans le rendre fertile.

L'ont inondé de bien du sang.

DEUXIÈME CORSE

In carillon de bon augure Reconduit l'enfant au logis.

Loin du sein, hélas! tu vagis, Pauvre petite créature!

PREMIER CORSE

i)ne vois-jeau loin sur nos rochers déserts?

DEUXIÈME CORSE

Un jeune aiglon qui plane dans les airs.

PREMIER CORSE

Quand l'ombre du manteau d'un maître Passe entre le soleil et nous, Qu'importe un enfant qui peut-être Doit traîner sa vie à genoux?

DEUXIÈME CORSE

Ami, Dieu seul renverse et fonde.

Ne peut-il, lui qui la défend.

r.O DERNIERES Ciel INSONS

Donner à la France un enfant, A cet enfant donner le monde?

PREMIERE CORSE.

Quel bruit soudain se mêle aux cris joyeux?

DEUXIÈME CORSE

fi'es le tonnerre : il ébranlé les cieux! »

JOSEPH

Seriez-vous la vieille Égyptienne? One notre évêque vent bannir?

l'égyptienne.

Oui; point de Corse <pii ne vienne ^'interroger sur l'avenir.

NAPOLÉON

Je veux la consulter, mon frère,

" On a souvent raconté qu'une Égyptienne avait prédit U Napoléon, jeune alors, les miracles de son immense fortune ; on en ;> ilii autant de l'impératrice Joséphine. (Note de Béranger.

DE DERANGER. 51

JOSEPH

(larde-t'en bien : c'est un péché.

Allons plutôt vendre au marché

Les olives de notre mère *.

l'égyptienne.

Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi, (Bis.) Quand je dirais : Tu seras plus qu'un roi. »

Les chevaux s'arrêtant d'eux-mêmes.

« Voyez, dit-elle en souriant,

J'ai pour braver ies anathèmes.

Tous les secrets de l'Orient. »

Malgré l'aîné, qu'elle intimide,

Le plus jeune, au regard -allier,

S'avance alors : — « Femme intrépide.

Vous avez vu le monde entier'." l'égyptienne.

Oui, j'ai vu tout, ombre et lumière,

Enfer et ciel, morts et vivants.

Dieu m'a crié : Comme les vents

Passe.et n'emporte que poussière.

Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi, Quand je dirais : Tu seras plus qu'un roi.

napoléon.

En Egypte vous êtes née ?

' Madame L.netitia Bonaparte n'élevait sa nombreuse famille qu'à force d'ordre et d'économie; elle faisait vendre les fruits de -;i petite propriété, dont son fils aîné, Joseph, partagea il. lionne heure la direction avec elle. [Note de Béranger.)

l'égyptienne.

Non; dans Moscou fut mon berceau.

La source à Memphis couronnée* Là vient, se perdre obscur ruisseau.

De consoler ma race antique Quels soins le sort n"a-t-il pas pris'. ' Dans to déserts, jeune Amérique, J'ai foulé d'antiques débris ; Et sur des monts de cendre humaine, Dans l'Inde, lasse de marcher, Je vms gémir sur un rocher Inconnu, nomme Sainte-Hélène.

Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi, Quand je dirais : Tu seras plus qu'un roi.

NAPOLÉON

Femme, que fait la métropole, Ce grand Paris, notre fanal !

l'égyptienne.

Cette ville, que l'on croit folle, C'est Brutus en habit de bal.

Là j'entendis, l'oreille à terre, De profonds et sourds grondements.

Palais et temples, un cratère Va s'ouvrir sous vos fondements.

Un ciel pur semble nous absoudre, Chantait la cour dans ses ébats.

' Parmi li1-. Bohémiens ou Égyptiens règne une tradition qui lés fait desrendre de- anciens maîtres de l'Égypte.

\otr de Bé ranger. I

Le ciel estpur; mais c'est d'en bas

Qu'à présent partira la foudre.

Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi, Quand je dirais : Tu seras plus qu'un roi,

NAPOLÉON

Je me fie à votre science;

Égyptienne, voici ma main.

l'égyptienne.

One vois-je! o signes de puissance!

o labeurs du génie humain !

Muses, pour vous quelle épopée!

Législateurs, qu'il sera grand !

France, à l'œuvre ! forge une épée

Pour celle main de conquérant.

Rois, pleurez vos orgueils de race :

Suivez-le, peuples haletants.

Moi, je tombe aux pieds dont le temps

Doit à jamais garder la trace.

.Pii vu la main. o noble enfant! crois-moi, Quand je te dis : Tu
seras plus qu'un roi. »

Aux paroles de la sibylle, Le jeune homme, silencieux, Croise
les bras, rêve, immobile :

Un éclair brille dans ses yeux.

A genoux reste l'Égyptienne, Mais Joseph s'écrie, exalté :

'< Napoléon, qu'il te souviennne lie moi dans ta prospérité.

Afin dépaver l'étrangère

Pour qui Dieu n'a rien de caché, Frère, courons vendre au
marché Les olives de notre mère.

l'égyptienne.

J'ai vu ta main. o noble enfant ! crois-moi, (bis.

Quand je te dis : Tu seras plus qu'un roi. »

DE NI OFU MHS

MON ANNIVERSAIRE A FONTAINEBLEAU

« Quitter Paris, quitter le monde, C'est mourir, » m'a-t-on «lit
cent luis. Or, dans ma retraite profonde, Je sois mort, du moins je
le crois. (Bis.) D'un trépassé prenant le caractère, Je liens mon
gîte aux indiscrets nuire. Me voilà donc comme à cent pieds sous
terre. | Deprofundis! car je suis enterré.)

Je vis en moi tranquille et sage

Dans ce coin qui me va si bien;

Espérant, moi qui sais l'usage,

Que l'oubli sera mon gardien.

Mais que de moi l'amitié se souvienne Pour chaque nœud
qu'avec vous j'ai serré. A mon tonibeu que souvent elle vienne.
De profundis! car je suis enterré.

DE 151.IIA.NGEI!.

Je conçois qu'on s'immortalise;

Pourtant cela devient banal ;

Et lettre d'ami, quoi qu'on dise,

Vaut mieux qu'article de journal.

Laissons la gloire apposer son parafe Sur maint brevet par des
sols délivré ; Mes vieux amis, (ailes mon épitaphe.

De profundis! car je suis enterré

Les morts ne se dérangent guères ;

Venez donc sans deuil ni souci,

Narguant les larmoyeurs vulgaires,

Boire au défunt qui gît ici.

Plus ne m'arrive un soupir de colombe ; Plus un seul vers par
Lisette inspiré.

L'amitié seule a des fleurs pour ma tombe. De profundis! car
je suis enterré.

Pourtant, lorsqu'ici je m'enterre,

Ne me croyez pas devenu

Fou misanthrope ou sage austère,

Contre son siècle prévenu.

Avec le temps si mon esprit plus sombre Voyait en noir, sous
un ciel azuré, Soyez, amis, indulgents pour mon ombre.

De profundis! car je suis enterré.

De profundis! criait Lazare, Rêveur dans la tombe endormi,
Lorsque armé d'un pouvoir trop rare, Jésus réveilla smi ami.
(Bis.)

An bout île l'an OÙ Ions je vous convie Pour un service à bas
bruil célébré, Comme à Lazare, ;ili '. rendez-moi la vie. i De pro-
fundis! car je suis enterré.)

LA PtlSONNIELLE

\ir : Ce Magistral irréprochable.

Platon l";i ilil : l'âme esl captive Dans ce corps brut, obscur sé-
jour, Prison véritable où n'arrive Que lentement l'éclat du jour.

Cette âme en qui tout esl mystère, Souffrant du froid, souf-
frant du chaud Quand l'édifice soit de terre, Sommeille au fond
d'un noir cachot.

Tandis qu'elle languit dans l'ombre, Nature tente un sourd
travail, Kl fail poindre dans ce lieu sombre Le jour douteux d'un
souponrail.

A la lueur qui vienl d'éclore, Se créant un vaste horizon, La
pauvre âme longtemps encore Se heurte aux murs de sa prison :

Mais enfin s'ouvre une fenêtre; bille s'y 'Tamponne en riant.

Salut, printemps qui viens de naitre!

Toul brille aux feux de l'Orient.

Ces bois si verts, ces eaux si belles, Ces monts géants, l'homme
en est roi.

Toutes ces fleurs, pour moi sont-elles ? Tous ces fruits, seront-
ils pour moi?

De la prison d'abord si noire Le faite devient radieux.

L'âme en fait un observatoire Et de là plonge dans les deux.

Tant d'astres soulèvent les voiles Du Dieu qui leur trace un chemin.

Je me noie en ces flots d'étoiles :

Dieu puissant, tendez-moi la main.

Mais l'automne louche à son terme; Déjà le ciel s'est obscurci.

L'observatoire alors se ferme, Hélas ! et sa fenêtre aussi.

Quelque rayon, qui meurt bien vite, Frappe encor des murs délabrés, Puis du cachot, son premier gîte, L'âme redescend les degrés.

Il en est ainsi pour la foule

A l'âge de caducité.

Mais enfin la prison s'écroule ;

Lame s'envole en liberté.

De nouveaux fers Dieu la préserve !

Et j'ajoute à mon oraison :

-■,% DERNIÈRES CB INSONS

Faites, mon Dieu, qu'elle conserve Le souvenir de sa prison.

A III KL' PARIS

\ll.

Paris m'a crié : Reviens vite !

Sais-tu si ta voix a faibli.

[(■>(' au loin de vivre en ermite; Reviens chanter ou crains
l'oubli, •l'ai répondu : Dans ta mémoire, Paris, laisse mon nom
péril-.

En vain ton soleil l'ail mûrir Grandeur, plaisir, richesse et
gloire; !< i l'écho me dit tout bas :

Ne t'en va pas. [Bis.)

Qu'en dites-vous dans ce feuillage,

Oiseaux qu'aux temps froids je nourris — Nous disons : Vive le
village '.

Connaît-on l'aurore à Paris?

Elle entr'ouvre ici tes paupières Au chant des linols, des pin-
sons- A nous tes dernières chansons, A toi nos chansons printa-
nièreSi Et puis l'écho redit tout bas .

Ne t'en va pas.

DE BÉR \NGER. 3<J

Qu'en dites-vous, (leurs dont j'étanche La soif du déclin des
longs jours?

— Que sagement ton front qui penche A brisé le joug des
amours.

Plein d'une tendre souvenance, Cultive en paix nos doux pré-
sents ; Nous garderons à tes vieux ans Pour chaque jour une
espérance.

Et puis l'écho redit tout bas :

Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, flots de la Loire, Voisins du seuil cher à mes goûts?

— Que dans leur cours fortune et gloire Sont plus variables que nous.

Pour qu'en ton sein la peur redouble Au moindre songe ambitieux, Vois ce fleuve capricieux :

Plus il monte, plus il est trouble.

El puis l'écho redit tout bas :

Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, vous qu'à mon âge J'ose planter, arbres naissants?

— Que du soin mis à ce bocage Tu nous verras reconnaissans.

Des maux d'autrui l'âme oppressée, Quand tu révéras dans ces lieux.

Grands alors, nous pourrons des cieux Montrer la roue à ta pensée.

Et puis l'écho redit tout bas :

Ne l'en va pas.

Arbres cl Unis, discaux cl roses, Oui, je VOUS crois; adieu Paris.

Je m'amuse aux plus simples choses, Quand je pense à Dieu,
je souris.

Une me faut-il? On peu d'ombrage, Quelques pauvres pour me
bénir, Et, pour le long somme à venir.

Le cimetière du village.

Aussi l'écho redil tout bas : Ne t'en va pas. (Bis.)

MON JARDIN

A LA GRENADIÈRE, PRÈS DE TOURS \ir, : Quand des ans la
fleur printanière.

Avec Dieu bien souvent je cause; 11 m'écoute, et, dans sa bon-
té, Me répond toujours quelque chose Qui toujours me rend la
gaieté.

Rien triste, un jour, j'ose lui dire Je vois poindre mes soixante
ans.

Des vers en moi le souffle expire :

De quelles fleurs parer le temps?

Le vin rallume en nous la joie;

Mais, bien que Dieu nous l'ail permis,

Que foire du peu qu'il m'envoie, Loin de tous mes bons vieux
amis?

Plus d'amour dans l'hiver de l'âge.

Mon cœur en vains soupirs se fond :

C'est le poisson qui toujours nage Sous les glaces d'un lac profond.

Pour tes chants sérieux ou lestes, Crains l'oubli, m'a-t-on répété;

- Travaille et prépare à tes restes Un parfum d'immortalité.

Mais je n'ai pu goûter à l'éloge, Plus de voix pour rien chan-
sonner; S'il fait encor marcher l'horloge, Le Temps ne la fait [dus
sonner.

Oui, le repos sur ce rivage, Voilà mon lot. Mais que le ciel
M'accorde un des plaisirs du sage :

Au pauvre ermite un peu de miel !

Dieu bon, avec toi ma tendresse De tout mot pompeux se dé-
fend ; Dieu bon, pitié, pour ma faiblesse!

Donne un jouet au vieil enfant.

J'ai dit ; soudain je vois éclore Des fleurs, et ces fleurs
fourmiller.

Où tous les brillants de l'aurore, S'enchâssant, viennent
scintiller.

Sous ma main un râteau se place, Le sol s'enrichit de présents.

De ce coin Dieu veut que je lasse

Le paradis flo mes vieux ans.

Arbres ei fleurs, prodiguez vite L'ombre et les parfums dans ce lieu Oiselets qu'une feuille abrite, Célébrez la bonté de Dion.

LE CHEVAL ARABE

Air d'Agéline; ou : Air nouveau de M. L. Adapte.

Mon beau cheval, oui, je viens de te vendre,

Moi, pauvre et jeune, officier sans crédit, A ce vieux juif qui va venir te prendre! Oh! du destin c'est moi qui suis maudit ! Contre un peu d'or, hélas! c'est pour ma mère< C'est pour mes sœurs que je vais l'échanger, De mon chagrin si tu pouvais juger, Tu pleureras comme un coursier d'Homère. Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain, Ma noble mère irait tendre la main.

Mère adorée! ah! relisons sa lettre :

« Napoléon, nous qui faisons le bien,

« De notre loi le ciel vient de permettre

« Qu'on nous proscrive, ei nous n'avons plus rien.

DE BERANGER. iT,

« Songe aux tourments qu'en secret je dévore ; « Pense à tes sœurs, à tes frères, à moi. « Matin et soir nous prions Dieu pour toi. « S'il te bénit, il nous protège encore*. » Mon bel arabe, adieu ! Sans toi, demain. Ma noble mère irait tendre la main.

•le t'achetai sur le port de Marseille, D'un Levantin qui se promenait là.

Ton dos cambré, Ion inquiète oreille.

Ton œil de feu, tout pour toi me parla. Aux Mamelouks, cavaliers intrépides, Des cbeiks du Nil t'auront sans doute offert; Ou, compagnon des chameaux du désert, Tu reposas aux pieds des Pyramides.

Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain, Ma noble mère irait tendre la main.

En te montant, que j'ai l'âme saisie Du grand projet qui m'occupe toujours!

Cherchons, me dis— je, oui, cherchons en Asie La gloire, un rang, des combats, des amours Où Bagdad rampe, où régna Babylone, Même aujourd'hui le plus simple officier

* En 17flô, madame Lnetitia fut obligée, avec toute sa famille, de fuir la Corse, où le parti français avait le dessous ; elle se réfugia à Marseille (feus un grand élat de gêne, quoi qu'en aient dit quelques-uns de ses enfants, qui, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, ne pensaient pas comme celui qui fonda leur fortune. .Napoléon ne fit jamais mystère de ses temps de pauvreté. (Note de Béranger.)

il DERNIÈRE - CHANSONS

Peul dire encor, n'eût-il que son i oui sier Tyran, à moi ta sùll me el ton trône! Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain, Ma noble mère irait tendre la main.

Que Dieu me donne un monde par la guerre, J'en ferai part à mes frères chéris:

Sous mon soleil ti m pied fera de terre Surgir des rois à mes sœurs pour maris. Je veux un règne à faire oublier Rome, T)ùl-il unir par d'éclatants malheurs.

Ah! je suis sûr qu'en me donnant des pleurs, Le peuple alors s'écrierail : Le pauvre homme! Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain, Ma noble mère irait tendre la main.

Tu hâterais ma course triomphale; Et je te vends quand l'Europe prend feu. Notre Alexandre a vendu Encéphale, Diront ces chefs que je flatte si peu. Mais vont s'ouvrir bien des routes nouvelles ; L'antique France a tremblé sous mes pas. Pour me porter où d'autres n'iront pas, A ton défaut, je sens que j'ai des ailes. Mon bel arabe, adieu! Sans loi, demain. Ma noble mère irait tendre la main.

Moment fatal '. le juifesl à la porte. \h! qu'il te trouve un maître plus heureux Ma mère attend tout l'argenl qu'il m'apporte, Pour abriter ses enfants si nombreux.

DE DERANGER. 45

Séparons-nous; mais, va, tu peux m'en croire,

Si quelque jour, devenu général,

Je te rencontre, ô vaillant animal !

Je te rachète au prix d'une victoire.

Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain,) _ .

, , . Bis.

Ma noble mère irait tendre la main.)

LA ROSE ET LE TONNERRE

\ir;

Chez les Grecs, conteurs de merveilles, Quel sort ne m'eût-on pas prédit?

Lauriers d'Homère, et vous, abeilles*, Qui mettiez Platon en crédit; Lauriers, j'eus mieux que vos ombrages; Abeilles, mieux que votre miel ; Une rose et le feu du ciel De mon destin ont été les présages :

Une rose et le feu du ciel.

Dans son sein j'essayais la vie, Quand ma mère, au temps des frimas.

' Homère fut, dit-on, trouvé au bord du fleuve Mélésigène, sous un berceau de lauriers; et des abeilles, dit-on aussi, déposaient leur miel sur les lèvres du jeune T'iaton endormi. Je demande pardon à ces deux noms si grands de les avoir rapprochés de celui d'un chansonnier, {Note ilr Etranger,)

4fi DERNIÈRES CHANSONS

D'une rose eut, dit-on, l'envie.

Pour la reine on n'en trouvai! pas. Ce désir vain fut-il la cause Du signe qui m'a couronné?

Ah ! Dieu m'avail prédestiné !

Son doigt au fronl nie peignit une ruse'; Ah! Dieu m'avail prédestiné!

Oui, sur ce front brille l'image D'une rose donl les couleurs
S'avivaient lorsqu'en mon jeune âge Avril aux champs semait ses
fleurs.

Une dame à robe étoffée, Baisant mon fronl, disait toujours :

Tu seras béni des amours.

Ces mots si doux me semblaient d'une fée Tu seras béni des
amours !

Des trop longs pleurs de l'élégie Je dus affranchir la beauté.

Amours, dans ma mythologie, Dieu sourit à la volupté.

Je vous prophétise une autre ère :

La femme engendrera la loi.

" Ma mère eut en effet le désir d'une rose dans le premier mois
de sa grossesse, en plein cœur d'hiver. Mes vieux parents ne
manquèrent pas d'attribuer à cette envie non satisfaite une es-
pèce de rose colorée que je portais au front, mais que l'âge lit dis-
paraître à plus de quinze ans. la tante qui m'a élevé en retrouvait
encore la trace au retour du printemps.

v t de Bêranger.

DE DERANGER.

Qu'elle soit reine où L'homme esl roi.

Qu'en son époux Eve retrouve un frère :

Qu'elle soit reine où L'homme esl roi.

Mais aux doux chants nia voix sans doute Devait mêler des sons plus fiers.

Vient un orage : enfant, j'écoute Ce char qui roule armé d'éclairs. Sur moi du nuage qui crève Le tonnerre tombe étouffant '.

Pourquoi pleurer Le pauvre enfant?

Aux longs ennuis son bon ange l'enlève. Pourquoi pleurer le pauvre entant ?

Hélas! le ciel me l'ait renaître.

Que voulait-il me présager?

Moi, né faible, j'aurai peut-être De tes rois un peuple à venger.

Oui, des Français que j'encourage Les foudres sont prêts d'éclater.

Tremblez, Bourbons^je vais clianter; J'ai fait, bien jeune, un pacte avec l'orage Tremblez, Bourbons, je vais chanter.

Ah! j'ai rempli ma destinée.

Adieu L'amour qui nie soutint :

• bans deux de mes chansons, j'ai déjà fait allusion à cette j'articularité de ma jeunesse. Une bonne éducation m'eût mieux valu que ces prétendus pronostics pour devenir un jour un homme remarquable; mais qu'on pardonne au rimeur de les avoir rappelés ici. [yole de Bérangen)

DERNIÈRES CH INSOHS

Dès longtemps la rose esl fanée Le l'eu du ciel en moi s'éteint.

A la nuit, qui vient froide et nuire, Du foyer gagnons la chaleur.

Comme réclair, comme la fleur, Meurent, hélas! amour, génie et gloire j Connue l'éclair, comme la fleur.

Al GALOP

Ain : Commissaire.

Aimons vite,

Pensons vite :

Toul invile A vivre vite

Aimons vile,

Pensons vite.

Au galop, .Monde falot '.

Au galop, toujours, toujours, Du i'ouet le Temps nous presse,
Sans respect pour la sagesse, Sans pitié pour les amours.

A cheval sur nos chimères, Courant jusqu'au débotté, Faisons,
pauvres éphémères, D'un jour une éternité

DE BÉBANGER.

Aimons vile,

Pensons vite;

Tout invite A vivre vite.

Aimons vile,

Pensons vite.

An galop, Monde falot !

Patriarches, à loisir Vous aviez le temps de vivre, Le temps de
soigner un livre, Un calcul, même un plaisir.

Vous offriez aux plus fières Deux siècles de vœux constants, Et
donniez les élrivières A des marmots de cent ans.

Aimons vite,

Pensons vite ;

Tout invile A vivre vite.

Aimons vite,

Pensons vite.

Au galop, Monde falot!

Dieu nous a rogné le temps, Lui qui taille en pleine étoffe.

Gare qu'une catastrophe N'abrège encor nos instants !

DEBN₁ËAES CHANSONS

Hn boutons ciu-illois I-- iim'-, \ erts encor les fruits nou-
veaux ; Surtout ne faisons de pauses Que pour changer <lc
chevaux.

Aimons vite,

Pensons vite ;

Tout invile A vivre vite.

Aimons vite.

Pensons vite.

Au galop, Monde falot !

Destin, de milliards en tas Fais- moi faire la trouvaille.

Destin nie répond : Travaille Soit ! je vais mettre habit bas.

l'ourlant un point m'importune Promets=-tu de me donner
Six mois pour taire fortune, L'n au pour me ruiner?

Aimons vite, Pensons vite ;

Tout invite A vivi e vite.

Aimons vile,

l'ensons vite.

Au galop, Monde falol !

DE BËRANGER.

Voire amour me ferait Dieu .

M'aimez-vous, mademoiselle ?

Soupirez un mois, dit-elle.

Un mois! c'est la mort. Adieu !

Viens, me crie une friponne Qui du temps sait mieux user;
Chaque baiser qu'on se donne Peut être un dernier baiser.

Aimons vite,

Pensons vite ;

Tout invite A vivre vile.

Aimons vile,

Pensons vile.

Au galop, Monde falol !

La gloire à son hameçon Voudrait m'arrêter en roule; Mais
trop réfléchir me coule.

Je m'en tiens à la chanson.

Quel bien veut-on que me fasse L'honneur promis à mes os
D'un marbre où mou nom s'efface Sous le pied de tous les sols?

Aimons vite, Pensons vite :

Tout invile A vivre vite.

Aimons vite,

Pensons vite.

Au galop, Monde falot !

Au galop donc, mes amis, Ephémères d'un vieux globe !

Au néant s'il se dérobe, C'esl qu'à courir il s'est mis.

Notre vie ainsi lancée Ira, cent fois dans un jour, De l'amour à
la pensée, De la pensée à l'amour.

Aimons vite, Pensons vite, Tout invite.

A vivre vite.

Aimons vite, Pensons vite.

Au galop, Monde falot !

ASCENSION

Ain : Soir et matin sur la fougère ; ou : Ce magistrat irréprochable.

Géant ailé, géant immense, En rêve aux astres m'élevant, Des soleils j'y vois la semence Et ce que Dieu cache au savant.

Dieu donne aux anges qu'il préfère Un instrument harmonieux, Qui, résonnant sur chaque sphère, La dirige à travers les deux.

Notre soleil garde sa lyre, Sirius marche au son du cor, Sur Jupiter l'orgue soupire, A Saturne la harpe d'or.

Devant ces corps, masse infinie, J'ai crié : Gloire au Créateur !

Plus ému de leur harmonie Qu'effrayé de leur pesanteur.

Dans mon vol, sous mes pieds, qu'entends-je? C'est le son triste d'un pipeau, Qui mène au gré d'un tout jeune ange L'un des corps nains du grand troupeau.

Petit globe, objet de risée '.

On dirait, à le voir courir, Du savon la bulle irisée Qu'un souffle fail naître el périr.

Je demande à l'enfant céleste Si c'esl son jouel dans les cieux.

« Enorme géant, sois modeste, Dit-il, regarde, el juge mieux. »

Je me penche alors sur la boule, Prêt à la prendre dans ma main.

Dieu ! j'y vois s'agiter la foule Mue nous nommons le genre humain.

Ma confusion esl profonde.

Est-ce donc là notre séjour?

« — Oui, dit range, voilà ce monde Dont peu d'entre vous font le tour.

Ton œil y distingue sans doute Ces inouïs qui sont géants pour vous.

Et votre océan, celte goutte Qui suffit à vous noyer tous. i>

Quoi! noire gloire impérissable, Nous la bâtissons là-dessus!

Mais qu'importe ce peu de sable Où s'entassent nos vœux déçus?

Qu'importe en quelle étroite bière Nos os tomberont de sommeil; Aux mains de Dieu, grain de poussière.

L'homme pèse plus qu'un soleil.

Espère enfin, mon âme, espère; Du doute 1 irise le réseau.

Non, ce globe n'est pas ton père; Le nid n'a pas créé l'oiseau.

J'en juge à l'effort de ton aile, Qui s'en va les deux dépassant :

Pour t'engendrer, noble immortelli Il n'est que Dieu d'assez puissant.

Soudain je rentre imperceptible Au lit fangeux du fleuve
humain.

Mais, quand d'un accent indicible L'ange me dit : « Frère, à
demain !

La comète, horrible merveille, De ce globe accroche l'essieu ;
Du choc il tombe ; je m'éveille, Le jour brille, et je bénis Dieu.

L'AIGLE ET L'ETOILE

Air. :

A son étoile, à travers un nuage, L'aigle s'adresse : On manque
d'air ici; Cette île d'Elbe est une étroite cage.

Paris m'attend; qu'il dise : Le voici!

Brille, et je pars. On manque d'air ici.

Reprends l'éclat des jours de ma jeunesse, Lorsque le ciel
n'écoutait que ma voix;

Lorsqu'un grand peuple, ivre de mon ivresse, Riait vainqueur
au nez de tous les rois. Le ciel encor doit écouter ma voix.

Mais à ton feu ma foudre se l'enflamme; Oui, tu renaiss. De clo-
cher en clocher, Je vais voler jusqu'aux tours Notre-Dame. Que le
drapeau qui dort sur ce rocher Yole avec moi de clocher en
clocher.

L'aigle fend l'air. Le peuple qui l'appelle Le voit de loin : Fran-
çais, séchons nos pleurs. C'est lui, c'est lui! que son étoile est

belle! Il nous revient quand renaissent les fleurs. Aigle du ciel, tu vas sécher nos pleurs.

Salut! salut! Notre amour te seconde.

Enfant, bonjour! leur dit l'aigle en passant. Soldats, bourgeois, paysans, tout un monde Lui crie : A toi nos biens et notre sang !
Bonjour, bonjour! leur dit l'aigle en passant.

De son étoile, alors plus éclatante, Le cours rapide éblouit tout Paris; Pour le vingt mars, la foule, dans l'attente, Mêlé à ses vœux des souvenirs chéris'. L'étoile heureuse éblouit tout Paris.

* Anniversaire de la naissance du mi de Romr. (Xotr de Bêranger.)

DE RERANGER. .'17

Rois, alliés, que faites-vous dans Vienne? Tous sont au bal après quinze ans de deuil *, Ne craignant plus que d'un coup d'aile il vienne Éteindre encor leur joie et leur orgueil. Ils dansent tous après quinze ans de deuil.

Mais sur leur front éclate la nouvelle : Il revient! Dieu! Pâlissent tous les rois. En vain l'orchestre au plaisir les appelle. Sur les divans ils retombent sans voix. Pieu ! que ce bal a vu pâlir de rois !

Pourtant on rêve encore aux Tuileries ;

Mais l'aigle frappe aux vitraux du palais.

Tout tremble alors, princes, grandeurs, pairies :

Fuyons à Lille; oui, fuyons à Calais

11 frappe, il frappe aux vitraux du palais.

Le vieux Louis se dit : J'arrive à peine; A peine a-t-on dételé mes chevaux, Que dans l'exil il faut qu'on me remmène Tendre la main à des secours nouveaux.

A peine a-t-on dételé mes chevaux.

Du trône enfin les rois savent descendre. Ce prince est vieux; peuple compatissant. Put-il rentrer dans nos villes en cendre, Les pieds rougis du plus pur de ton sang, Laisse-le fuir, peuple compatissant.

1 C'est en effet pendant un bal de rois que se répandit à Vienne la nouvelle du retour de .Napoléon, [flgte (le Bérangef,)

ri8 DERNIERES CHANSONS

L'aigle en triomphe a ressaisi son aire. Mais quoi! soudain son étoile a pâli.

Pour lui déjà s'alourdil le tonnerre, Et dans sa gloire il semble enseveli.

Malheur! malheur! son étoile a pâli.

Cenl jours passés, un Anglais sous sa voile Voil 1 1 Mit sanglant tomber l'aigle abattu. Le doigt de Dieu vient d'éteindre l'étoile; N'espère enfin, peuple, qu'en ta vertu.

L'étoile meurt, l'aigle tombe abattu.

SAINTE-HÉLÈNE

\n; de la République.

Sur un volcan dont la bouche enflammée Jette sa lave à la mer
qui l'étreint, Parmi des tlots de cendre et de fumée Descend un
ange, et le volcan s'éteint. Un noir démon s'élance du cratère :

« Que me veux-tu, toi resté pur el beau? » L'ange répond : «
Que ce roc solitaire. Dieu l'a dit, devienne un tombeau. »

Mais le démon : « Celle île es1 mon Ténare. Là j'espérais d'un
déluge effrayant Lancer les feux sur l'Argonaute avare Qui par ici
tenterait l'Orient.

1»E BERAMGER. 5<i

Et l'envahir! Une dépouille humaine Souiller ces mers, vierges
de tout vaisseau ! Jusqu'ouè le monde a-t-il poussé la haine", Qu'i-
ci Dieu lui cache un tombeau?

• Pour quel colosse éteint-on le cratère? Un roi sans doute, un
héros hasardeux. Tous ont de morts si bien jonché la terre. Une
place un jour doit manquer pour l'un d'eux De tant d'États au
cercueil d'Alexandre Ravirait-on jusqu'au dernier lambeau?

— Les venlSj dit l'ange, oui balayé sa cendre . Ce roi n'a plus
même un tombeau! »

L'autre repart : « Quels restes de grand homme Va jour ici se-
ront donc déposés?

En ce moment César tombe dans Home Sous les poignards à
son sceptre aiguisé.

— Rome, dit l'ange, aura sa sépulture:

Mais, quand va naître un monde tout nouveau, Les loups du Nord viendront chercher palme

Sur les débris de son tombeau. »

L'être infernal, alors, baissant la tête, Dit en soi-même : « Est-ce donc pour celui Oui, ralliant le monde en sa conquête, Va lui donner une croix pour appui? »

L'ange l'entend : « Silence! esprit rebelle! 11 ne craint, lui, ni chacal ni corbeau; Car, dans Sion, c'est moi, lampe fidèle, Qui veillerai sur son tombeau

60 DERNIÈRES CHAHS OH S

» Démon, écoute. Avant deux mille années, Un conquérant, empereur des Gaulois, Terminera d'immenses destinées Sur cet écueil, à la honte des rois.

Pour le punir d'attarder dans sa route L'humanité qu'éblouit son drapeau, Qu'il trouve ici, quoi qu'au ciel il en coûte, Une prison et son tombeau.

« Privé pour lui de ton trône de laves, Sois son geôlier, prends des traits odieux; Trouble ses nuits, resserre ses entraves; Tiens de ses maux la coupe sous ses yeux. Cet homme ainsi purifiant sa gloire, Pour l'avenir redevient un flambeau, Sur l'infortune achève sa victoire Et des rois triomphe au tombeau. »

Loin du démon, loin de ces tristes plages, L'ange à ces mots revole aux pieds de Dieu, Dont l'œil déjà voit à travers les âges Le grand captif expirer dans ce lieu.

Quelques amis en pleurs sont venus prendre De l'astre éteint
le glorieux fardeau.

Dieu joint sa main aux mains qui vont descendre Napoléon
dans son tombeau.

DE DERANGER.

LA LEÇON D'HISTOIRE

\>r; du ballet des Pierrots.

Le grand captif à Sainte-Hélène, Souffrant, promenait son
ennui.

Un enfant, de fleurs la main pleine, Pour le fêter court après
lui.

Napoléon s'assied, l'embrasse :

« Viens, lui dit-il en soupirant; Le mien sans doute a même
grâce.

Viens sur mon cœur, fils de Bertrand.

« — Mon fils, que te fait-on apprendre?

— Sire, l'histoire; et, ce matin, Mon père en français m'a fait
rendre Sur Rome un passage latin.

— Et notre histoire, on l'abandonne !

Si grands qu'aient été nos aïeux.

La France, enfant, vaut bien qu'on donne Son lait de mère aux
nouveaux-nés.

« — Oh! sire, je sais notre histoire.

J'ai lu les Gaulois nos aïeux; Les Francs, Clovis et la victoire
Qui lui fit abjurer ses dieux.

Avant qu'il eût fondé le trône, Combien j'admire, en ces
temps-là,

Geneviève qui fail l'aumône Et sauve Paris d'Attila.

•< J'ai lu les Sarrasins d'Espagne, Une Martel remplit de ter-
reur; Les conquêtes de Charlemagne, Salué dans Home empe-
reur; Philippe-Auguste et les croisades, Et de fers saint Louis
chargé :

Héros qui soigne les malades, Hoi qui pleure avec l'affligé.

« — Mon lils, c'est le plus honnête hoimni Qui d'un peuple ait
dicté les lois.

Nomme à présent nos guerriers, nomme Les plus laineux par
leurs exploits.

— Bavard, Coudé, Guesclin, Turenne, Sire; mais ce qui doit
Loucher, C'est Jeanne d'Are, lorsqu'on la l raine Pour mourir au
l'eu d'un bûcher.

« — Ah! mon enfant, ce nom réveille Le plus beau souvenir
français.

De son sexe elle est la merveille Dans les combats* dans sou
procès!

D'un ange éblouissant mirage.

Jeanne* échauffant tout de sa toi, Fille du peuple, a fail l'ou-
vrage où succombaient nobles et rois.

ti Née aux champs, d'art el de science Un rayon d'en haut lui
tint lieu;

DE BERANfIER.

Oui, puisqu'elle a sauvé la France, Sa mission venait de Dieu.

Faut-il une pure victime Au salut des peuples souffrants, Dieu,
pour ce dévouement sublime, Choisit une âme aux derniers
rangs.

« Honte et malheur à qui l'outrage, Vierge, sœur des plus
grands héros !

Que le ciel châtie en notre âge Les Anglais, tes lâches
bourreaux!

De leur orgueil ils vont descendre, Et le Dieu dont la voix
t'arma Pour leurs fronts a gardé la cendre Du bûcher qui te
consuma. »

Alors, oubliant qui l'écoute, Il s'écrie : « Anglais inhumains,
Comme elle, ici, bientôt sans doute.

Je sortirai mort de vos mains.

Mais, pour braver vos sentinelles.

Pour fuir vos brutales clameurs, Jeanne au bûcher trouva des
ailes, Et moi, depuis cinq ans je meurs ! »

L'enfant, à ces mots, fond en larmes:

Le vieux soldat s'en attendrit.

« — Prés de nos geôliers sous les armes.

Vois ton père qui te sourit.

Cours le chercher; ma force expire;

Cours : c'est son liras qu'ici j'attends.

Gi DERNIÈRES CHANSONS

Hélas ! sans me voir lui sourire, Mon fils pleurera bien longtemps. »

IL N'EST PAS MORT

\n. des Trois Couleurs.

A moi soldat, à vous gens de village,

Depuis huit ans on dit : « Voire Empereur

« A dans une île achevé son naufrage :

« Il dort en paix sous un saule pleureur. »

Nous sourions à la triste nouvelle.

o Dieu puissant qui le créas si fort,

Toi qui d'en haut l'as couvert de ton aile,

N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Lui, mort! oh! non. Quel tremblement de terre. Quelle comète annonça son trépas?

Croyons plutôt (pie la riche Angleterre Pour le garder a man-
qué de soldats.

Les étrangers qu'épouvantait sa gloire Feignent en vain de dé-
plorer son sort ; En vain leurs chants exaltent sa mémoire, N'est-
il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

' L'idée qui a fait faire cette chanson a liien longtemps régné
au fond île no* campagnes et même parmi les classes ouvrières
des villes. Peut-être même trouverait-on encore, dans quelque
province, des individus qui conservent cette superstition popu-
laire. [Note de arranger.)

DE l'ÉRA.NGER. Ou

Il partagea deux fois mon pain de seigle,

Et de sa main il m'attacha la croix;

J'ai toujours vu, moi qui portais son aigle,

La mort en lui respecter notre choix.

Et des Anglais auraient cloué sa bière !

Et de sa tombe il défendrai ! l'abord !

Et sous leurs pieds ils deviendraient, poussière !

N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Nous, ses enfants, nous savons qu'un navire

A ses geôliers nuitamment l'a ravi ;

Que, depuis lors, dans son immense empire,

Déguisé, seul, il erre poursuivi.

Ce cavalier de chétive apparence,

De la forêt ce braconnier qui sort,

C'est lui peut-être : il vient sauver la France.

N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Mais dans Paris, parmi le peuple en fête,

* J'ai cru le voir; je l'ai vu : c'était lui.

De la colonne il contemplait le faite.

Emu, troublé, je cours; il avait fui.

Reconnaissant un vieux compagnon d'armes,

Si de ma joie il a craint le transport,

Pour se cacher ma joie avait des larmes.

N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Un matelot, qui connaît l'Inde esclave, Pour nous servir veut qu'il y soit passé. Il mène au feu le Mahratte si brave, Et des Anglais l'empire est menacé.

fiC DERNIÈRES CHANSONS

Courant, volant, foudroyant des murailles, Oui, de l'Asie il revient par le nord. Il ras ! sans nous qu'il livre de batailles! N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas humilié ?

Des nations chacune a sa souffrance :

11 manque un homme en qui le monde ait Foi. C'est lui qu'on veul ; rends-le vite à la France ; Mon Dieu, sans lui je ne puis croire en loi. Mais, loin «le nous, sur des rochers funestes, Dans son manteau si pour toujours il dort, Ah ! que mon sang rachète au moins ses restes ! N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'esl pas morl ?

MADAME MERE

La noble dame, en son palais de Rome, Aime à filer; car, bien jeune, autrefois, Elle filait en allaitant cet homme Qui depuis l'entoura <le reines et de rois.

' Madame Laetitia Bonaparte, qu'au temps de l'Empire on appelait Madame Mère, habitait à Home un palais, le seul qui ne fût pas illuminé lors des fêtes données par le pape à l'empereur François , père de Marie-Louise. Devenue presque aveugle, Madame s'occupait à Cler, u^e de sa jeunesse, m'at-on dit, et des femmes corses, même d'une condition élevée.

Entourée du respect de t<»is. elle avait avec elle une vieille

Près d'elle, assise, est la vieille servante Qui, nouveau-né, le reçut dans ses bras. Au bruit de leurs fuseaux elles disent : Hélas! Que la fortune est décevante!

Madame attend un message de Vienne.

Fils de son fds, elle te sait mourant.

« A son chevet point de mère qui vienne n Veiller, prier, pleurer, dit-elle en soupirant.

« J'ai vu la mort fuir aux cris d'une mère;

» Mais lui, né roi, le pauvre infortuné, « A nos vainqueurs d'un jour otage abandonné, « Meurt de la gloire de son père!

« Sans cette gloire, ah! le père lui-même « Vivrait encor, soleil de mes vieux jours. « Un ancien roi, privé du diadème,

m Vingt ans et plus du sort peut rêver les retours; « Mais de son char qu'un victorieux tombe, « Soudain les rois, qui se prosternaient tous,

« Coureût, sans prendre temps d'essuyer leurs genoux, « Du pied le pousser dans ta tombe.

« Dieu l'éleva si haut, qu'un noir présage « Saisit mon cœur pour ce fils bien-aimé. « Dieu, disait-on, dans ce héros, vrai sage, « Au vieux monde croulant donne un Messie armé ;

servante d'Ajaccio, qui l'avait aidée à ("lover ses nombreux enfants, rt qui jouissait de l'intimité due à un >i long attachement. (Note de Béranger.)

<;r deunieuses chansons

i< Mais, tout le temps de l'incessante lutte « Où son génie étonna l'univers, « Tremblante, je vrillais: tenant les bras ouverts « Pour le recevoir dans sa chute.

« Napoléon, sous le toit de tes pères,

« Ton premier âge à flots purs s'écoula.

« Tu m'aimais tant! Ah! chéri de les frères. « Adoré de tes sœurs, que n'as-tu vieilli là !

« Là de tes fils Dieu bénirait le nombre;

« J'y vois à peine, ils guideraient mes pas ; « Et là du moins nos pleurs (où ne pleure-t-on pas9) « Moins amers couleraient dans l'ombre.

« Ton fils sans doute, en longues rêveries, « Vers son berceau qu'entourait tant d'amour « Revole encore, et dans les Tuileries

« Voit ses hochets mêlés aux splendeurs de ta cour. « Bien jeune instruit par sa mère elle-même « Que pour les rois il n'est pas de saints nœuds,

« Son cœur aura surpris des souvenirs haineux « Sur les lèvres de ceux qu'il aime.

« Vierge Marie, ah! tenez lieu de mère

« A cet enfant qui m'a souri si beau.

(i L'unique vœu de ma vieillesse amère, « f'est à sa pitié de devoir un tombeau.

« Et, s'il se peut, fils et Français fidèle.

« Sans être roi, ni vengeur ni vengé, K Que dans Paris un jour l'enfant rentre chargé « De la dépouille paternelle. »

DE BERAMGER. 69

IVIais on annonce un messenger de Vienne.

« Madame, il pleure, il est vêtu de deuil. »

Elle sait tout ; il faut qu'on la soutienne; Elle semble à genoux prier sur un cercueil.

« Pauvre orphelin, objet de tant d'alarme;, »

Dit-elle enfin après un long effort, « Adieu ! l'enfant n'est plus ! Ah ! tout mon fils est mort, « Hélas! et je n'ai plus de larmes. »

Des simples chants que ton grand nom m'inspire,

Napoléon, c'est ici le dernier.

Républicain, s'il a blâmé l'Empire, Sur ta chute et tes fers pleura le chansonnier.

Pour réveiller notre France abattue,

J'exaltai l'homme, et non le souverain.

Puisse la main du peuple incruster dans l'airain Mon nom au pied de ta statue!

MES AMIS

\in : Ainsi jadis un grand prophète.

Dix-neuf août ! Dieu ! quelle date !

Mes chers amis, à jour pareil, Je vins sur notre terre ingrate fraiper cinq pieds d'ombre au soleil

Voyant , à l'heure d'apparaître, Mon bon ange saisi d'effroi, Je fis bien" des façons pour naître.

Mrs amis, pardonnez-le-moi. (Bis.)

Mon ange me prête main-forte;

Mais, un docteur aux bras fie fer '
 De mon gîte foiyanl la porte,
 Je suis comme on entre en enfer.
 Pour moi quels tourments vont donc suivre
 L'épreuve où je viens d'être mis'.
 Je crains déjà de longtemps vivre,
 Pardonnez-le-moi, mes amis.
 Mon bon ange alors me révèle L'avenir qui m'est réservé :
 Comme un pauvre joueur de vielle.
 Je chante en ha! tant le pavé.
 Mon indigence est poursuivie, On m'emprisonne au nom du
 roi.
 J'hésite à mener cette vie.
 Mes amis, pardonnez-le-moi.
 Mon hon ange m'annonce encore Pour mon pays de longs
 combats, Une liberté dent l'aurore Se fond eh brumes et frimas.
 ' Ma mère souffrit pendant plusieurs juins avant de me mettre
 au monde, el pe pul être délivrée que par le forceps, qu'on n'em-
 ployait alors que daus les cas extrêmes. (Ne/e dt Etranger. >
 bE BEBANGER.
 I n siècle liait, qui rien ne fonde:

La gloire y loinbe en désarroi.

Oh! que j'ai regrel d'être au monde Mo amis, pardonnez-le-moi.

Mais en riant j'aurais dû naître, Si mon bon ange eût dit d'abord L'amitié viendra sur (ou être Verser l'oubli des maux du sorl Moi dont elle a séché les larmes, Moi qu'à son culte elle a commis, J'aurais dû pressentir ses cliarmes Pardonurz-le-moi, mes amis. (Bts.)

LES OISEAUX DE LA GRENADIERE

Air

Comme en ses vœux l'homme s'abuse!

Le ciel permet qu'en ce réduit, Disais-je d'une voix qui s'use,
Mes derniers jours coulent sans bruit.

Et de ces murs le sorl m'exile.

Adieu, fleuve, arbustes et fleurs, Vous, de mes fruits joyeux vo-
leurs, Oiseaux qui charmez cel asile.

Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri, | En vous créant
l'Eternel a souri.

Bis.

' La Grenadière, petite habitation sur les bords de la Loire, vis-à-vis de Tours, décrite avec l'admirable talenl qu'on lui tonnait

par M. de Balzac, qui y avait demeuré quelque temps avant moi.
Le propriétaire de cette agréable maisonnette,

J'entends un oiseau me répondre :

u Ami. pourquoi t'affliger tant?

il Sur nous l'orage vient-il fondre, « Un abri partoul nous attend.

» Quand l'hiver, qui tout décolore.

« Dépouille jardins et forêts, « Il reste encor quelques cyprès «
D'où nos voix réveillent l'aurore. »

Oiseaux, adieu. Peuple .heureux el chéri, En vous créant
l'Éternel a souri.

i(La pauvreté, sombre nuage,

« Bientôt, dis-lu, fondra sur loi.

« Jeune, lu bravais son passage; « Au soleil n'as-tu donc plus
foi!' « Urois-nous, quelques routes nouvelles « Que Ion vol
prenne en son es-or, « Si le nuage crève encor, « l'n rayon sèche-
ra les ailes. »

Oiseaux, adieu. Peuple heureux cl chéri, Bln vous créant
l'Eternel a souri.

(i Tu nous as chanté, sous ces treilles, « L'aigle expirant, captif
des mers.

« Apprends d'infortunes pareilles « A subir de communs
revers.

« Va gaiement où le sorl te pousse, « A la ville ou dans un chalet.

l'excellent M. de Longpré, à qui il n'a pas tenu que j'y prolongeasse mon séjour, a respecté les plantations qu'il m'avait permis d'y faire. (Note de Bémnrjcr.)

DER M l.i: ES CH IJiSO \s

Pour Ion nid, pauvre roitelet, « Que Le faut-il? Un peu de mousse.

Oiseaux, adieu. Peuple heureux el chéri, Km vous créant l'Éternel a souri.

(i l.;i lin de Loul, nul ne l'ignore.

« D'avance tu sauras quitter Ces rosiers qui sont près d'éclore, Ces ai'brcs qu'on a vu planter.

ii Lorsqu'à partir lu le disposes,

I n corbeau te crie à l'écart :

« Pour parer les tombeaux, vieillard, n Dieu partout a semé les roses. »

< liseaux, adieu. Peuple heureux el chéri, En vous créant l'Eternel a souri.

Oiseaux, merci ! Rome fut sage De vous consulter autrefois;
■le vais au plus prochain rivage* Vivre en un coin sous d'humbles
toit ^ Ici, vous qui du vieil ermite Picoriez en paix les raisins, S'il
a des arbres pour voisins, Venez charmer son nouveau gîte.

OiseaiiX) ;idieu. Peuple heureux el chéri, En vous créant
l'Éternel a souri.

Hue ChahvincaU) ,i Tours. [Noie de l'fiilileur.

LE MATELOT BRETON \ir. ihi vaudeville de la Petite
Gouvernante.

Les sais vendangeurs du village Dînent à l'ombre au Lord d'un
champ.

Passe nu matelot qui voyage, Pieds nus, et qui siffle en
marchant.

« — Jeune homme, que Dieu t'accompagne!

D'un amoureux tu vas le pas.

- Je suis enfant de la Bretagne, El ma mère m'attend là-Las.

» — D'un viens-tu? — Des rives du Gange Où j'ai failli périr au
port.

Sauvé des flots par mon bon ange, Des Anglais m'ont pris à
leur bord.

Grâce à leur brave capitaine, Prisonnier chez nous autrefois,
Je viens de voir dans Sainte-Hélène Celui qui fait si peur aux rois,

■<

A ces mots, découvrant leur tête,

Les villageois de crier tous :

« — Quoi ! lu Las vu! Viens, qu'on le fête!

A sa gloire bois avec nous

Revient-il? Qu'attend-il encore?

Sans berger que peut le troupeau?

DEBNIEBES Cil \ XSoN8

A nos clochers quand doue l'aurore Saluera-t-elle son drapeau?

« — Je ne sais pas ce qu'il médite; Mi» i-- le capitaine, au retour, En découvrant l'île maudite, S'écria : Quel affreux séjour!

Enterrer dans ce vieux cratère Tant de génie et de valeur!

Enfants, respect à l'Angleterre :

Mais aussi respect au malheur!

» Comme il savait qu'en mon jeune âge J'appris l'anglais sur un ponlon, Dans ce port, me dit-il, sois sage, Et parle bas, petit Breton.

Là, règne un monstre de police; Crains qu'Hudson ne te voie errant .

Serpent venimeux, il se jjisce Jusqu'au nid de l'aigle mourant.

« Mais au puit, où je descends vile.

On m'indique un poinl au couchant Une l'Empereur souvent visite.

J'y cours, j'y grimpe eu me cachant.

Tapi sous un roc, là, j'espère, Muni île pain pour quelques sous, Voir passer celui dont mon père Djsail : C'est notre père à tons.

« .l'y l'esté en vain deux nuits entières,
Quand, désolé, je inYu allais.
Ï)E BERA.NGER.
S'élance d'arides bruyères
Un des plus jolis oiselets.
Sur ma tête il vole, il tournoie.
Mêle un cri doux à ses ébats.
Ab ! c'est le ciel qui me l'envoie;
J'entends qu'il dit : Ne t'en va pas,
« Dieu soit béni ! car, sur la route,
Dans un groupe aussitôt paraît
Un homme. Lui! c'est lui, nul doute.
Où n'ai-je pas vu son portrait?
J'en crois mon cœur qui bat plus vite,
Et l'oiseau, cet avant-coureur,
A genoux, je me précipite,
En criant : Vive l'Empereur!
« — Qui donc es-tu, brave jeune homme?
Me vient-il dire avec bonté.

— Sire, c'est Geoffroy qu'on nie nomme : Je suis un Breton entélé.

Faut-il porter quelque parole A vos amis? J'y vais courir.

Même à la mort s'il faut qu'on vole, Sire, pour vous je veux mourir.

'< — Français, merci. Que fait ton père?

— Sire, il dort aux neiges d'Eylau.

Auprès de vous mon plus grand lien Mourut coulent à Waterloo.

Ma mère, honnête canlinière, Revint, en pleurant son époux,

IH'.i: N1ERES CHANSONS

Au pays où, dans sa chaumière, Cinq enfants priaient Dieu pour vous.

« — Peut-être est-elle sans ressource, « Dit-il ému ; tiens, prends ceci ; (i Pour ta mère, prends cette bourse : •< C'est peu; mais je suis pauvre aussi. Je baise la main qu'il me livre :

— Non, sire, gardez ce trésor.

Nous, toujours nos bras nous font vivre Pour mis besoins gardez cet or.

« Il sourit, me force à le prendre; Puis du doigt m'indique avec soin Comment au port il tant descendre, Et des gardes me tenir loin.

— Ali! sire, que n'ai-je des armes!

Mais il s'éloigne soucieux,

El longtemps, à travers mes larmes, .le reste à le suivie des yeux.

•(.le rejoins sans mésaventure Le vaisseau, qui déjà parlait .

Le capitaine, à ma figure, Devina ee qui m'agitait.

— Tu l'as vu, se prend-il à dire; (l'est bien. Tu prouves qu'aujourd'hui.

Plus que les grands de son empire, Le peuple a souvenir de lui.

«< M'envianl un bonheur semblable.

Tout l'équipage m'admirait,

HE DERANGER.

Et le capitaine à sa table M'admit le quinze août, moi, pauvre!
Combien je pris terre avec joie!

Sur de dire en rentrant chez nous :

Vlère, de l'or qu'il vous envoie L'Empereur s'est privé pour vous.

m Avec plus de ferveur encore Elle va prier Dieu pour lui, Sachant quel climat le dévore, Sachant ses maux el son ennui.

Six mois de plus d'un tel martyre, El peut-être sur ce coteau
Bientôt reviendrai-je vous dire :

Il n'est plus : j'ai vu son tombeau. -

Geoffroy se lait; et du village Femmes et tilles tout d'abord,
L'œil en pleurs, vantent, son courage Et du captif plaignent le
sort.

Les hommes sont émus comme elles « Honneur, répètent-ils
entre eux, « A qui nous donne des nouvelles >< Du grand Empe-
reur malheureux! »

MI DERNIERES CHANSONS

DAME MÉTAPHYSIQUE

\in du ballet des Pierrots.

Un jour dame Métaphysique

Me dii : «Petit rimeur, .liions!

Prends un vol plus philosophique; Monte dans un de mes
ballons.

Je suis la grande aéronaute, Faisant paitre au ciel mon
troupeau.

Nous y tenons place si haute, Que Dieu nous ôte sou chapeau.

« Jadis |'ai ravi bien des sages.

De Platon le ballon puissant A transporté dans les nuages Le
christianisme naissant.

El combien de docteurs modernes, En ballons d'un vaste ap-
pareil, Vont sans cesse, armés de lanternes, \ la recherche du so-

leil !

- Vois-les tous battre la campagne,

A l'ouest, au nord, au sud, à l'est :

Vois-les inonder l'Allemagne

De tout le sable de leur lest.

En France, où pour ma gloire il règne

Des mansardes jusqu'aux salons,

L'éclectisme à prix d'or enseigne L'art de diriger mes ballons.

»

La daine si bien m'ensorcelle.

Qu'en ballon je monte el je pars.

In docteur conduit la nacelle.

Dieu! nous voilà dans les brouillards L'obscurité plaît à mon guide; Mais moi, contre lui maugréant, Je me vois, dans l'ombre et le vide, Face à face avec le néant.

Rien plus : dans nue nuit complète, Mille ballons vont se heurtant.

Quels mots à la tête on se jette!

Que d'énigmes à bout portant !

Noire esquif se brise à la lutte :

' Nous tombons de tout notre poids.

Bonsoir! mon docteur, dans sa chute, l'ail de peur un signe de croix.

Je croyais, je ne puis le taire.

Jusqu'à Saturne avoir volé.

Je n'étais qu'à dix pieds de terre ; Dans un bal je tombe essoufflé.

De fleurs, de femmes, de musique.

Enivré, je soupe en ce lieu Chez un philosophe pratique Qui, le verre en main, bénit Dieu.

« — Sage, lirez-moi de l'impasse Des modernes pi des anciens

DERNIERES CH \ NSONS

— Chante, dit-il, el dans la nasse Laisse nos métaphysiciens.

Tout Pâmas de leurs œuvres vaines Dont quelques Ions van-
tent l'attrail Calmera toujours moins de peins Qu'une chanson
tir cabarel . »

PETIT BONHOMME

\ MON VIEIL \ MI I, USNEÏ "ii si'krivaii : " petit bonhomme vu
encore

\ii\ du vaudeville de In Petite Gouvernante

Petit bonhomme vil encore.

Eh! pourquoi no vivrait-il pas,
Quand maint sot, quand mainte pécore,
Echappent cent ans au trépa* ?
Envie et haine, il vous ignore;
Fortune, il rit de tes appas.
Petit bonhomme vil encore.
Eh! pourquoi no vivrait-il pas?
Il vil encor, petit bonhomme.
Eh! pourquoi no vivrait-il pas?
S'il ne pool plus mordre à la pomme Qu'Adam a greffée ici-
bas,

* Cette chanson n'est pas digne de l'impression, mais je la garde comme le dernier souvenir d'une vieille amitié. [Noie de Béranger.)

HL BERAAGE I:

Il n'en dort pas moins li'uu bon somme, N'en tail pas moins
quatre repas.

Il \ii encor, pelil bonhomme.

Eh! pourquoi ne vivrait-il pas?

Pelil bonhomme vil encore.

Kli ! pourquoi ne vivrail-il pas?

Au Parnasse, dès noire aurore, C'est lui qui m'a marqué le pas.

Qu'un siècle el plus s;i voix sonore Chante aux enfants leurs
grands-papas !

Petit bonhomme vil encore.

Kh! pourquoi ne vivrait-il pas?

Il \il encor, pelil bonhomme.

Kh ! pourquoi ne vivrail-il pas?

Quand des hivers s'accroît la somme,

On rêve à ses jeunes ébats.

Plus d'un rayon réchauffe el dore Le vieux pin chargé de
frimas.

Petit bonhomme vit encore.

Eh! pourquoi ne vivrait-il pas?

si OEB N I ÈRES Cil INSONS

LE TAMBOUR-MAJOH

\ I \ .11.1 NE Cl! 111 (il 1.

An; : Ainsi jadis un grand prophète.

El) quoi ! jeune el docte critique,

Vous recourez à mes avis!

Suii I je prends le ton dogmatique,

Contre le faux goût je sévis.

Il se peul qu'au bul je ramène
Quelque esprit las de ses écarts.
Maint aveugle a tiré de peine
Des yens perdus dans les brouillards*.
Combien je liais la vaine pompe De Ions nos vers
retentissants!
Faut-il qu'ainsi l'on te corrompe, o langue si chère au bon
sens!
Si tu subis la loi hautaine De lotis nos bruyants novateurs.
Bientôt Racine el la Fontaine Ainonl besoin de traducteurs.
.Voire nuise dévergondée, Refaisant le monde à l'envers,
Ce sont tics aveugles qui souvent servent de guides nu\ étranger
pendant les jours de brouillards, -i sombres el -i fréquents
en Hollande. (Note de Béranger.)

DE BÉRANGI R.

Sous sa forme écrase l'idée, De pluriels boursoufle ses vers.
Admirez ses monstres féroces, Ses vésuves, ses océans, Ses héros,
qui sonl îles colosses, Ses gloires, qui sont des néants.

L'art meurt où le goûl dégénère.

Qu'un peuple ait reconquis ses droits, 11 étend son diction-
naire four suffire ii de libres voix.

Ue trésor commun nous défraie, Mais n'y puisons qu'avec
grand soin; N'altérons pas une monnaie Que le peuple marque à

son coin.

Notre langue aime le mélange I ii i sublime et du familier, Et,
rebelle à tout luxe étrange, Craint le pédant el l'écolier.

Pour l'éloquence elle a des arme-, Pour l'amour de tendres
échos; .Mais à qui veut tirer do larmes Défend de torturer les
mois.

Elle exige que la pensée Règne partout sans faux atours.

Voyez celte foule pressée D'enfants qu'attirent les lambours.

Là se carre un géant vulgaire.

Empanaché, tout cousu d'or.

DËB M ERES CIJ \ NSONS

l'our eux c'esl le dieu 'If la guerre : \ ive le beau Lambour-ma-
jor !

Mais obsei'vez ce petit lionuue Si simplement vêtu là-bas.

Sur la neige il Faisait un somme Quand marchaienl ses nom-
breux soldais Il prend s:i lunette, il regarde " — (lest bien; mes
ordres sont rempli Dit-il. faites donner ma garde. Quel est ce
lieu? —Sire, Austerlilz! •

Cet lionme-là, c'esl la pensée,

Sans vains ornements, sans grands mol:

l'ai1 la gloire récompensé»;

Chez l'auteur ou chez le héros.

Qu'au bon sens la critique unie,

Des écrivains réglant l'essor,

Ne souffre plus que 1p génie

Se déguise en tambour-major.

L'OFFICIEB

Ain fie l.i Pipe <\<- tabac.

Voilà 1rs hussards; viens, Rosette; Devant la porto ils vont passer.

Ma sœur, viens; j'entends la trompette!

Tiens! tiens! les vois-tu s'avancer?

Combien de brillants jeunes hommes!

Qu'ils laissent d'amours à Paris!

Nous, paysannes que nous sommes, N'aurons poinl de si beaux maris! ■

Devanl Rose, brune élancée, Un jeune officier passe alors :

•i Amis, voilà ma fiancée; Comptez, dit-il, Ions ses trésors Œil vif, leinl rosé, fine taille Oui, dans un an, à pareil jour, Je l'épouse, si la mitraille Permet de vivre à mou amour. «

Ces mots d'un l'on, dits au passage* Tu les entends, car tu rougis, Rose, et, sans rien voir davantage.

Tu rentres rêveuse au logis.

Depuis, Rose à pari soi répète Ces mots qui lui semblent si doux; Kt, chaque soir, sur sa couchette, Pour l'officier prie à genoux.

Un an de lèves ainsi passe.

Le jour qu'il tîxa brille enfin.

L'aube entrevoit Rose qui lace Pour lui son corset le pins lin.

N'entend-on pas quelque bruit d'armes':

Elle écoute, sort, rentre, sort ; Attend, attend, et, toute en larmes, A minuit s'écrie : Il est mori '

DERNIER ES r.ll \.\SONS

UNE IDÉE

\in : Soir el matin -nr la foiigèrn.

Des maux présents l'âme obsédée, Je rêvais en vrai songe creux, Quand devant moi passe une idée.

Une idée! Oui, bourgeois peureux.

Celle-ci, messieurs, jeune et belle, Est faible encor; mais je prétends, Si le bon Dieu prend pitié d'elle, La voir grand ir en peu de temps.

Je lui crie : « — Où vas— tu, pauvrete? Main! gendarme t'attend là-bas; Des mouchards la foule te guette; Le commissaire suit les pas.

Tant de peine qu'on leur voit prendre, Dit-elle, accroît l'espoir que j'ai :

Du peuple ils me font mieux comprendre fi'esl un commentaire obligé.

« — Moi qui suis vieux, pour loi je tremble;

On va le barrer le chemin.

Vois ces bataillons qu'on rassemble,

Ces escadrons le sabre en main.

— Bien mieux que tambours el trompettes

Réveillant un cœur endormi,

Je passe entre les baïonnettes Pour recruter chez l'ennemi.

« — Fuis, mon enfant; fuis, je t'en prie; On détruira jusqu'à ton nom, Yoïslu venir l'artillerie?

La mèche approche du canon.

— Peut-être aussi sera-t-il nôtre, Ce canon qui fait ton effroi.

C'est un avocat comme un autre :

Il peul demain plaider pour moi.

« — Les députes roui prise en haine.

— Au plus fort ils donnent raison.

— Les ministres forgent ta chaîne.

— Mes ailes poussent en prison.

- Contre toi l'Église aussi gronde.
- A son encens j'aurai mon tour.
- Les rois te bannissent du inonde.
- Je me cacherai dans leur cour. »

Mais soudain quel affreux carnage!

Partout du sang ! partout la mort !

La discipline ôte au courage Le prix d'un héroïque effort.

C'est en vain. Plus forte et plus calme, L'Idée, embrassant un tombeau, Aux vaincus décerne une palme Et s'envole avec leur drapeau.

I. \ COURONNE RETROUVEE

Bon Dieu! que vois-je? une couronne Dont chaque rose ;i plus de trente hivers '.

Où, malgré l'orgueil qu'il nous donne, Sèche un laurier peu respecté des vers. C'est un débris <lu temps où ma naissance Etail fêtée, hélas! comme un beau jour.

f,e laurier parlait d'espérance :

fies Heurs parlaient d'amour.

Quel souvenir de ma jeunesse Le sort moqueur me fait là retrouver!

o jours de joie et de tendresse!

Nous n'étions rien; nous pouvions tout rêver! Amis si gais, maîtresse folle et bonne, Nul astre encore à mon œil n'avait lui

Quand vos mains tressaient la couronne Qui m'attriste aujourd'hui.

Oui, ces fleurs ont paré ma tête Dans un bouquet! d'enivrante gaieté,

Un seul de nous donnait la fête :

Ami discret, doux à ma pauvreté.

[as! il n'est plus; mais j'entends sa parole. « Chante, dit-il, tandis que nous passons. »

de m; li A M, Kl;

Et sa belle âme un jour s'envole Au bruit de nos chansons.

El ces convives si fidèles, Au joyeux chant qui rend l'air plus doux:

Une plus tard j'ai pris sous leurs ailes, Pensez-ils même à moi, qui pensez tous? Oiseaux charmants, au souvenir volage, Tous sont éparés, chacun dans son enclos.

.Vous n'avons plus le même ombrage, Plus les mêmes échos.

Kl la beauté tendre et riante Qui de ces fleurs me couronna jadis?

Vieille, dit-on, elle est pieuse:

Tous nos baisers les a-t-elle maudits?

J'ai cru que bien pour moi bavait l'ail nailre .Mais l'âge accourt
qui vient tout effacer.

o boule! ci s;i i is la reconnaître, ■le la verrais passer '.

Cette couronne si flétrie lui belle aussi le jour où je l'obtins.

Quelle àme esl à ce point tarie.

D'être sans pleurs pour ses amours éteints? Aux lonys regrets
la mienne s'abandonne. De mon bonheur unique el vain
lambeau.

Ah! que n'as-lu, pâle couronne, Séché sur mon tombeau !

'».' hl'l; Ml lil-.s cil iNSONS

JE SUIS MÉNÉTRIER

\m : l'.li! ma mère, est-c' (Juej' saïsçal

Pour adoucir de la vie

L'hiver sombre el rigoureux,

Au ménétrier j'envie

Son arl qui fait tani d'heureux.

Je voudrais, même aux guinguettes,

Dire en laveur des amants :

Allons, gai! dansez, fillettes!) __.

• Bis

Laissez causer vos mamans. I

Quand je vois de pauvres belles Toul nu soir lire ou bâiller,
Pour leurs cousins et pour elles Mon talent saurait, briller.

Plus que valse et fleuret les Leur nuisent vers et romans.

Allons, gai! dansez, fillettes!

Laissez causer vos mamans.

Miracle! nia vieille lyre Se transforme en violon.

Aux champs on vient me sourire:

On me cajole au salon.

Combien j'ai d'anciennes dettes A payer aux cœurs aimants !

Allons, gai ! dansez, fillelles '.

Laissez causer vos mamans.

La gloire, mère égoïste De Cous à grand lirait vantés, Tient
compagnie assez triste A ces vieux enfants gâtés.

Je préfère à ses trompettes Le plus faux des instruments.

Allons, gai! dansez, fillettes, Laissez causer vos mamans.

Plaisir d'autrui me caresse ;

Un archet me sert au mieux.

Déjà la folle jeunesse

Me pardonne d'être vieux.

Demoiselles et grisettes,
A vous mes derniers moments.
Allons, gai! dansez, fdlettes! .
.. > Bis.
Laissez causer vos mamans.

IH DERNIÈRES I HANSONS

De toi l'on contail des merveilles ; In prêtre hier disail encor Que
Satan, pour prix de tes willes, T'avail donné deux ailes d'or.

ii: \ii:ii.i.. \I',[i.

Mon enfant . ces' ailes dorées, f.Vsi au destin que je les dois.

LE JEUNE IHiMML .

Chacun, aux vouîtes éthérées, Vnii t'avoir vu planer crut loi-.

Oui, In sais plus que nus \ ieux sage Sur ton passé rouvre les
yeux.

Raconte-moi tons m- voyages; \pprends-moi le secrel des
rieux,

II. VIEILLARD

L'homme qui s'adapte ces aile Jamais ne se reposera. ■ Il laissera les hirondelles; Plus haut que l'aigle il plongera.

Tenter leur élan solitaire Fut un projet ((n'en vain je lis.

Ma mère avait besoin sur terre, Pauvre aveugle, du bras d'un fils.

Elle mourut ; mais mon [saure, Qui charma ses derniers moments, M'apprit qu'un chaume qu'on ignon Vaut un monde pour deux amants.

Iiaus nos jeux je demandais grâce,

UE L'.I-.K \ M, II

Lorsque Isaure, au souris vermeil,

A ces ailes faisait menace

De m'attacher dans mon sommeil.

Notre bonheur s'accrut dans L'ombre; Car, sous ces bosquets de'jasmin, De- vrais amis, en petit nombre.

Accouraient nous presser la main.

Plaisirs partagés sont fidèles.

Aimer, aimer, fut notre loi; Et j'ai laissé dormir les ailes Qui ne pouvaient ravir que moi.

Enfin, né voisin d'une classe Où pullulent les malheureux,
.J'aidais à remplir leur besace ; J'allais jusqu'à glaner pour eux.

Perdus dans vingt sentiers contraires, Ils \$p guidaient à mon
flambeau.

Ces infortunés sont mes frères, Je dois partager leur tombeau.

DERN¹ ÈRES CHANSONS LE VIEILLARD

J'ai jeté d'une main prudente (les ailes au Feu d'un brasier, Kl
mis leur cendre fécondante Au pied d'un jeune cerisier.

De mes jouis je \;iis rendre compte ; Le Très-Haut me souri)
enfin.

Adieu ! Dans son sein je remonte Sur les ailes d'un séraphin.

LE CHASSE! Il

Vin

« Petils oiseaux, que j'aime entendre Vos concerts dans ces
houx épais!

Votre chanson, joyeuse ou tendre.

Ksi pour mon cœur l'hymne de paix. Mais craignez les Jacs
qu'on peut tendre. Le bonheur fait tant de jaloux!

Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

(i Vient un chasseur; son pas redouble. Malgré ses chiens,
peint de gibier.

S'il allait, de son fusil double, Faute de mieux, vous foudroyer?

Ah! maudit soit l'homme qui trouble L'écho que vous rendez si doux
1 Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

« Rien n'arrête des mains cruelles.

Las! J'ai vu des chasseurs, un jour, Abattre au vol deux hiron-
delles Dont je saluais le retour.

Vos chansons attendriront-elles L'enfant qui s'arme de
cailloux?

Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

« Charmants oiseaux, connaissez l'homme

Qu'il soit bouclier, soldat, chasseur,

Il fusille, il salue, il assomme,

El trouve au sang de la douceur.

Les moins cruels sont ceux qu'on nomme

Bourreaux ; soit dit bien entre nous,

Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous. »

Bon Dieu! c'est le chasseur qui tire!

Il blesse à l'aile une perdrix.

Son chien la prend ; pauvre martyr !

Le chasseur, que gênent ses cris,

Lui brise la tête; elle expire.

Ce soir, il médiera des loups.
" Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.
il s'éloigne. Son œil avide
Voit un chevreuil au bord du bois.
A l'abri de Larme perlide,
Laissez éclater votre voix.
Mais si demain, le carnier vide.
11 passe encor près de ces houx,
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous. »

LA IU\ 1ERE

lui : C'csl ii mon maître en L'ai i de plaira

i in cours-tu, rivière amoureuse '.'

— Je cours au pied des rocs penchants Fournir une herbe
vigoureuse

Aux troupeaux, nourriciers des champ:

ii — Puis, où va ton onde limpide'/

— Sur un sol qu'épuise Tété, Au gré du travail qui me guide,
J'épanche la fécondité.

« Puis, avant d'être navigable, Sur les grains et sur les métaux,
Je lais, d'un liras infatigable, Mouvoir la meule et les marteaux.

« — Parle donc, naïade charmante, lies soirs où, dans tes flots
chéris, Vient se jouer ma noble amante.

Nymphe aux champs, déesse à Paris.

« Qu'importe et moulins et culture Et troupeaux, quand, sous
ces lilns.

De la céleste créature Les flots caressent les appas !

FtE BERANGER.

« La voici. Que mon lut li (idole La chante au doux lirait de les
flot!

.>'<• les épanche que pour elle; Prèle à nia voix Ions les échos.

« Aux vils travaux de noire terre Cesse enfin de livrer Ion
cours; Plus pure, enivre et désaltère

La poésie el les amours. »

Qui parle ainsi? ('/est l'âme folle D'un poète qui, dans re lieu,
Oublie aux pieds de son idole lieux qui travaillent devant Dieu,

1MII ET \U\

LA SIRÈNE

Les Ilots sommeillent au rivage; An ciel brille un beau soir d'été.

Plus de bruit, tout dort sur la plage, Le vent, le travail, la
gaieté.

Du sein de l'onde un mol surnage, Mol que la nuit fera redire
au jour : a Amour ! amour ! ■> [Bis. \

Qui ilil ce mol ? C'est la Sirène Guettant sa proie au bord des
eaux Malheur à celui qu'Hic entraîne Jusqu'à sa couche de ro-
seaux !

Déjà, pas à pas, sur l'arène.

D'elle s'approche un bel adolescent En rougissant.

« Accours, dit-elle, amour me presse; Pour tous les cœurs j'ai
des échos.

A moi d'enhardir la jeunesse ; Je le soutiendrai sur les flots.

Echappe au mors de la sagesse; Qui ceint le front de ses en-
fants blafards De nénufars,

a L'Amour fait scintiller les ondes

Où nous folâtrons sans souci.

Combien, dans nos grottes profondes,

Tombent, qui nous disent : Merci!

C'est dans le plus joyeux des mondes Que va te luire un éternel
été De volupté.

« Goûte aux. plaisirs qu'on nous envie; Caresse mon sein pal-
pitant ; Chez vous quelle âme est assouvie'. ' Vos feux n'échauffent
qu'un instant.

La vie, enfant, la douce vie N'est parmi nous, qui savons l'attiser, Qu'un Ions baiser. »

L'adolescent plonge dans l'onde.

Qui l'a revu? Nul depuis lors.

Mais qu'au soir la Sirène immonde Chante encor l'amour sur nus bords, Une voix, qui n'est plus du monde, Crie aux passants saisis, tremblants d'effroi : « Priez pour moi. » [Bis.)

LES BOIS

\u; : R'esl à mon maître en l'arl île plaire.

Je nains l;i Foule qui se presse:

.]>■ h emble a ses milliers de voix.

Une fée a, dès ma jeunesse, Conduit mes rêves dans les bois.

Là mon cœur, pris de peine amère, A l'espérance était rendu.

Homme un oiselet que sa mère Reporte au n i> I qu'il a pei du.

Sous nos loils mon âl 'louliée.

Mois de Paris cherchanl de l'air, A Mi'inlou recul d'une fée, Moi jeune encore, un don bien cher.

Pauvre et brûlé de longues 6évres, A l'ombre j'y rêvais vw\ joui', Quand la fée humecta mes lèvres lie chants do plaisir et d'amour.

Fontainebleau, forêt splendide, Que je fus riche ou parcourant

Avec ma fée au vol rapide, Do tes rois l'ombrage odorant !

Am\ princes la cour pI ses pompes :

Mai- ces bois, à qui donc? - >• Au roi. Au roi! Non, garde, in le
trompes Ton- ces liaux arbres -uni a moi.

Boulogne, au déclin de mon âge.

Je viens revoir tes verts abris.

Victime de plus d'un orage, De vains regrets je m'y nourris.

Vers moi la fée accourt encore; A mes maux elle ôte leur ûel,
Et t'ait briller comme l'aurore Dans mes pleurs un rayon du ciel.

" Je \iens te consoler, dit-elle; Forme un souhait, fût-il
d'amour.

— (l'est le sommeil, chère immortelle, Qu'on demande au soir
d'un loni; jour.

— Voudrais-tu que je t'enrichisse?

— Non ; l'en nui pourrait m'assaillir.

— Veux-tu que je te rajeunisse?

Non, je craindrais trop de vieillir, i

Je veux un tout pelil domaine Pour y planter de beaux cou-
verts :

Pour qu'un vieil ami s'y promène A l'ombre, en me lisant ses vers.

Jusqu'au ciel mes arbres atteignent Bien vile; ci, dans leurs gais penchants, Mille oiseaux, chaque jour m'enseignent Comment meurt le bruit de nos chants.

A mes vœux elle va se rendre :

.le l'arrête. o rêve insensé!

Sais-je si j'ai le temps d'attendre Qu'un rosier même soit poussé!

lui DERNIERES < Il \ SSONS

Os bois m'offrent un dernier ^ile.

Ah vieillard, las de >on fardeau, Sous ce tremble qu'un souffle agite, lionne fée, élève un loin beau,

LE MERLE

Ai p.

Au printemps, sous un vaste ombrage Où murmuraient de trais ruisseaux, Je pris ma flûte de roseaux, Présent magique d'un vieux sage.

A sa voix, un peuple d'oiseaux Vint m'entourer de son ramage.

Ils sautaient, S'ébattaient, hoquetaient Et chantaient,

Chantaient,

Chantaient.

Rossignols, loriots, fauvettes, Merles, bouvreuils, linols, pinsons.

Cédant au pouvoir de mes sons.

Tous, jusqu'aux toiles alouettes, Venaient, pour prix de leurs chansons, De mon pain becqueter les miettes.

Ils saillaient.

S'ébattaient, Coquetaient Kl chantaient,

Chantaient, ' Chantaient.

J'avise un merle qui babille :

ii Merle, pourquoi fuyez-vous tous, Quand moi, bonhomme, auprès de vous Je me glissais dans la charmille ; Moi, qui trouve vos chants si doux, Qui suis presque de la famille? »

Ils sautaient, S'ébattaient.

Coquelaient El chantaient ,

Chantaient,

Chantaient.

.1 — Dieu donna l'air, la terre et l'onde, Dit le merle, aux seuls animaux.

Non- y vivions exempts de maux; Mais chaque race trop féconde Poussa tant et tant de rameaux, Qu'on étouffa dans ce bas inonde. »

Us sautaient.

S'ébattaient,

Coquetaient

IUU DERNIKRES en \ SSONS

El chantaient, Chantaient, Chantaient.

« Dion n'y pril en père économe C'est trop de bêtes à la fois.

A quelqu'un transmettons mes dreil (Jue, sanguinau*e el gas-
tronome, Il en lue au moins deux mit Irois.

Parlanl ainsi, Dieu créa l'homme. •■

Ils sautaient, S'ébattaient,

Hoquetaient Et chantaient, Chantaient,

Chantaient.

« Depuis lors, rois de la nature, Nous vous fuyons épouvantés
Pour nos jours et nos liberté - De tout grain vous faites moutuiv;
Souvent même à vos majestés Le rossignol sert de pâture. »

Ils sautaient, S'ébattaient,

Hoquetaient Et chantaient,

Chantaient,

Chantaient.

UE l:i. Il A.M.EII. to:

— Merle, oublions nos droits contraires, Uis-je, et, grâce à
mon talisman.

Aimez-moi, je suis bon tyran, Sans, souci de vos lois agraires.

Ne me fuyez plus; croyez-m'en :

Oiseaux et poètes sont frères. »

Ils sautaient, S'ébattaient,

hoquetaient Et chantaient,

Chantaient, Chantaient.

À ces mots, niâles et femelles Me viennent baiser à qui mieux ;
Le merle criant : « Ce bon vieux Nous fera des chansons
nouvelles.

Pour qu'il s'élevât jusqu'aux deux, Dieu lui devrait donner des
ailes. »

Us sautaient, S'ébattaient, Coquetaient Et chantaient,

Chantaient, •

Chantaient.

108 DERNIÈRES I II VNONS

LA JEUNE PILLE

CHANSON \\>\ l.l.l.

Air.

D'où naissent mes tourments? Dieu veut-il que je un-ut i A
quinze ans, grande el belle, en de vagues ennuis? Je dors sans re-

poser; je m'éveille el je pleure; Mon front révèle au jour le trouble de mes nuits.

Au lieu du long sommeil si paisible à mon âge, J'ai des songes confus où je me sens brûler. Ils sont en vain pour moi d'un funeste présage Je n'y puis rien comprendre et je n'ose en parler.

J'ai perdu cet éclat dont s'enivrait nia mère, Qui n'a que ses baisers pour calmer ma douleur. Mais pourquoi les vieillards me plaindre a\ec mystère ? Pourquoi les jeunes gens rire de ma pâleur?

Je rêve, et nul objet n'occupe ma pensée: Toujours quelque frayeur sur mes sens vient agir. Le coupable a-t-il donc l'âme plus oppressée.' Un coup d'oeil m'embarrasse, un mot me fait rougir.

A l'église où je cours, ma main souvent oublie L'eau qui peut de l'enfer conjurer les desseins;

he ni:i'. ikger. iop

Mêlée aux voix du chœur, ma voix meurt affaiblie, El j'écoute en pleuranl chanter les hymnes saints.

Bien que dans ses apprêts la parure me pèse, Suis-je parée enfin, je voudrais l'être mieux; El je sens que mon cœur .1 besoin que je plaise, S, ui- trouver doux pourtant de plaire à tous les yeux.

Pour mes oiseaux chéris je n'ai plus de caresses ; Je néglige mes fleurs, je repousse mon chien. Verrai-je ainsi finir mes premières tendresses? Dieu m'a-t-il condamnée ;i ne plus aimer rien?

Mais voici l'étranger donl la voix est si tendre. Hier, sous la feuillée, il ;i suivi mes pas. Seul, il chante el soupire. Approchons pour entendre Si du mal que j'éprouve il ne se plaindrai! pas.

LES CAGES

1 "Ml \li VI 1 Ain . Ainsi ja'h^ un grand prophète.

Dans Bassora, séjour perfide.

De trop d'amis environné, Ben-Issa, cœur bon el candide.

Un jour s'éveilla ruiné.

M KM ERES i;n \ \s(\s

Le [jeu qui Lui reste, il le donne Un vieil aveugle en son chemin L'implore; Issa lui fait L'aumône, Qu'il ira demander demain.

C'était dans le temps des génies; Voilà bien trois cents ans de ça.

L'un d'eux, connu par ses marnes, Moch, aux yeux verts, aimait Issa.

Pourtant, soit caprice ou système, Issa n'en peut obtenir rien Que pour obliger ceux qu'il aime , .Même il \ doit mettre du sien.

Qu'importe Moch et ses richesses '.

Sun seul espoir. Issu l'a mis Dans ceux qu'il combla de largesses; Mais le temps passe, et plus d'amis.

Seul accouru, Maleck demande Qu'à son aide Issa vienne en-
cor Par le cadi mi^ à l'amende, Il lui faudrait liuil bourses d'or.

« Issa, dit-il, crains l'indigence; » Recours à Moch dans nos
revers. »

Et, Ben, toujours pris d'obligeance, Crie : « À moi, génie aux
yeux verts! Moch apparaît, prend le langage D'un juif et dit : «
Ben, tu sauras " Qlie je prête à qui m'offre en gage « OEil ou dent,
jambe, oreille ou bras

a Sans douleur, sans fièvre ni plaie, « D'un mol j'extrais mes
répondants.

Ton compte est l'ait d'avance ; paye •' Huit bourses d'or valent
liuil dent--, u — Huit dents! c'est tout ce qu'il m'en reste. ■ < —
Qu'en peut faire un garçon rangé?

Ton menu devient i'orl modeste; « D'ailleurs, tu n'as <pie trop
mangé.

Allons! viens, que je les arrache :

« (l'est l'ail ! » El le brave édenté Donne à Maleck l'or, et lui
cache Les besoins de sa pauvreté.

De ce marché le bruit opère .

l'iés d'Issa les ingrats qu'il lit Reviennent tous. Chacun espère
Le mettre en gage à son profil.

Moussa, qui trafiquai) en Perse, Perd son vaisseau sur un
éueil. Pour remettre à flot son commerce.

A Moch Ben-Issa livre un œil.

Hassan va marier sa fille ; Sans dot comment la présenter?

On flatte Issa dans la famille; Il donne un bras pour la-doter

Pour Hussein, qui veut d'esclavage Racheter deux fils qu'il pleura.

Issa met une jambe en gage :

Sur ses amis il s'appuiera.

112 DERNIÈRES CHANSONS

Mais laissera-t-on à cet homme Rien de son corps ayant valeur?

Sauvez-leurs mains quelque somme.

Les ingrats crieront au voleur.

Tous quatre on s'entend se dire :

Une l'aire d'un borgne impotent?

Voyez le dégoût qu'il inspire.

Il faut le saluer pourtant.

« — Ali! il y a Maleck, j'ai l'espérance « Que, grâce à moi, ils aujourd'hui, « Sans lui faire la révérence, Non'- pourrons passer devant lui.

Il court, il crie : « Issa, mon père !

Ma femme a d'horribles douleurs.

.. Prières ni soins, rien n'y opère :

u Mes yeux s'éteignent dans les pleurs

Je sais un remède el la dose ii Qui sauva la vie an sultan; ii
Mais d'or potable il se compose « Et de perles plein mon turban.
»

Ben-Issa promet ses oreilles.

Moch aux yenx verts vient et prétend

Qu'un prêt de richesses pareilles

Veut un gage pins important.

« S'il vous donnait cet œil qui brille, >

Dit Maleck. Mais l'estropié

Refusa net : >< Par ma béquille!

u Est-ce trop d'un œil pour un pied?

« — Ah! pour cet œil sauve ma femme!

« Près de toi ne m'auras-tu pas?

« Jusqu'à la Mecque, oui, sur mou âme,

« Je jure de suider tes pas. »

L'œil est donné. Prenant la somme.

Tout chargé d'or Maleck s'enfuit,

S'enfuit el laisse le pauvre homme

A làtous errer dans sa nuit.

« Tu vas tomber dans la rivière! » • Crie un passant: « j'en ai pâli.

« Issa privé de la lumière!

« Je te liens! Viens, je suis Ali, « Ali, ton compagnon de classe;
« Des jongleurs le plus gai, dit-on, « Il t'offre part à sa besace:

« Il te servii'a de bâton. »

Contre son cœur Issa le presse.

Dieu! voilà son bras rétabli!

Sa jambe et ses dents! quelle ivresse!

De ses deux yeux il voit Ali.

Même il voit les pâles visages Des quatre amis au cœur affreux,
Privés chacun de l'un des gages One naguère il donnait pour eux.

Dans l'air apparail le Génie :

« Mon fils, jouet de ces ingrats.

« Vois leur méchanceté punie :

« A loi l'or que tu leur livras.

114 DERNIERES CB INSONS

» Qu'au bon Ali cel or profite ; « Vous vieillirez ensemble,
adieu!

'i Paire le bien à qui mérite, « C'esl mériter deux fois de Dieu,
n

Le couple heureux, l'âme attendrie, Des quatre infirmes demis
S'éloigne, el Ben-Issa s'écrie :

» Ah ! que de pleurs j'ai retenus '.

" Ali, porte-leur "ii cachette ■(lin riz. du miel el îles habits.

« Qu'ils s'amendent ! Par le Prophèli Caillou touché devienl
rubis. »

LA TOT FI TEK ELLE ET LE L'ANLLON

LA TOURTERELLE

Vous, gémir, papillon charmant!

D'où vous peut venir la tristesse?

Nature avec délicatesse Vous brode un si beau vêtemenl '.

Des plaisirs vous êtes l'emblème.

Près de la rosi' qui vous aime, \ mis, gémir, papillon charmanl
,

LE PAP1LLoM

Tourterelle, chère aux amours, llt'Tis ! j'ai perdu mou amie :

DE BKRANGER. 115

Un enfanl l'a prise endormie

Sur un lis, et voilà trois jours.

Tout m'est deuil, deuil sans espérance.

Qui sent mieux que vous ma souffrance.

Tourterelle, chère aux amours?

LA TOURTERELLE.

Beau papillon, consolez-vous :

Vous plairez à d'autres amantes.

Les tourterelles sont aimantes.

Mais sans excès pour leurs époux.

Si l'un part, d'un autre on s'affole.

Meurt-il, on pleure et l'on convole.

Beau papillon, consolez-vous.

LE PAPILLON

Tous deux ensemble étions éclos;

Ensemble avions pris la volée;

Tous deux allant par la vallée,

Par les champs, les prés, les enclos;

Dans l'air nous nous touchions de l'aile

Je ne sais pas vivre sans elle.

Tous deux ensemble étions éclos.

LA GUERRE

\ UN OU \n. .lu vaudeville de la l'élite Gouvernante

Mon vieil ami, dans ma retraite, Près des bois, demain, je t'attends.

Viens faire un dîner de chambrette, Comme aux jours de notre printemps.

Pigeons, colombes, tourterelles, après un mûr examen ne répondent nullement à l'idée qu'on s'esl faite de leui constance eh amour, m'ont assure des observateurs scrupuleux, entre autres plusieurs dames. La poésie seule, toujours disposée à entretenir les vieilles erreurs, l'aïl encore de ces oiseaux dos symboles de li-déité matrimoniale.

Quant au papillon, sans doute parce que les anciens en ont fait la représentation de l'âme humaine, la poésie l'a accusé pt l'accuse encore d'inconstance : c'est une calomnie, (les j, »l j inseeti s vivent, sans promiscuité, dans une union conjugale dont les hommes donnent trop peu d'exemples, lu milieu d'un e.ssaim de leurs pareils, le mâle cherche toujours l'objet île son unique i'i premier choix. Un petit papillon blanc esl surtout remarquable par l'intimité de chaque couple, Voyezvous l'un des deux; l'autre esl loul pies, soyez-en -ûr. Dans leur vol. iU ne s'écartent que pour se rapprocher. C'est en les observant que j'ai conçu l'idée de rétablir leur réputation, au

DR BKRA.NGER.

Nous jaserons de mainte chose :

Des gens de cour, de Pémeutier; Ils vers et surtout de la prose.

Reine aujourd'hui du inonde entier.

Puis nous parlerons de la guerre :

L'aurons-nous? ne l'aurons-nous point ?

Sur le journal, je ne vois guère Que des rois nous montrant le poing
Tout en prévoyant des batailles.

De pitié pourtant je souris Quand je pense aux tristes murailles
Qui vont emprisonner Paris.

Ah! pour sauver la ville sainte, Fiez-vous au peuple d'en bas;
Que, bien armé, dans son enceinte, Il veille et reste l'arme au bras.

Quel traître devant ses cohortes, Paris bien ou mal retranché,
Oserait en livrer les portes.

Fût— il Talleyrand ou Fouché?

Guerroyer l'ut notre manie :

Mais aujourd'hui je reconnais Qu'on doit mater la félonie De
l'oppresseur des Polonais.

risque de contraindre l'Ecole de l'ourier de donner un autre
nom à la passion que le maître a appelée la papillonne. (Noie île
Béranger.)

un ni'.ii \ii;tu> CHANSONS

Non moins félon, L'Anglais >i rogue Voudrait bien, encor cette
fois.

Nous endormir avec la drogue Qu'il rie peut plus vendre aux
Chinois,

Anglais, bien que nous tromper sei ve A désennuyer ton or-
gueil, Mieux vaudrait voguer de conserve Tu dois craindre plus
d'un écueil. 'TVs possessions, que sont-elles?

Des cerfs-volants que tienl ta main.

L'aiglon rompra leurs Scelles.

Prends garde : il peul souffler demain

Qu'avec honneur nous berce encore La Paix, mère «le ions les
biens.

Dans les camps pourraient nous éclore De trop redoutables
soutiens.

La gloire esl là si despotique!

Nul éclat au sien n'est pareil.

o liberté ! ton arbre antique llroît mieux à l'ombre qu'au soleil.

Ami, qu'en dit-on à la ville?

Réponds, écho digne de foi.

Dans les bois que l'automne épile, Viens-en deviser avec moi.

Viens, tandis qu'un peu de feuillage Du froid cache encor le
retour.

Ah! qu'il est loin, cet heureux âge Où nous ne parlions que
d'amour!

DE iii:i;.\m.i;i;. n«i

GUTENBERG

\ MM. LES STB iSBOURGEOIS

QUI, E.\ ISiO. M'ONT INVITÉ l U SOLENNITE DE l.'l.YW l,l
l;.\W lu> DE U STATUE EXÉCUTÉE P.U; DAVID.

An; du vaudeville de la Petite Gouvernante.

Messieurs, pitié pour ma vieillesse!

(l'est en vain que voire cité, Glorieux berceau de la presse,
M'appelle à sa solennité.

Garder mon coin vaul mieux, me semble, Que, vieux el pauvre
pèlerin, M'en aller d'une voix qui tremble Attrister les échos du
Rhin.

Eh! n'aurez-vous pas Lamartine, Le poète qui nous ravit!

Les nobles vers qu'il vous destine* De ses travaux paieront
David ".

Gutenberg, s'il voit sa statue, S'il entend l'hymne harmonieux,
A sa gloire tant débattue "" Pourra croire enfin dans les cieux.

' M. de Lamartine devait assister à cette fête, et l'on annonçait
des vers de lui ù cette occasion. (Note de Béranger.)

" David, toujours désintéressé, n'a pas voulu faire payer le tra-
vail de cette admirable statue. (Note de Béranger.)

" Ouïre que plusieurs villes ont disputé à Strasbourg et

DE RM₁ÈRES (II INSONS

I n enfant joue avec deux verres '.

Kl le télescope es! i rouvé.

Strasbourg, l'homme que tu révères, Qu'a-l-il voulu? qu'a-t-il rêvé?

Dieu lui cria-t-il aux oreilles

Qu'il lui donnai! plus qu'm *tiei\

Kl que la lampe de ses veilles Éclairerail le tde entier?

Qu'espérait-il, profil ou gloire, Quand devant l'âtre il se cour-
bait, Coulant le plomb d'une écritoire Dans les moules d'un
alphabet?

Dès qu'une li^no enfin s'agence,

II dit, ravi de l'épeler :

Victoire! Humaine intelligence, \ a, lu ne peux plus reculer !

Quoique souvent pris de débauche, L'- inonde pèse l'œuf au
nid.

Ce qu'au basard chacun ébauche,

Il le rejette ou le finit.

Mayence d'avoir été 1rs berceaux de l'imprimerie, l'honneur de l'invention a été disputé à Gutenberg en faveur d'hommes plus ou moins connus avant lui et de son temps. C'est un procès qui* l'opinion publique a décidé, sans trop pouvoir l'approfondir. On ne peut nier que Gutenberg présente les meilleurs titres à l'honneur de l'application complète du nouveau procédé. [Npte de Béranger.)

' On prétend que l'enfant d'un lunettier de Hollande, ayant réuni deux* verres de force différente, donna lieu à l'invention du télescope, dont Galilée tira dès lors un si grand parti. Suiv. de Béranger. \

Lui seul parait une pensée.

Trouve-t-elle un trône en chemin, Dans un temple est-elle encensée :

C'est l'ouvrage du genre humain.

Quoi! vais-je éteindre une auréole?

Strasbourg s'est-il donc abusé?

Non, Gutenberg est un symbole .

C'est le progrès éternel?.

De ne pas aller lui rendre hommage, Noble cité, j'ai des regrets.

Mais déjà d'un plus long voyage Le Temps me dit : Tais les apprêts.

A LAURE

Ain :

Accourez, aimable Lame.

Nos vendangeurs vont aux champs, En sursaut déjà l'aurore
S'éveille à leurs joyeux chants.

Tout vigneron à l'ouvrage Mène enfants, amis, voisins; Tant
ses tonnes en veuvage Ont soi! du jus des raisins !

\-il lil.i; Ml lil.s Cfl iXSONS

Les ceps de rosée humides, Gomme un cerf, dans ses
doulei"s, Devanl ces mentes avides Semblenl répandre des
pleurs.

Sous les paniers qu'on renvoie L'âne pliera jusqu'au soir.

\ enez voir richesse el joie Jaillir à flots du pressoir.

Mais l'émeute esl an village.

Mille oiseaux, dans ces tilleuls, Misent . « L'on met au pillage

« Ce que liirii lii pour nous seuls

« Voyageurs privés d'étapes,

« Nous allons de mal en pis

» Aujourd'hui l'on prend les grappes;

« Hier, c'étaient les épis.

« Des bommes, troupe assouvie.

« Ont terres çl revenus ; « Les autres glanent leur vie « Le dos courbé, les pieds nus,

« Pauvres gens, vous qu'on dédaigne, h Vite, aux armes, vengez-vousj

ii Nous chaulerons votre règne « Les raisins seront pour nous.
»

Mais vient réponse à leur plainte. I n chasseur! Oiseaux, tremblez!

I)E BERANGEB.

On peul vendanger sans crainti Nos tribuns sonl envolés.

Laure, on dépouille la plaine :

Quittez le doux oreiller.

Demain les pauvres à peine Trouveronl à grappiller.

L'ARGENT

VI\ VMJ

\n; : Vttendez-moi sous l'orme.

Ami, viens à mon aide; Prête-moi cinq cents francs.

L'argent, quel sûr remède Aux maux petits et grands !

En ville et sous le chaume.

Trois l'ois heureux celui Qui prodigue ce baume Aux souffrances d'autrui!

L'argent ferait ma joie ; On n'en le croirait pas :

Car l'honneur dans sa voie M'a guidé pas à pas.

Souvent, près d'un tel maître, J'ai cru voir en chemin Le bonheur m'apparaître.

Une bourse à la main.

l-i DERNIÈRES CHANSONS

Oui n'esl pas égoïste De l'argentl senl le prix.

Dans son orgueil si triste Jean-Jacque en l'ail mépris. Moi, je bruis la source Qui, traversant mon sol, Désaltère en sa course Colombe el rossignol.

Que coûtent ces richesses r/ On me répond tout lias :

lu crime ou îles bassesses.

Prince, je n'Yn veux pas.

Non ; l'argent, quoi qu'on dis* N'esl poinl lave d'enfer :

C'est bonne marchandise ; Mais mi le vend trop cber.

De prix, un jour, s'il baisse, A Dieu plaise ordonner Qu'enfin je me repaisse De milliards à donner.

Les sols, ilniil j'aime à rire.

Verront si je m'entends

A faire la satire

Des riches de mon temps.

Dieu n'en voulant rien l'aire.

Ami, sois mon banquier.

Aux «'tus je préfère |.e commode papier;

M DERANGER. li!i

Ce doux papier de soie Qu'hélas! trop peu souvenl La fortune
m'envoie, Et qu'emporte le vent.

PANTHEISME

\ I Si \ M ■ I l \ PROPH ETE SAINT-SIMOME.N Vin de la Pipe
de tabac,

Saliil el gloire, ô ïiiim prophète '.

Ton Irony rayonne, et devant toi Tombe le Christ, dont la
défaite

Va nous valoir une autre loi.

Toi qui sais Dieu, l'homme el notre âme,

Prends ma table pour Sinaï :

Parle, et ta loi, je la proclame

Au bruit de vingt bouchons d'aï.

Chantons un hymne à la matière,

Que tu rétablis dans ses droits.

Ta loi l'institue héritière De tous les cultes à la fois.

Le pape en déchire sa robe, Mahomet n'a plus feu ni lieu.

Vivat '. nous verrons sur le globe Ton dieu régner, s'il plaît à Dieu.

IJi DERNIERES CH \ NSONS

Tu divinises la nature :

Epicure autrefois l'osa.

Lucrèce a lente l'aventure

Dont l'honneur resle à Spinos.

Finis la statue ébauchée :

Rends-la plus belle, orne-la mieux.

(Test la matière endimanchée Qu'un panthéisme ingénieux.

Mais, vienl dire \\n vieux moraliste, La matière a vaincu sans vous.

Reine de notre âge égoïste, Nous lui devons mœurs, puis el
uoii Pour faire action méritoire, Mieux vaudrait, apôtres nou-
veaux , Enrayer son char de victoire Due d'aiguillonner ses
chevaux

Votre Dieu, disent les sceptiques, S'il vil en nous, à l'être hu-
main Dut montrer, <\<' + les temps antiques Le but, la borne et le
chemin.

En vain (loue la raison s'éveille; Au progrès l'homme aspire à
lorl ; Il essaime comme l'abeille, Il hàit comme le castor.

Le poète qu'un souille agite

lirie : Eh quoi ! l'âme, à noire morl

Sans mémoire, de ijile en gîte, Entre au hasard, pleure el puis
sorl

Prostituée el vagabonde, Quoi! cette âme, esclave ici-bas, N'a
point de ciel où fuir un monde Qu'elle sent crouler sous ses pas!

Le Très-Haut, t'écrit un sainl prêtre, Roi des cieux, es1 notre
soutien.

lie Dieu seul à tout donna l'être; Tous les germes sont dans le
tien.

A l'un on va par la pensée:

Vivants ou morts, l'autre est en nous.

De rmi l'âme est la fiancée :

Ile tous les corps l'autre est l'époux.

Prophète, ces gens déraisonnent.

Ils prédiront, clans leurs regrets.

Qu'an sol où les tyrans moissonnent Ton culte fournira
l'engrais.

Plus d'un républicain le pense.

Aveugle qui préfère encor Au panthéisme à large panse Le mysticisme aux ailes d'or.

Ne connais-tu pas Don Quichotte" Voilà l'esprit pur, lance au poing.

Son écuyer boit, mange et rote :

I l'est la chair en grossier pourpoint.

Pour que Sancho nous moralise.

Entre la broche el le cellier.

Sous les dalles de nuire église Enterrons le preux chevalier.

Gloire au grand Pan ! qu'il ><»ii fétiche, Loup, bœuf, illi-.
singe, éléphan :

Qu'il soit cel Olympe si riche En symboles ii'iui monde enfant.

Qu'il soil Phallus ! Vois, ù mon maître Les fêtes qui vonl avoir lieu.

!)<• ton Dieu que de dieux vonl nailre! Puisqu'il esl tout, tout sera Dieu.

AVIS \n. : Ce magistral irrcprocbabli*.

Bonheur, faut-il que je finisse Sans t'avoir jamais rencontré? *
Disait, mouranl dans un hospice, In pauvre obscur, quoique lettré.

In doux fantôme à lui se montre :

k Je suis le Bonheur; oui, c'est moi.

Sans s'en douter, tel nie rencontre Uni me suppose un train de roi.

(i Tu in";is vu ,jadis au village.

Ta Suzette, qui t'aimait tant, C'était moi ; niais le mariage Efraya ton cœur inconstant.

Favori d'une châtelaine, Tu délaisses, lier de ses lac-;, Le bonheur en jupe de laine Pour les plaisirs en falbalas.

DE DERANGER. 129

« C'était moi, la tante si sage Qui t'eûl légué, connue à son fils, Au prix d'un court apprentissage, Négoce, labeurs et profits.

Le travail n'a pas qu'un mobile Un noble but peut l'animer.

Sois, (lis-je. un citoyen utile :

Tu me réponds : Je veux rimer.

« C'était moi, lorsque l'indigence Déjà fustigeait ton penchant, Ce vieillard rempli d'indulgence Qui t'offrit sa fille et son champ.

Des cités l'ombre est délétère :

D'air pur, ici, viens l'enivrer, T'ai-je dit ; cultive la terre.

Tu réponds : Je veux l'éclairer.

m Devant tes pas fuyait la gloire; Moi, sans bruit, tapi dans un coin.

Souvent encor, tu peux m'en croire, .le t'ai l'ait des signes de loin.

.Mais à tes erreurs plus de trêve, Kl, sans m'accorder un coup d'œil, Tu cours au galop de ton ré\e, Oui te jette au bord du cercueil. »

L'homme s'écrie : « Ali! plus de doute! Oui, Bonheur, mon orgueil à jeun T'a traité parfois, sur sa roue.

Comme un mendiant importun,

DEB NIE RE S CH \. \sO. \s

Mais Dieu veut qu'aujourd'hui je meure< Puisque enfin je te trouve ici.

Notre dernière heure est ton heure.

\ ii'ii- me fermer les yeux. Merci ! »

LA PLUIE

Ami. plus de promenade.

La pluie à Unis tombe ici.

Tombe à me rendre malade ; Et le ciel n'en a souci.

Homme au roc se cloue uni' huitri Que la mer la\e en courant,
Je reste auprès de la vitre \ voir passer le torrent.

Sous nus humides murailles Que transperce un air malsain, Je
crois sentir les tenailles D'un rhumatisme assassin

A ce point l'ennui me gagne, Qu'en rêve, dans mon sommeil.

Je vole au fond de l'Espagne Pour me s >cher au soleil.

DE BKRAKGEH. l.'i

Au pied d'antiques arcades, J'ai, sur ces bords étrangers, Dos
tentures de grenades Sous des voûtes d'orangers.

J'y vois fuir l'année entière, Loin des brouillards importuns,
L'œil enivré de lumière, El le cerveau de parfums.

Mais, las de pêche et de chasse, L'Esquimau revient joyeux Su-
bir sous son toit de glace La plus longue nuit des cieux.

De mon rêve je m'ennuie :

Adieu, ciel pur; adieu, tleui\s. Retournons, malgré la pluie,
Aux bords où j'ai tous mes pleurs.

Je reviens où, tendre et folle, Ma jeunesse a tant chanté; Où le
génie esl l'idole Qu'encense l'Égalité.

Dieu! notre ciel se dégage;.

Ami, viens, puisqu'il sourit, Viens, nous irons au village Voir si
l'amandier fleurit.

M II Ml RES '.Il \ N^ONs

RETOUR A PARIS

\ M ES \ I I . I \ \ M 1 s \u; : Ce magistral irréprochable.

Vive Paris, le roi du monde '.

Je l<' revois avec amour.

Fier géant, armé de sa fronde, Il marche, il grandit chaque jour.

Sur cet e rive enchanteresse, Grain tombé de l'humain semis,
Je viens retrouver ma jeunesse, Retrouver tous nies vieux amis.

Que de palais! que de portiques.

D'églises, de quais, de bazars, De théâtres, d'arcs héroïques,
De colonnes, tributs des arts, Des arts qui pour leur capitale Par-
tout à l'œuvre se sont mis!

Comment, dans ce pompeux dédale Retrouver tous ses vieux amis?

Ces monuments sont notre histoire; Grâce à chaque fait retra-
cé, A de nouveaux rêves de gloire Souril la gloire du passé.

Dois-je ici féconder nies veilles!' J'en doute, mais point n'en
gémis.

Puisque au sein de tant de merveilles On retrouve ses vieux amis.

Ce grand Pans, plus d'un l'accuse

De rire même de ses maux.

Il rompt plus de jougs qu'il n'en use.

Tient moins au bon sens qu'aux bons mots

L'en reprendre est affaire au sage.

Bénissons Dieu d'avoir permis

Qu'au milieu d'un peuple volage

On retrouve ses vieux amis.

Mes vieux amis, oui, je les trouve Réunis tous pour me fêter.

C'est le bonheur que j'en éprouve.

Paris, qui me fait te chanter.

Dans l'absence le cœur sommeille; Les souvenirs sont endormis.

Ce jour à jamais les réveille :

J'ai retrouvé nies vieux amis.

LES GRANDS PROJETS

Air. :

J'ai le sujet d'un poème héroïque ; Qu'avant dix ans le monde en soit doté. Oui, le front ceint de la couronne épique Dans l'avenir fondons ma royauté.

loi DERNIERES CHANSONS l)h BERANGEK

Mais mon sujet prête à la tragédie; .l*y pourrais prendre un plus rapide essor. Dialoguons, el ma pièce applaudie M'enivrera d'honneurs, de gloire el d or.

La tragédie esl un bien long ouvrage:

L'ode au sujet connue à moi convient mieux. Riche d'encens, elle en liait le partage Alix rois d'abord, et, ^"il en reste, aux dieux.

Mais l'ode exige un trop grand flux de style, Mieux vaut traiter mon sujet en chanson. Dormez en paix, Pindare, Homère; Eschyle; J'ai rêvé d'aigle et m'éveille pinson.

Sans s'amoindrir quel grand projet s'achève? Plus d'un génie a dû manquer d'entrain. Ainsi de tout. Tel qui restreint son rêve A des chansons, laisse à peine un quatrain.

LA FILLE DU DIABLE

\in du ballot des Pierrots.

Dans un castel aux bords de l'Aisne, Un soir, voilà cent ans et plus, Devant la belle châtelaine, Un moine disait V Angélus.

11 tombe en exlase. O merveille !

L'esprit tient son corps entravé.

Puis le saint homme se réveille En s'écriant : « Il est sauvé !

* — Qui donc? dit la dame au bon Père. — Satan, ma fille; il rentre au ciel.

Le Christ a su de la vipère Changer tous les poisons en miel.

Pour le voir, j'ai du grand prophète Piis le char au brûlant essieu.

DERNIÈRES Cîl \>SONs

La loi d'amour est satisfaite; Le ciel s'agrandit : Gloire à Dieu !

« Satan, sous les traits d'un jeune homme,

L'an où la comète apparut,

Surprit une vierge de Rome

Qui le rendit père et mourut.

Lui père, et père d'une fille!

Il la prend et d'un ton amer

Lui dit : « Pour tout bien de famille

« N'attends qu'une part de l'Enfer. »

« Mais reniant semble lui sourire.

Il s'en émeul : « Se pourrait-il « Que mon tyran, calmant son ire, (i Voulût adoucir mou exil?

« A sa haine Dieu faisant trêve, il Quelque espoir me fût-il rendu, « Comment sauver la fille d'Eve i Ile ce inonde que j'ai perdu'

h Quoi ! îles pleurs mouillent ma paupière!

[< Pleurer, moi! Dieu me le défend. ■

« Si je savais une prière,

« Je la dirais pour cette enfant.

« Très-Haut, qu'a bravé mou audace.

n Si mes maux ne te satisfont,

« Qu'au ciel un jour ma fille ait place,

n El lais-moi l'Enfer plus profond ! >

« Est-ce le roseau que Dieu brise'.' Maudirait-il la fille? Oh!
non,

DK BERASGER.

(Jette enfant qu'on porte à l'église

De Marie a reçu le nom.

Elle est remise en des mains pures.

Il s'y connaît, le tentateur

Qui couvrit de tant de souillures

Le chef-d'œuvre du Créateur.

« A l'Enfer Satan infidèle Veut voir Marie, cl, chaque jour, Se
déguisant, mieux, sent près d'elle Son cœur renaître au pur
amour.

La caresser, il l'ose à peine.

Craignons, dit-il, de la flétrir.

Eden a vu, sous mon haleine.

En un jour ses roses mourir,

« Sur lui bientôt règne Marie, Colombe dont il suit l'essor.

Tout haut pour son père elle prie.

Et fait aumône de son or.

Même il lui révèle des charmes Contre les maux qu'on peut guérir ; Tant le triste auteur de nos larmes Se plait à les lui voir tarir.

« Marie, à quinze ans, sainte et belle Est admise à communier.

Il tremble. Fille du rebelle, Si Dieu fallait répudier! Mais de l'église elle est la joie.

Pour la voir, il court se tapir

158 DERNIÈREa CHANSONS

Dans l'orgue, qui soudain envoie Jusqu'au ciel un profond soupir.

« Sitôt qu'à genoux et bénie Elle a pris le pain rédempteur, Satan mêle à l'orgue l'harmonie Aux chants du temple inspirateur.

Sous sa main l'orgue austère et lèndr*' N'a plus Ken d'un monde mortel; Et les anges, pour mieux l'entendre.

Descendent jusque sur l'autel.

« Mais, dans ces pompes de l'Eglise,

Marie et chancelle et pâlit.

Son cœur, trop plein de Dieu, se brise

Sa toi la lue ei l'embellit.

Elle tombe aux bras de son père.

Fait homme, il se trouble d'abord,

Comme un de nous se désespère,

El •-eut tout le mal de la mort.

« Elle n'est plus. Amour, science.

Rien n'y peut : Dieu le voulait donc.

Satan n'eut jamais de souffrance Qui comptât plus pour son pardon.

\ a-t-il sur la foule attendrie Renverser les murs du saint lieu?

.Non, il voit L'âme de Marie Remonter brillante à son Dieu.

« S'il lui cache quel est son père, • Ah! dit-il, que Dieu soit béni

DK BÉBANGER.

« Dans mon royaume, affreux repaire,

« Retombons seul, pauvre banni. »

Là, s'accusant à ses complices De sa révolte et de leurs loris, 11
souffre de tous les supplices, Il saigne de l'ons les remords.

.. Pour moi, seule étoile qui brille « Dans ce ciel que Dieu m'a
fermé, ■• Pour moi, dit-il, prie, à ma fille! « Prie, ô toi qui m'as
seule aimé ! » Mais au ciel le Christ, qui l'écoulé, Voit aux éternelles
douleurs Quel poids le repentir ajoute:

Kl ses yeux en versent des pleurs.

» Un de ces pleurs, sources fécondes, A travers l'amas des soleils,
A travers la foule des mondes Aux sombres nuits, aux jours vermeils
A travers tout l'espace immense Que Dieu peupla dans un instant.

Ce pleur de céleste clémence tombe sur le cœur de Satan.

« Et soudain l'archange rebelle Reprend sa gloire et sa beauté.

Et, d'un seul élan de son aile.

Près du Christ il est remonté.

Marie est là pour lui sourire :

b amour pur il est abreuve.

Le mal enfin perd son empire La fille d'Eve a toul sauvé. ■■

Le bon moine, après cette histoire, Poursuil ■ « Les temps
sonl révolus, L'Enfer n'est plus qu'un Purgatoire l>*où l'on-en-
trevoit les élus.

J'ai chanté sur le char d'Élie, Avec les séraphins joyeux, La
Vierge qui réconcilie Sainis ri pécheurs, enfers et cieux.

(i Madame, à pied je pais pour Komc, domine a (ail saint Paul
autrefois.

l'uur prêcher sur le sorl de l'homme, Le pape déliera ma \oix.

Le Christ vcul qu'en ers murs célèbre:

J'aille annoncer aux cœurs aimants Qu'il n'est plus d'anges
<le> ténèbres, Qu'il n'esi plus d'éternels tourments.

LES VOYAGES

« Viens, m'ont dit vingl chars rapides; Le l'eu nous pousse à tra-
vers Bois épais, cités splendides, Monts et prés, champs ei
déserts.

DE BERAN'GEB. IH

Faisant honte aux hirondelles, Tu croiras, sur nos essieux,
Que la terre a pris des ailes Pour passer devant tes yeux.

« Viens, me crie un beau navire.

Voir l'homme en tous les climats.

Voir en germe quelque empire.

Des ruines voir l'amas.

Par un caprice de Tonde, Tu peux, voguant avec moi, Ajouter
un nouveau monde A ceux dont le nôtre est roi.

« Des astres je sais la route , Viens, dit un aérostat; Monte à la
(.-.leste voûte Pour en juger mieux l'éclat :

Sur maint problème à résoudre, Dans mon vol audacieux,
Viens au-dessus de la foudre Sonder l'abîme des deux. »

Partez tous. Ici je reste, Heureux d'un monde borné.

D'oiseaux, de fleurs, monde agreste.

D'ombrages environnés.

Quand la nuit étend son voile Et qu'au ruisseau transparent
Vient se mirer une étoile, Oh ! que l'univers est grand !

Iil RIVIERES (11 \NSoNS

LE SAINT

CHANSCW \ «AD \MK.. .

Am s L n petit capucin.

Chez un saint qif épouvante' Le mot d amour.

Le diable, un jour,

Vient en jeune servante.

Le saint lui dit : Satan.

Va-t'en !

Va-t'en, Satan, va-t'en!

Il revient en grisette

Au ton aisé,

Au teint rosé.

Au menton à fossette Le saint lui dit : Satan,

Va-t'en !

Va-t'en. Satan, va-t'en!

Il revient en danseuse

Au sein fripon,

Au court jupon, A la jambe amoureuse.

Le saint lui dit : Satan

Va-t'en !

Va-t'en, Satan, va-t'en !

HE BERANGER. l >'<

Ku nuise jeune et belle

Il vient encor;

Sa lyre d'or Chante l'amour fidèle.

Le saint lui dit : Satan,

Va-t'en !

Va-t'en, Satan, va-l'en !

Puis il vient en comtesse

Aux blanches dents,

Aux yeux ardents, Au cœur ■ troublé d'ivresse.

Le saint lui dit : Satan,

Va-t'en !

Va-t'en, Satan, va-t'en !

Satan prend d'autres armes :

Madame, un. soir,

Le saint croit voir Apparaître vos charmes. Il ne dit plus :
Satan,

Va-t'en !

Va-t'en, Satan, va-t'en !

Grâce, esprit, tout le brûle.

Tout l'enhardit;

Même il vous dit :

Au fond de ma cellule, Viens me damner, Satan ;

Viens-t'en !

Viens-t'en, Sa. an, viens-t'en!

DF. RMİHF.S CM \ N^d.N^

LES VIOLETTES

Hélas! violettes charmantes,

Vous vous hâtez trop 'le fleurir.

An soleil ces neiges Fumantes,

Le verglas peul les recouvrir;

Mars nous garde encor des tourmentes, i ,

Bis.

Naissez-vous aussi pour souffrir?

« — Bénis le ciel qui nous ordonne D'éclorre en dépit des glaçons.

La pauvre Lame, entant si bonne, Va nous chercher dans ces buissons :

A souhait pour qu'elle y moissonne, En grelottant nous fleurissons

« — Douces fleurs, quelle est cette fille 7

— Une orpheline qui nourrit

Ceux qui se sont faits sa famille.

Vend des fleurs quand le ciel sourit.

Lasse la quenouille et l'aiguille,

Ou glane aux champs que Dieu mûrit.

■ Ce matin, dès la pâle aurore, (n ange a passé par ici.

11 a dit : Enrichissez Laure:

DU BEB \M~, EB.

Le pain manque, et Laine en souci Va venir; hâtez-vous d'éclore. i L'ange a dit vrai, car la voici. » '

LA L'AOL ERETTE KI L'ETOFLE

LEJOILL.

Dans l'ombre, aimable pâquerette, Mon rayon le plus doux Le luit Et dessine ta collerette Sur le noir manteau de la nuit.

LA PAQUERETTE

Ouoi! vous, belle étoile attachée Au marchepied du roi des deux,

Sur la fleur dans l'herbe cachée Vous daignez abaisser les yeux'.

l'étoile.

Chaque étoile, dans son orbite, Loin d'être un vain luxe des nuits, Aux planètes que l'homme habile Dispense arbres. Meurs, grains et fruits.

Des feux du soleil dans l'espace Moi qui complète les couleurs)

IH R \ II. l; l n LHA.N'SONS

Sur les corps que sa force enlace Je préside aux destins îles fleurs.

I m ue m'es donc pas étrangère, Fleurette éclore en si bas lieu.

Astre éclatant . fleur passagère, Se tiennent dans la main de Dieu

\.\ l'Aoll l;l ï il .

Ainsi que i;i terre où nous --< hiii ■ i«*— .

Se peut-il qu'aux cieux étoiles, De fleurs, de papillons el d'homme h aul res globes roulent peuplés?

L'APOTRE

\ M. DE I. \ Mi \ \ \ l S

llR :

Paul, où vas-tu? — .le vais sauver le inond< Dieu nous donne une loi d'amour.

— Apôtre, la sueur t'inonde ; 1 li i festins ici passe un jour.

— Non, non; je vais sauver le mond< Dieu min- donne une loi d'amour.

Paul, où vas-tu? — Je vais prêcher aux hommes Paix, justice et fraternité.

— Pour en jouir, reste où nous sommes, Entre l'étude el la beauté.

— Non, non, je vais prêcher aux hommes Paix, justice el fraternité.

Paul, où vas-tu? — Je vais à Pâme humaine Du ciel enseigner le chemin.

— : Aux deux? La gloire seule y mène Chante, elle te tendra la main.

— Non, non; je vais à l'âme humaine Du ciel enseigner le chemin.

Paul, où vas-tu? — Je vais rendre aux campagne Le Dieu qui bénit les guérets.

— Ilrains le brigand dans les montagnes; Crains le tigre dans les forêts.

— Non, non; je \ais rendre aux campagnes Le Dieu qui bénit les guérets.

Paul, où vas-tu? — Je vais au sein des villes De toul vice purger les cœurs.

— Crains l'orgueil des passions viles; Crains le rire aux éclats moqueurs.

— Non, non; je vais au sein des villes De toul vice purger les cœurs.

i is DI i; Ml RI S i H IHSONS

Paul où vas-tu? —Je vais, séchant des larmes, Dire au pauvre : Dieu seul esl grand!

— Crains le riche si tu l'alarmés; Crains le pauvre s'il Le comprend.

— Non, non; je vais, séchant dos (armes, Dire au pauvre : Dieu soûl esl grand !

Paul, où vas-tu? — Je vais de plage en plage Raffermer mes amis tremblants.

-Quoi! les maux, la fatigue el l'âge N'ont point dompté tes cheveux blancs?

— Non, non; je vais de plage en plage Raffermer mes amis tremblants

Paul, où vas-tu? — .lovais, braver nos maîtres, Fardeau des peuples gémissants.

— Tremble! ils te livreront aux prêtres En échange d'un peu d'encens.

— Non, non; je vais braver nos maîtres, Fardeau des peuples gémissants.

Paul, où vas-tu? — Je vais prêcher mon culte

Devant le juge et ses lecteurs.

— A nos lois déguise l'insulté"; Recours à l'art des orateurs.

— .Non, non; je vais prêcher mon culte

Devant le juge et ses lecteurs.

Paul, Où vas-tu? — Je vais porter ma tête Sur l'échafaud Où Dieu m'attend.

— Dis un mot. et la ^vÂce est prête:

DE BÉRANGER. 14f)

D'honneurs on te comble à l'instant.

— Non, non; je vais porter ma tête Sur l'échafaud où Dieu m'attend.

'aul, où vas-tu? — Je vais avec les âmes Reposer au sein de mon Dieu.

— Par ton exemple tu nous changes.

Nous prions sur ta tombe. Adieu!

— Oui, oui ; je vais avec les anges Reposer au sein de mon Dieu.

MES CRAINTES

I ITT RE A .MON AMI M. LEUR I S ii f: [.'académie française.

\ir du vaudeville de la Petite Gouvernante.

Cher Lebrun, la musc héroïque,

A la chanson tendanl la main.

M'écrit : « Au trône académique

Veux-tu monter? Parle, el demain... >

Muse, arrêtez. Par lassitude

D'un inonde où j'ai fait long séjour,

J'ai pris ^oùl à la solitude.

J'y tiens : c'est mon dernier amour.

Oui, j'adore, ami, la retraite, El du bruit mon âge a l'effroi.

h II; Ml RES Ml INSONS

Le monde, dis-tu; me regrette.

Le monde? Il pense bien à moi !

Bourgeois vaniteux, il s'arrange De peu de gloire el de gros
fonds :

Et, pour s'ébaudir dans sa Singe, A toujours assez de bouffons.

Refais-toi tribun politique !

M'a-t-on crié. Mai- quoi ! Jadis N'âi-je pas, sur cette musique,
Pail assez de vers applaudis?

D'autres m'ont <lii : « Fais-toi messie (lu prophète, el viens,
dès ce soir, li'in parfum de théocratie T'enivrer à notre encen-
soir. »

De me laisser faire grand homme, Non, je n'eus jamais le
désir.

L'époque n'esl |>ns économe De piédestaux ; on peul choisir.

Toute secte ;i sa créature;

Toill club ;mssi : c'est tel un tel.

On donne ici la dictature ; Là— bas on élève un autel.

L'idole est partoul promenée :

Mais bientôt les porteurs sonl las.

Nous voyons, en moins d'une année,

Messie et dictateur à bas.

On crie à l'un : « Tu n'es qu'un homme; »

A l'autre, si c'est mi vieillard :

m: bi h won;.

« Sur cette borne fais un somme Iji attendant le corbillard. »

Las! toute gloire est mensongère

Dans ce temps d'esprits fourvoyés.

Tel s'en fait une viagère,
Qui lui-même la foule aux pieds.
Combien j'ai vu de nos idoles
Subir <le contraires destins!
Je riais de leurs auréoles;
J'ai pleuré sur leurs fronts éteints.
Ami, ne laissons pas le monde Nous emporter à tous ses vents.
Plus qu'une misère profonde J'ai craint îles honneurs
décevants.
Rimeur, j'ai craint de faire ombrage Aux talents d'un ordre
élevé; J'ai craint jusqu'au renom de sage, Itont Lisette m'a
préservé.
.Moi. sage! ob ! non : c'esl la paresse Qui m'a fait îles ^oïïts si
bornés.
Non, j'aurais craint que ma sagesse N'effrayât de pauvres
damnés.
Quand souffrent au siècle où uoussomm* Peuple et roi, riche
et travailleur, Crois-moi, le plus sage des hommes N'en saurait
être le meilleur.
Lebrun, mon exemple t'enseigne A faire au monde juste part ■
A l'institut qu'un autre règne .
J'ai bâti ma ruche à l'écart.

Là, si peu que le miel abonde, Je puis craindre encor les four-
mis; Mais là, moins je me donne au monde, Plus j'appai tiens h
mes amis.

A FÉE AIN RIMES

U \ ni \ R1ERS PORTES

Voici la fée; oui, c'esl la fée aux rimes. Fille du ciel qui vient
nous consoler.

Sa voix ajoute aux chants les plus sublimes; Mais prenons
garde; elle peul s'envoler : Voyez, amis, ses deux ailes si grandes.
Hausses deux mains, où puisent ses amants, Brillent rubis, perles
et diamants

Pour l'aire aux muses des guirlandes.

— Combien de maux ta voix charme ici-bas ! i

\imable fée, ah! ne fuis pas, Bis

Ali ! ne luis pas.

Je n'ai p»i indiquer tous les métiers qui comptent des poètes
el des versificateurs plus ou moins connu--, plus ou moins ha-
biles; mais j'ai omis avec intention les typographes, parce que la
plupart ont reçu île l'instruction, el que d'ailleurs leur profession
leur rend les études littéraires Faciles ;

DE Ci. P. A NT, El!. ISCi

Le sage en vain nie : « Arrête, âme folle! » Un pauvre enfant, doux, au front nuageux. Qu'elle a séduit au sortir de l'école, Contre son joug courl échanger ses jeux. Dès lors, aux champs, dans les bois, sur lesgrèves, Chercheur d'échos, par elle il va penser. Meurt-il obscur, elle vient le bercer De bruits de gloire el de tonus rêves.

— Combien de maux ta voix charme ici-bas! Aimable fée, ah ! ne fuis pas.

Ah ! ne fuis pas.

Si les cités consacrent sa puissance.

Elle est de fêle au foyer des hameaux. Mais d'ouvriers une foide l'encense :

A ses faveurs, quels droits ont-ils? Leurs maux. Il faut si peu pour rendre le courage A tons ces cœurs par la fièvre agités! La lionne fée en leur disant : Chantez! Donne à leur soif l'eau d'un mirage.

— Combien de maux la voix charme ici-bas! Aimable fée, ah ! ne fuis pas.

Ah ! ne fuis pas.

Nous verrons, grâce aux fleurs que l'immortelle Mêlé aux tranchets, aux limes, aux rabots, A la navette, au pic, à la truelle, L'arl sans étude el la gloire en sabots.

Ii>-. livres les viennent trouver; il faut que les autres ouvriers les cherchent, el c'est déjà un mérite dont un doit leur tenir rompie. (Note de itérmgger.)

df-hnikïies chanson

Ces artisans chantent, frondent, racontent : Le peuple parle;
hier il bégayait.

Mu haut du trône on s'écrie, inquiet .

Voici les voix d'en bas qui montent.

Combien de maux ta voix charme ici-bas '

Aimable fée, ah ! ne fuis pas, Ali ! ne fuis pas.

Etends, ma fée, étends sur eux tes ailes; Parfume l'air de leurs
obscurs abris.

Qu'un peu de vin, non le vin des querelles, Le vin de joie,
éveille leurs esprits. A leur liqueur mêlant ton ambroisie, Fais
qu'à mon nom, un jour ils disent tous : Gloire à ses chants! C'est
lui qui jusqu'à nous

Fil descendre la poésie.

— Combien de maux ta voix charme ici-bas !

Aimable fée, ah! ne fuis pas. Bis.

Ali ! ne fuis pas!

DE I! E 1! A M ! I I

Eu char pompeux aussi bien qu'en charrette. Il nous emporte à
nous faire crier :

— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête! Buvons ici le vin de l'étrier.

H esl sourd, ne t'ait nulle pause, Sangle tout de son loue puissant, Se ril des effrois qu'il nous cause, Kl n'\ met lin qu'en nous versant.

Je crains pur lui qu'un jour notre planète N'aille en éclats croupir dans un bournier.

— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête! Buvons ici le vin de l'étrier.

Les sols ei les tous en grand nombre

Nous jettent la pierre en chemin.

Fuyons-les donc; mais quel encombre!

Ils seront plus nombreux demain.

S;us-je d'ailleurs ce que demain m'apprête".' Podagre ou pair si j'allais m'éveiller!

— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête! Buvons ici le vin de l'étrier.

Ku des jours de mélancolie

On semble au but vouloir courir;

Mais un rien nous réconcilie

Avec la frayeur de mourir.

C'est une fleur, c'est une chansonnette, Ces! un souris qui vient nous égayer.

— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête! Buvons ici le vin de l'étrier.

Bh

156 M.UMI.i; ES CH \\So\-- DE BKK \ NGEIt.

La poste soixante et troisième

Me fournir des relais nouveaux.

Le postillon, toujours le même,

Ménagera-t-il les chevaux?

Amis, d'un mont moi qui descends la crête. Pour vous attendre, ah! je veux enrayer.

— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête! Buvons ici le vin <le l'étrier.

Oui, fêtons mon anniversaire,

Réveil de souvenirs constants.

Puisse, une amitié si sincère

Priser les éperons <lu Temps! {Bis.) Pour ramener la joie en ma retraite, Vingt ibis encor venez vous écrier :

— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête ! i ,,

.... . > ois.

Buvons ici le vin de l'étrier.

LES DEFAUTS

AlB : Faut il' la vertu, pas trop n'en faut.

L'homme, à soixante ans, câline el grave, Au coin de son l'eu devient roi.

Mais, jeune, il vaut mieux, selon moi.

Sons le plaisir vivre en esclave.

Vous qui sur nous veillez d'en haut, Rendez-moi quelque bon défaut.

Oui, si j'ai subi L'exigence De mes défauts, tyrans nombreux,
.le leur dus bien des jours heureux, Doux larcins faits à l'indigence.

Vous qui sur nous veillez d'en haut, Rendez-moi quelque bon défaut.

Bis.

DEKNIÈRÈS CHANSONS

Dans 1rs jours d'aimables féeries On monte au ciel des deux côtés.

Nous poussons à boul nos gaietés, A bout nos tendres rêveries.

Vous qui sur nous veillez d'en liaul .

Rendez— moi quelque bon défaut.

Aujourd'hui ma santé me touche.

A table veut-on me fêter,

L'aï ne me l'ail plus chanter.

El je lui fais petite bouche.

\ Ous qui sur nous veillez d'en haut,

Rendez-moi quelque bon défaut.

Je verrais danser \ ingl grisettes Sans penser à rien toul un soir; Sans même essayer, pour mieux voir Les vieux verres de mes lunettes.

\ «mis qui sur nous veillez d'en haut, Rendez-moi quelque bon défaut.

J'ai trop égayé la satire :

Ce tort, je dois le réparer.

Mais sur ce monde il faul pleurer

Sitôt qu'on n'use plus en rire.

Vuns qui sur nous veillez d'en haut,

Rendez-moi quelque bon défaut.

Perfide erreur de ma jeunesse, Que, bras ouverts, couronne en main La Gloire m'accoste en chemin, Je lui dirai : Passez, drôlesse!

DP BERANGEK. Ibi)

Vous qui sur nous veillez iVen haut, Rendez-moi quelque bon défaut.

Hélas! mes vertus me désolent :

Alais l'âge, qui les fait fleurir.

M'Aie [a force de courir Après mes défauts qui s'envolent.

Vous (|ui sur nous veillez d'eu haut, 1 Rendez-moi quelque
hou défaut. j

LE ROSI RU

Hi dans ce lieu, loi dans la porcelaine Que je le plains, joli rosier!

Telle salle pompeuse est pleine D'un inonde envieux el uros-
sier Oui le souille de son haleine :

C'est le palais d'un financier.

Que je le plains, joli rosier!

ci naguère apporté du village, De l'or tu snhis le pouvoir.

Ce banquier veul qu'à son passage Pour lui in fleurisses ce
soir.

Dr ion parfum fais-lui l'hommage, Comme an Très-liant fait
l'encensoir De l'or In snhis le pouvoir.

Ifiii DERMERES CHANSONS

Sons ce grand lustre à la flamme irisé Arbuste aimé, tu vas
mourir.

Plaint-il, ce juif, âme blasée, Ceux que son faste fail souffrir?

Privé d'air pur el de rosée, Ali I n'espère pas L'attendrir.

Arbuste aimé, lu vas mourir.

Mais près de toi pusse un jeune poète Dans ce palais resplendissant ;

Il courbe aussi sa noble tête Devant le riche tout-puissant.

Des fièvres d'or de cette fête

Il es! saisi lien qu'en passant Dans ce palais resplendissant.

Ainsi que loi ce séjour l'empoisonne, Dieu vous rende à son beau soleil!

Le luxe qui vous environne Va flétrir, en un temps pareil.

El sa poétique couronne Kl Ion diadème vermeil.

Dieu vous rende à son beau soleil '

DE BERANGER. lui

L'OISEAU FANTOME

La cantatrice jeune el belle

S'éveille au milieu de la nuit.

Qu'a-t-elle entendu? Ce doux bruit,

Est-ce un chant d'amour qui l'appelle?

Non, c'est un fantôme léger,

L'ombre d'un oiseau qui l'éveille,

Qui sur son lit vient voltiger,

En lui murmurant à l'oreille :

« Pour votre voix docile à mes leçons j

Bis.

Du Paradis j'apporte des chansons. \

a Je suis l'âme toujours aimante Du rossignol apprivoisé Par
vous, el par vous tant baisé.

Qu'il crut voir en vous une amante.

Que j'avais d'ardeur à chanter Lorsqu'eo rêve ou dans l'insom-
nie Aux longs efforts pour ni'imiter Vous mêliez les pleins du
génie!

Pour vo're voix docile à mes leçons Du Paradis j'apporte des
chansons.

« Un soir où la foule charmée Semait des fleurs autour de
vous.

Votre singe, démon jaloux.

■1 bl.ll M I RES CH \ NSONS

Ouvrit in.i cage bien— aimée.

Dans si> ongles me voilà pris En ricananl il me déchire.

Votre gloire est sourde m mes cris; On vous couronne, et moi
j'expire.

Pour voire voix docile à mes leçons

lin Paradis j'apporte 'le- chansons.

« Mais d'ailes mon âme esl pourvue.

Invisible à des yeux humains, Du ciel je franchis les chemins,
Pourtanl sans vous perdre de \ ue.

Oli ! que de globes je parcours, Nefs qui de l'air fendenl les
mêles ; Une d'hommes, d'oiseaux et d'amours J'entends chanter
dans tous ces mondes!

Pour votre voix docile à mes leçons Du Paradis j'apporte des
chansons.

« Aux plus éclatantes planètes L'homme retrouve ses aïeux,
Sages, héros, saints, demi-dieux.

Affranchis de l'ombre où vous êtes. Plus ils en sont loin, plus
s'accroît L'intérêt qu'à leur âme inspire Le destin de ce globe
étroit, Humble hameau d'un vaste empire.

Pour votre voix docile à mes li cous

Du Paradis j'apporte des chansons.

« L'homme, peuplanl l'infini même, De l'amour doit former
les nœuds

i>e BÊR vm.i'.i;.

Entre ces aslres lumineux

Emanés du soleil suprême.

En des temps qui nous sont cachés,

Pieu resserrant son auréole.

Les mondes, enfin rapprochés,

S'éclaireront par la parole.

Pour votre voix docile à mes leçons |)u Paradis j'apporte des
chansons.

h Moi, faillie oiseau, je vole encore;

Des miens plus haut j'entends la voix.

Un autre ciel s'ouvre, ou je vois

Du jour sans fin poindre l'aurore.

Chantres des bois, des champs, des eaux,

Forment là des chœurs de louanges.

Dieu permet aux petits oiseaux

De le chanter avec les anges.

Pour votre voix docile à mes leçons Du Paradis j'apporte des
chansons.

« Mais l'amour me l'ail redescendre

Vers vous qui m'avez tant pleuré:

El, chaque nuit, je reviendrai

Avec des chants à vous apprendre.

Puissem vos accords enivrants,

Qu'à la terre le ciel envie.

Initier les cœurs souffrants

Aux merveilles d'une autre vie!

Pour votre voix docile à mes leçons (

Bis.

Du Paradis j'apporte des chansons. »)

164 DERMKRF.S Cil VNONS

MON CARNAVAL

\ \ NT M i; lin : Viusi j;nli^ un grand prophète,

Tandis qu'aimable el gai convive, Tu règues dans plus d'un repas, Anlier, il faut que je t'écrive Comment je fête les juins gras.

Seul, cuire nui Lampe el ma chatte, Vieux rêveur, je vois sous mes yeux Des temps d'où uotre amitié date Passer le fantôme joyeux.

A jouis pareils, notre jeunesse, S'affublant d'habits les plus fous, S'écriait : Joie, amour, ivresse, Nous ont faits dieux : imitez-nous, Mais pourquoi d'un carton fantasque Prenions-nous le voile importun?

A îles fronts si gais point île masque : fl'esl au vieillard qu'il en faut un.

Te rappelles-tu nos soirées?

Le Champagne à crédit moussant?

Les belles robes déchirées?

Le cire au loin retentissant?

Quels chants! quels cris! C'était merveilles De nous voir traier,
chaque nuit, Les plaisirs comme des abeilles Qu'on arrête à force de bruit.

Souvenir cher à mes pensées!

Grâce à la fraîcheur qu'il leur rend.

Je souris aux heures passées.

Je m'arrange du jour mourant.

Pur de haine et d'hypocrisie, Rêvant le bien, cherchant le beau,* Je seine un peu de poésie Sur les marches de mon tombeau.

Cher ami, loin que je me gronde D'avoir tant chanté le plaisir,
Quand je finirai pour ce monde.

Je n'y laisserai qu'un désir :

C'est qu'à la saison printanière.

D'heureux enfants, au teint vermeil.

Viennent, où dormira ma bière, Sur les fleurs danser au soleil.

LEÇON DE LECTURE

Au printemps, sous le feuillage, Le maître d'école assis l'ail aux enfants du village
Courtes leçons et longs récits.

G M l; \ IERF.S CT1 VNSONS

Vieux balafré de l'Empire, De la \in\ les conïgeanl, Il dil : a
M'eût-on fail sergenl Si je n'aviis pas su bien lire?

A, li. C, D, poinl de cris, ppinl de pleurs : I Enfants, lisez, el
vous aurez des fleurs.)

« Oui. ces fleurs que je cultive

Sont les pris qu'on obtiendra.

Pour les savants je m'en prive.

En avanl ! A qui mieux lira !

Bon vouloir ne peut suffire.

Sachez que l'homme de bien.

Seul, en vaut deux s'il lil bien.

En vaul trois s'il sail bien écrire.

A, B, C, D. point de ci'is. point de plein Enfants, lisez, el vous
aurez îles fleurs.

« Moutard, n'as-tu pas de boutte lie prendre un >i pour un u :'
A propos que je vous conte Un fait chez uous trop peu connu.

Après nos jours de détresse, Voulant, le salue au côté, Rap-
prendre la liberté, J'ai combattu cinq ans en Grèce.

A, B, C, D, point île cris, point de pleur Enfants, lisez, el vous
aurez îles fleurs.

» Près de quitter les Hellènes,

De 'mites paris triomphants,

I ii joui", sur le port d'Athènes, J'entre à L'école des enfants.

Le maître alors faisait lire Un marin d'âge avancé.

Le voyant à l'A. Il, C, Comme un Français, moi, j'allais rire.

A, Li. C, D. point de cris, point de pleurs; Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

v Venant à moi, le vieux maître

Me dit : « Voici le héros

v Qu'ici chacun veut connaître, « Le capitaine des brûlots.

(i ii a vengé sa pairie.

u Ilrisé l'orgueil <lu sultan,

« Brûlé vif un capitan « Et fait trembler Alexandrie. »

A, B, C, D, point de cris, point de pleurs; Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

« Oui, c'est Canaris lui-même,

« Canaris, notre fierté.

u II n'eut avec le baptême « Qu'ignorance et que pauvreté.

« S'il s'assied, plein de sagesse.

« Au banc des petits garçons;

« S'il est. humble à mes leçons, « C'est encor pour servir la Grèce '. »

* J'ai lu, je 11 •• Mii.s plus où, qu'un voyageur vit sortir Canaris d'une école, avec les]>eiis Grecs qui la fréquentaient. Comme eus il portail ses livres sous son bras. Ce héros appre-

[68 hl.li MERES CHANSONS

A. Il, C, H, point de cris, point de pleurs; Enfants lisez, el vous aurez des fleurs.

« De l'écolier que j'admire

Alors je presse la main.

Canaris jusqu'au navire .Me conduisit le lendemain,

Et me ilii sur le rivage

Ce beau mol que .j'ai noté :

Le savoir, c'est liberté :

L'ignorance, c'est esclavage.

A, B, C, 1), point de cris, point de pleurs; , Enfants, lisez, et VOUS aurez des fleurs. »

NOTRE GLOBE

Mais qu'est-ce enfin «pie la sphère où nous sommes? Un vieux waggon qui peut, eu fendant l'air, Sortir du rail, au nez des astronomes, Kl nous verser sur son chemin de 1er.

One de convois à puissance attractive

liait à lire et n'en avait pas honte. Heureux les pa\s où on ne rougit pas do bien faire! L'intrépide marin, parti de si bas, est devenu ministre depuis. Que Dieu veille sur le caractère loyal et modeste de ce grand citoyen! [Note de Béranger.)

DE BËRANGËK.

Semblent là-haut comme nous se mouvoir!

De ces waggons ce que je voudrais voir, C'est la locomotive.

Notre planète eut une enfance étrange : Buffon l'a dil ; Cuvier l'a constaté.

Un peu de t'en qu'enserre un peu de fange Donna naissance à ee monde encroûté.

Sur l'embryon la mer jetant sa robe De sa vermine assez mal le purgea.

L'homme vint lard; et moi, je crains déjà De voir périr ce globe.

Passé, dis-moi, criai-je au bord d'un gouffie, Combien de temps a roulé suspendu Ce point où l'homme en passant pleure el souffre '! Et des anciens l'histoire a répondu.

Mais quelle foi peut retrouver sa roule Sous les débris de leurs dogmes nombreux? Perses, Hindous, Grecs, Egyptiens, Hébreux, Nous oui légué le doute.

Le doute est froid, quelque [tari qu'on s y loge.

Pour m'en tirer invoquons l'avenir.

Un nouveau Chrisl passe, el je l'interroge .

« Maître, ce monde un jour doit-il Unir? « Jamais, dit-il. Vive noire planète, « Dont ma Triade éternise le cours ! » A ses croyants ainsi répond toujours Ce messie en goguette.

17U DERNIÈRES I II kNSONS

Si le |>;ism: n'a point d'écho lidèle, Si l'avenir esl muel el voilé, Présent, dis-moi, notre terre doit-elle Faire Faux bond à l'empire étoile?

Mais du passé près de Franchir la porte, Ce nain chétif, que l'avenir poursuit, N'a pas le temps de me répondre, el fuit En disant : Que m'importe !

Dieu voit la lin de Loul ce qu'il l'ail naître. Le monde esl né, le monde <lml mourir. Quand? Ah! dit l'un, avant demain peut-être L'autre lui donne un long temps à courir. Tandis qu'ainsi sur l'époque assignée Nous discutons, plus ou moins nous trompaut Au boul d'un fil le monde esl là qui pend Comme un nid d'araignée.

LE DIEU JEA >

\m, : I olo Carabe.

Toul homme ;i caractère Est Dieu de loin en loin,

lt;m> son coin.

Jean, qui croit à \ oltaire, Fui Dieu pendant six mois,

Le grivois !

DE DERANGER. 171

Ah ! lion Dieu ! quel dieu !

Ah! bon Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu, hou Dieu!

Ouc! pauvre dieu.

Quel pauvre dieu.

Né dans un mauvais lieu !

(liez de joyeuses filles, Jean, qui loge à l'étroit

Sous le toit, Pèlerin sans coquille. Se fait dieu pour payer

Son loyer.

Ah! bon Dieu! quel dieu !

Ah! bon Dieu! quel dieu !

Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu !

Quel pauvre dieu!

Né dans un mauvais lieu!

Jean, quelque temps prophète Dit : « Le traître en moi

N'a plus foi.

Gratuit pour qu'on me fêle, Je sors de mon cerveau

Dieu nouveau. »

Ah! bon Dieu ! quel dieu !

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Quel pauvre dieu, hou Dieu !

1"2 DERNIÈRES Cil \NSONS

Que] pauvre dieu !

Quel pauvre dieu, Né dans nu mauvais tieu !

« Respectons pour l'exemple Les dieux plus ou moins nés

Mes aînés.

Tributs, autel el temple, Sonl un assez bon loi

De culot. »

Ah ! bon Dieu! quel dieu !

Ah ! bon Dieu! quel dieu !

Quel pauvre dieu, bon Dieu ! Quel pauvre dieu.

Quel pauvre dieu.

Né dans un mauvais lieu !

« Pour le salut de l'âme Comme on n'a que trop fail

San-- effet, Des corps je nie proclame Par gOÛl et par ferveur

Le sauveur. »

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Ah! bon llieu ! quel dieu 1 Quel pauvre dieu, hou Dieu !

Quel pauvre; dieu.

Quel pauvre dieu.

Né dans un mauvais lieu !

I» E BÉtUNGER. 170

« Le Paradis, vieux eonte, Je le mets sous ta main.

Genre humain.

De la terre, à mon compte.

Je referai soudain

l'n Kden. »

Ah! bon Dieu ! que] dieu !

Ali ! bon Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu, hou Dieu !

Quel pauvre dieu.

Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu '

« Femmes, trêve au martyre!

Supprimons à tout prix

Les maris.

Au sort je veux qu'on tire, Pour vos poupons en tas.

Des papas. »

Ah! bon Dieu ! quel dieu !

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Quel pauvre dieu, bon Dieu !

Quel pauvre dieu.

Quel pauvre dieu.

Né dans un mauvais lieu !

Saint Ignace en prières Vend ses brides à veaux Aux dévols.

i IH.liMI lil s CH \N SON!

Ce siècle de lumières Est pour les charlatans Un bon temps.

Ah ! bon Dieu! quel dieu !

Ah ! bon Dieu! quel dien !

Quel pauvre dieu, bon Dien '.

Quel pauvre dieu, Quel pauvre dieu.

Né dans un mauvais lieu !

Jean se fait des oracles.

Bientôt dans plus d'un rang

Le dieu prend ; S'il cache ses miracles, C'esl qu'il doit des
égards

Aux mouchards.

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Ali ! bon Dieu! quel dieu !

Quel pauvre dieu! lion Dieu' Quel pauvre dieu.

Quel pauvre dieu.

Né dans un mauvais lieu!

La foule accourl : Victoire!

Que d'or les sols mettront

Dans son tronc!

Mais quoi ! tout l'auditoire Trouve ce dieu de chair

l'n peu'cher.

DE BERANGEK.

Ali ! bon Dieu ! quel dieu!

Ali! bon Dieu! quel dieu !

Quel pauvre dieu, bon Pion!

Quel pauvre dieu.

Quel pauvre dieu, .V dans un mauvais lieu !

Il parcourt la province.

Toujours déménageai! I

Sans argent.

A la foire, en bon prince, Le dieu, dit-on, un soir

S'est fail voir.

Ab ! bon Dieu! quel dieu!

Ah ! bon Dieu ! quel dieu!

Quel pauvre dieu ! bon Dieu !

Quel pauvre dieu.

Quel pauvre dieu.

Né dans un mauvais lieu!

Il dit, presque en syncope « Pour un dieu quelle fin

Que la faim ! »

Dieu, fais-toi philanthrope, Avocat, perruquier

Ou banquier.

Ali! bon Dieu! quel dieu!

Ali! bon Dieu ! quel dieu!

Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu, Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu !

Knlin. ;i bout d'angoisse, Jean, qui rêvait d'autel,

S'esl fait tel, Qu'hier notre paroisse L'a pi is. sur son Credo,

Pour bedeau.

Ah ! bon Dieu ! quel dieu '.

Ah ! bon Dieu I quel dieu 1 Quel pauvre dieu, bon Dieu !

Quel pauvre dieu, Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu !

SAINT NAPOLEON

\ I \ l: \!ii\ IH L'EMPL Ht

\ nus, fier baron, qui rampiez dans un temps Fécond en luis,
en travaux, en batailles,

' Pendant tout le règne de Napoléon, son patron l'ut snh[^]ti-
1111", sur le calendrier, à saint Itorli, qui, depuis la Restauration,
a repris sa plaie au III août.

Les prêtres composèrent à jrand'peine une courte léfremle

DE BKR VNGER. \ 't

Combien d'honneurs vous devez aux trente ans Qui de l'Em-
pire ont vu les funérailles! L'aigle a légué la France aux étournaux
: Pour un Gérard que île .1 * !

Un homme oé pour s'élever aux cieus Se montre-t-il, tous les
nains qui l'approchenl Sur ce géant se guindent de leur mieux, A
ses habits, à ses bottes s'accrochent.

A peine il voit ces avortons, qu'il rend Fiers île sa taille, et qu'il
porte en courant.

Heureux baron, un jour il vous parla.

•i Sers-moi, » dit-il. El d'un signe il ajoute . « Viens; » vous ve-
nez. « Va là; » vous aile/ là Mais il perdit sceptre el valels en
route. Tout, depuis |prs, vous fui prospère au point. Qu'un roi,
sans vous, régnerai! mal ou point.

De vos débuts ne rougissez pas trop; Chacun en cour passe à
cette filière.

Notre empereur, créateur au galop.

Quand son crachai fécondai) la poussière, Fil pour un saint,
dans le ciel pris d'assaut, Ce qu'ici-bas il lii pour plus d'un -ni.

au saint impérial, donl le nom même n'avait jusque-là pan:
que clans les vieilles chronique- italiennes. (Note tir Béranger. '
Plusieurs de uns généraux ont illustré le nom de Gérard, mais au-
cun autant que le maréchal, donl les vertus, le patriotisme et les
talent- peuvent se passer d'éloges, lanl -nu nom éveille d'hono-
rables sympathies. {Note 4r Bêrmger.)

178 l'I i:\ IKRES i II \ SSONS

Oui, siii patron, vieux défunt peu connu, Au Paradis végétait
sans prébende.

De toul rayon lui voyant le front nu, Les s;» î ut s ci iaient au
saint de contrebande : il D'où nous vient-il? Qui l'a canonisé?
Nous parierions qu'il n'est pas baptisé. »

[i Un pape intrus, disaient de bons voisins, L'aura tiré des car-
rières de Rome, De faux martyrs éternels magasins.

Chassons ce gueux ! » El contre le pauvre homme Monsieur
sain! Roch cour! exciter son chien, Tant les heureux ont le cœur
peu chrétien.

Mais jusqu'au ciel, d'Austerlitz, d'Iéna, Montent les bruits et
les ordres du pape. Vile on accorde au saint que l'on berna
Fleurs, auréole, et triple part d'agape. Tout lui sourit; par une
bulle ad hoc, De l'almanach son nom bannit saint Roch.

« Plus que Louis il a des airs de roi, » Dit le public, public de
saints et d'anges Oui tient «le nous : la fortune y fait loi. El le bon

saint, qui se gonfle aux louanges, Perdant bientôt le peu qu'il a de sens. Voudrait à Dieu voler sa part d'encens.

Barons ou ducs, c'est votre histoire à tous.

Napoléon d'un saint de pacotille

Fait un grand saint, fait des mi-, fait des fous,

DE BER \.M.I. li. 119

Gave des sots qu'il prend à la coquille, Kl tombe enfin. Messieurs, sur son rocher. C'est vous d'abord qu'il dut se reprocher.

LE JONGLE Ull

\u; : Soir ut malin sur lu fougère

Les démons sont Ions de musique.

In obscur jongleur lui doté Par eux, jadis, d'un luth magique
Qui rendait et joie et santé.

Grâce à de toutes mélodies.

Notre homme alors vit ses refrains Chasser ennuis et maladies,
Peines du pauvre et noirs chagrins.

avant ce don, bien peu d'oreilles

S'éprenaient à l'ouïr chauler;

Mais, le I ut li ayant l'ail merveilles.

Chacun chez soi veut le fêter.

— « L'ami, quoique vilain île race.

\ viens avec nous. — Aon, viens chez moi.

A mon loyer le pauvre a place;

Viens chanter un festin de roi. »

Notre jongleur a l'âme bonne.

Visitant châteaux et palais,

180 H II; NIÈRES CHANSONS

A plus d'un prince il Fail l'aumône lie joyeux iir-. Je gais couplets.

Aux gens qu'épuise le servage Il couii rendre aussi la gaieté.

La gaieté leur rend le courage Qui rail rêver de liberté.

Martyr d'une goutte obstinée, A lui qu'un prélat ait recours;
Qu'une fillette abandonnée Pleure sur d'inconstants amours ;
Armé du luth, près d'eux il vole, Heureux de voir en peu d'ins-
tants Malade et vierge qu'il console Sourire au retour du
printemps.

Aussi, qu'il passe, ou se le montre; Partout vieillards, iille>,
garçons, Disent : « On bénit sa rencontre Quand son luth éclate
en chansons.

Que de bonheur il en retire Si tant d'échos, émus cent l'ois, \
uni à l'oreille lui redire Les chants que leur souffle sa voix ! n

.Mais, sur son grabat, <|ii"l> fantômes Chaque jour troublent
ses esprits!

Il ressent là tous les symptômes

De-> maux que son luth a guéris.

Ennuis, chagrins, lièvres, misère, Se vengent du roi des jongleurs.

L'amour s'y joint, amour sincère Qui ne l'a nourri que de pleurs.

Il recourt à son lulli sonore.

Sous ses doigts il se brise, hélas!

Une des cordes vil ire encore :

« De ma mort, dit-il, c'est le glas. » Avant l'âge enfin il succombe, De son art même Fatigue; Et Ton grave en or sur sa tombe :

K Des mortels ci-git le plus gai. »

LE PACTOLE

coi l'I.KT

A DEUX JoUli-. l'EMMi;- LIE FINANCIERS

Aux bords infects du Pactole des fables Mouraient les fleurs, le vautour seul buvait.

Aucun doux oiseau ne bravait

La lourde vapeur de ses sables. Loin île ce fleuve Amour fuyait alors.

Chez nous autrement vont les choses :

Bien qu'il attire el vautours et butors,

Notre Pactole a sur ses bords

Et des colombes et des rose..

CHACUN SON coi I

COI l'I.KT

Je donnerais, pour revivre à vingt ans, L'or de Rothschild, la gloire de Voltaire. Mais d'autre sorte on calcule en ce temps, Chez l'auteur même, et nul n'en l'ait mystère. On veul gagner, gagner, gagner encor.

J'en suis plusieurs, le pourra-t-on bien croire? Oui donneraient, pour leur plein gousset d'or, Et leurs vingt ans el Voltaire et sa gloire.

L'OLYMPE RESSUSCITE

\m : Gentille Madelinette, ou : le Violon brisé

Rien ne s'en va qui ne revienne, Sinon toujours, au moins trois fois Des Jésuites qu'il vous souvienne; Qu'il vous souvienne aussi des rois.

Les dieux s'en vont, mais en province.

Là que de dieux j'ai découverts! De ceux que le bon sens évince De notre ciel et de nos vers.

J'entre dans une académie, Où le beau parleur du canton Prédit qu'une école ennemie Aura le sort de Phaéton.

184 H II! M I RES I Il \\sn\s

Puis un prêtre, en citant Horace, Me dit .- « J'ai du vin renommé; Venez dîner sur mon Parnasse, Coteau que Flore ;i parfumé.
»

Chez ce curé, rimeur classique, A table je me vois assis Entre Momus. fils de l'Atlique, El Jupiter aux noirs sourcils.

Tout l'Olympe dîne à la cure Phoebus mange en auteur glouton, Neptune trinque avec Mercure, Bacchus ril au nez de Pluton.

Si Minerve est toujours bégueule, Vénus, qui tient Mars aux arrêts, De Champagne arrose la meule Où l'Amour déraille ses traits.

« Dieux puissants, leur dis— je après boire, A vos atours secs et mesquins, En vous, des vieux peintres d'histoire Je crois voir tous les mannequins.

« — Las! Nos vainqueurs, faisant ripaille Répondent-ils, depuis vingl ans, Ont mis l'Olympe sur la paille.

Encor si c'était des Titans! n

Mais silence! Apollon s'enflamme,

Le dieu dit . « Monsieur le curé.

Pour l'Olympe, dont je suis l'âme, Ne chantez plus Miserere.

« Les doigts de rose de l'Aurore Vont enfin nous rouvrir les cieux.

Ce qui fut doit renaître encore :

Les morts ne sont jamais trop vieux.

« Curé, par un retour de mode, Troquant l'excès contre l'abus,
Vous remonterez d'ode en ode.

On galimatias au phœbus.

« C'est nous que la sculpture invoque; La peinture nous
reviendra.

Rentrons, pour illustrer l'époque, Dans les gloire> de l'Opéra.

« La harpe et la mythologie Vont saper un Pinde ostrogoth;
Pour nous ont combattu l'orgie, Le laid, le trafic et l'argot.

i Déjà meurt l'école nouvelle :

Déjà Satan hâille cl s'en va.

Viens, Jupin. du haut de l'échelle Voir dégringoler Jéhovah.

« A nous si l'ennemi s'oppose.

Passons, sans crainte de revers, Entre les vides de la prose El
le vide plus grand des vers.

186 DERNIÈRES il! \?«SONS

« Que de bourreaux en prose, en rimes Que de meurtres qui
fonl pitié!

Muses, vite, à travers ces crimes Passez sur la pointe «lu pied.

« Grâce aux doctrines éclectiques, En France on doit s'en-
tendre au miens A redorer les basiliques, \ rebadigeonner les

dieux.

n Las de notre long ostracisme, Paris va nous tendre les bras;
Il prouve assez son atticisme Par le cortège du bœuf gras.

« Le Bon Sens, à notre passage, Dira : Puisque je n'y peux rien.

Vivent les dieux ! Qu'importe au sage D'être ;'i la luis juif el
païen !

« En avant l'Olympe homérique !

Vieux Pégase, accours, el je pars.

Mais respect à la politique!

Ici laissons Neptune et Mais.

m — Ah! dit le curé, sur les traces, Phœbus, nous touchons à
nos lins.

Chantez, Amours, Muse- el (liâces :

Faite- la barbe aux Séraphins. »

Rien ne s'en va qui ne revienne. • Sinon toujours, au moins
trois lois ;

iirs Jésuites qu'il vous souviennne; (Ju'il vous souviennne aussi
îles rois.

LES PAPILLONS

La grand'mère, au temps jadis, Répétait à la fillette :

« Plie, enfant, car tu grandis; Le diable est là qui le guette.

Point de jeux trop séduisants. Je suis vieille, on doit nie croire.

Viens d'une âme de douze ans.

Ma fille, écouter l'histoire.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

« D'un village mis à sac Le diable emportait les âmes.

Il en avait un plein sac.

Qu'il allait jeter aux flammes.

Las du fardeau, lui, si fort.

S'est assis sous une treille.

La main au sac, il s'endort; Car Dieu permet qu'il sommeille.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

Bis.

188 DERNIÈRES CH \ NSONS

« Des oiseaux l'ont reconnu :

Frères, disent-ils, courage !

Sans bruit, de l'ange cornu Courons entr'ouvrir la cage.

Vite, vile, au sac de cuir Leur bec fail un trou d'aiguille, Par où, seule, a peine à fuir L'âme d'une jeune fille.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

« Il s'éveille! où se cacher?

L'âme avec les oiseaux vole Sous le toit d'un saint clocher.

Le malin ne s'en désole.

Dieu me défend d'aller là ; Mais, saehez-le, ma colombe, Qui de mes rets s'envola Sous ma griffe nu jour retombe.

Crains le diable; mais crois bien Oue l'Enfer vaut mieux que rien.

" Satan part, et. les oiseaux De dire à l'âme sauvée :

Auriez-vous fait des réseaux Ou détruit quelque couvée?

— Non, messieurs les oisillons :

Plus coupable pécheresse, Pour chasser aux papillons, J'ai vingt fois manqué la messe.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enl'er vaut mieux que rien.

DE RKR \NGER. 189

« — Dieu souril au repentir:

Suppliez-le bien, pauvrete.

Pour vous nous allons bâtir T'n nid dans notre retraite.

Ce toit, qui l'éveille aux champ-.

Vous rend la prière aisée.

Nous vous nourrirons de chants, De Heurs, de miel, de rosée.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

« N'osant quitter ce séjour.

Sous la croix l'âme abritée D'abord soigne avec amour Les petits de la nuitée.

Puis ce beau zèle s'éteint ; Même elle néglige encore.

Chez des chantres du matin.

Comme eux de bénir l'aurore.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

« Certain jour qu'ils vont au loin Quel ennuyeux tas de pierre-
!

Dit-elle; et qu'est-il besoin D'y sonner tant de prières?

Ciel! aux champs, dans un sillon.

Que vois-je? Un papillon brille!

Certe, un si beau papillon N'est pas né d'une chenille.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien,

DERNIERES CH INSONS

« Elle vole, et, d'un élan, Jusqu'à l'insecte elle arrive.

Sainte Vierge! c'est Satan Qui lui crie : Ali ! fugitive, Je vous tiens. Ne prie/ pas ; C'est trop tard, vite à mon bouge!

Vous attraperez là-bas Des papillons de fer rouge.

Trains le diable : mais crois bien Que l'Enfer vaul mieux que rien .

(i Nos discaux au toil qui pend Rentrent : o l'infortunée '.

Le diable à l'œil de serpenl D'en lias l'aura fascinée, Disent-ils.
Où la chercher?

Dans les flammes éternelles.

Sans pouvoir l'en arracher Nous y brûlerions nos ailes.

Crains le diable ; mais crois bien) Une l'Enfer vaut mieux qui' rien.)

LA DERNIÈRE FEK

Air d'Àgeline, de Wn.ni m.

Près du rivage où le druide austère, (liiez le> Bretons, enseveli!
ses dieux, Au vieux curé, qui bêche son parterr*

DE BERAINGER. 191

\ ient d'apparaître un messenger des deux. C'est un ange. Oui :
l'auréole, les ailes, Tout le lui prouve. Il se signe, et soudain, Mal-
gré la In unie, il voit dans son jardin Oiseaux s'ébattre et fleurs
briller plus belles. Sous un ciel sombre et les vents et les flots |
Poussent au loin de funèbres sanglots. i

Parmi ses fleurs l'ange aussitôt moissonne.

« Ali ! dit le prêtre, il veut parer nos saints. » L'Ange sourit : «
Pour mettre une couronne Sur un tombeau, je te fais ses larcins,
Dit-il ; entends des plaintes étouffées Traverser l'air; vois ce ciel

triste et noir. Dans l'anse où croule un noble et vieux manoir,
Vient de mourir la dernière des fées. » Sous un ciel sombre et les
vents et les Ilots Poussent au loin de funèbres sanglots.

LE PRÊTKE.

« Comment ! chez nous, encore un pareil être ! »

l'ange.

« Certes; bien loin des savants, des penseurs, Sous le dolmen
qui jadis la vit naître, Dieu lui permit de survivre à ses sœurs.
Croire à ses dons tenait lieu d'abondance; D'heureux efforts nais-
saient de vœux ardents; Même à sauver vos pécheurs imprudents
La bonne fée aidait la Providence. »

Sous un ciel sombre et les vents et. les Ilots Poussent au loin
de funèbres sanglots.

192 DE RNIERBS CH \\So.\>

LE PRÊTRE

« Ses dous jamais n'ont fécondé nos grèves, l'ange.

Non; mais sais-tu combien sur le malheui Elle a versé d'espé-
rance et de rêves ; Combien versé de baume à la douleur!

Le pauvre, en songe, atteignait aux délices Des |)lus grands
rois : Dieu peint ne le défend, Ce Dieu qui sait de quoi pleure
l'enfant, Et qui bénit le doux chant do nourrices » Sous un ciel
sombre et les vents et les Ilots Poussent au loin de funèbres
sanglots.

« Vient un savant que la vapeur amène.

La fée en rose était changée alors.

Il s'en saisit, l'effeuille; ô phénomène!

Il m'empoigne la tue : à ses pieds roule un corps,

Un corps de vierge à la beauté divine

La mer, dit-il, jusqu'ici l'a jeté.

Car la science, aveugle inajésé,

Ne croit à rien qu'au peu qu'elle devine »

Sous un ciel sombre et les vents et les lols

Poussent au loin de funèbres sanglots.

« Le savant passe. Elle, aux concerts célestes,

Moue en esprit, et d'énormes oiseaux Viennent creuser une fosse à ses restes.

Va croître un if où dormiront ses os.

Sur les débris d'un antique trophée, Ombre immortelle, un barde en ce moine! Apparaît là : Guerrier, poète, amant,

DE BERANGER. nr,

Pleurez, dit— il : vous n'avez plus de fée. » Sous un ciel sombre et les vents et les lols Poussent au loin de funèbres sanglots.

« Je vois dans l'air tous les dieux de l'Attique ; Tous ceux du Nord, du Nil et de l'Indus. les vieux parents de la vierge celtique

Vont l'entourer d'honneurs qui lui sont dus. Prêtre, ainsi qu'eus
du ciel favorisée, Elle eul pour sœur la vierge que tu sers. Dieu
brille au fond de vos cultes divers. Connue l'aurore aux gouttes de
rosée. » Sous un ciel sombre et les vents el les Ilots Poussent au
loin de funèbres sanglots.

LE l'iÈËRE.

« Mais de son culte a peine a-t-on mémoire .

Contre l'oubli Dieu défend ses desseins. »

l'ange.

« D'un Empyrée elle eut sa part de gloire, Temples, autels,
prêtres, martyrs et saints, Longtemps par elle a surnagé la race
Des nations que lui soumit le sort.

Né de leur sang, vieux Breton, plains sa mort, Dernier soupir
d'un monde qui trépasse. » Sous un ciel sombre et les vents et les
(lots Poussent au loin de funèbres sanglots.

LE PRÈTKE.

« Quoi ! pur esprit, vous allez sur sa tombe Vous joindre aux
dieux, mensonges du passé? »

i lil.l; N1ERES I II \ \SONS

l'ange.

» Hors le grand Dieu, lu le vois, tout succombt Crains pour le
temple où la foi t'a bercé. A les ;iulcls si déjà l'homme insulte,
Prêtre, à la fée accorde quelques pleurs El viens m'aider à sus-
pendre ces fleurs Sur l'humble lusse où descend toul un culte. »

Sous un ciel sombre et les vents et les îlots Poussent au loin de
funèbres sanglots.

LE SAVANT

Un bon vieillard consultai! une sphère.

A rêver vingt Ibis il se prend.

Vient un savant qui le regarde faire.

Et dit tout haut : « Pauvre ignorant ! Apprends de nous les secrets que lu sondes,

Si tu n'es le l'on qui, dit-on, Traite de Tous ceux qui pèsent les inondes

Dans la balance de Newton. »

A ce propos le vieillard de sourire

« L'attraction m'a peu séduit.

.N'en parlons pas; niais vous, daignez me diri

Comment la chaleur se produit.

Dans tout système, un seul fait qu'on ignore

I»E BER VNGER. 195

Doit tenir le'doute en éveil.

Or il vous reste à deviner encore

La grande énigme du soleil.

« Vos devanciers vous ont dressé l'échelle

Montez; ils vous tendent la main.

Faites qu'à tous votre savoir révèle

Un progrès de l'esprit humain.

Qui ne connaît jusqu'au moindre cratère

Ce monde orphelin de ses dieux?

Nous n'avons plus d'inconnu sur la terre

Il nous faut l'inconnu des dieux.

« Trop longtemps l'homme à la taille du globe

De ses dieux borna la hauteur.

Creusez le ciel; que rien ne nous dérobe

L'œuvre sans fin du Créateur.

Le mouvement part de sa main féconde :

Suivez-le, mais les yeux ouverts, El révélez à notre petit monde

Le Dieu de l'immense univers.

« Au sentiment accordez une place... »

A ces mots le savant s'enfuit.

« Ce fou, dit-il, aurait besoin de glace.

Le sentiment n'est qu'un produit. »

Mais le vieillard lui crie : « A tort, vous dis-je,

La mécanique est voire loi ; (Test Dieu lui seul, oui, c'est bien
qui dirige

Tous ces globes où l'homme est roi. »

I9fi HF.I! Ml RES i II UHSONS

PLUS D'OISEAL'X POTJB MON \ NNIVERS \ 1 1; I

Ain : Ainsi jadis un grand prophète.

Je cultivais un coin de terre

Dont les ombrages m'enchantaient.

Là, quand je rimais solitaire,

Dans mes vers mille oiseaux chantaient, Me voilà vieux; plus
rien n'éveille Ces bosquets jadis si peuplés.

En vain l'écho prèle l'oreille :

Tous les oiseaux sonl envolés.

Quel est, dites-vous, ce domaine?

Eh! me-- amis, c'esl la chanson, Où mon vieil esprit, hors
d'haleine,

Court battre en vain chaque buisson.

De mes ans sur l'enclos modeste Les frimas sonl accumulés;
Pas un roitelet ne me resté.

Tous les oiseaux sont envolés.

Que le riche été se couronne Dos épis que nous attendons :

Qu'à nos yeux rougis l'automne, Plus d'oiseaux pour chanter
leurs dons

HE BÉK VNGER. I«,i7

En vain le printemps ressuscite

Les fleurs sur nos bords consolés :

Lorsqu'à chauler l'amour invite.

Tons les oiseaux sont envolés.

C'est mon hiver qui les effraye; Ils ne reviendront plus au nid.

J'en juge aux vers que je bégaye Quand l'amitié nous réunit.

Antier, toi que mieux elle inspire, Chante nos beaux jours
écoulée ; Trompe l'écho prêt à redire :

Tous les oiseaux sont envolés.

MON OMBRE

\ir. : J'étais bon chasseur autrefois.

L'oiseau module un dernier chant; Moi, vieillard, j'écoute et je
songe. Mais aux feux du soleil couchant Je vois mon ombre qui
s'allonge, S'allonge et semble aller s'asseoir Au bord de la route
poudreuse.

Elle aspire au repos du soir; Mon ombre devient paresseuse.

A quoi l'ai— je donc pu lasser?

Au temps froid comme au temps des roses

198 1)1 R Ml RES i II VN SONS

Si je marchais seul pour penser, Pour rêver j'ai fail bien des pauses.

Alors de trop graves sujets Forçaient-ils mon vol à s'étendre,
Tandis qu'au ciel je voyageais, Mon ombre dormait à ra'attendre.

Chaniais-je à de joyeux banquets, Sitôt qu'elle y pouvait paraître,
Derrière moi, comme un laquais, La moqueuse singeait son maître.

Tard au logis rentrant parfois, Quand l'aï tournait au mirage,
Au clair de lune, je le crois, Mon ombre eût fait rougir un sage.

Je ne veux non plus le cacher :

Jadis des ombres moins fidèles, A ses bras daignant s'attacher,
La faisaient courir avec elles.

C'était le temps des jours d'espoir, Des nuits d'amour toutes remplies.

Dans ces nuits, grâce à l'éteignoir, Mon ombre a fail peu de folies.

Les beaux rêves m'ont Ions quitté.

Où sont les ombres îles sylphides?

A peine un rayon de gaieté

Glisse encore à travers mes rides.

Il est un fantôme divin

Où rend le soir des jours moins sombre

DE BEB VNGER.

C'est la gloire, hélas! mais en vain Mon ombre a poursuivi
celte ombre.

Une ombre de Dieu brille en nous; Je le sens, et pourtant
j'ignore Ce qu'à ses yeux, nous sommes Ions, Sur ce vieux sol qui
nous dévore.

Mais le soleil disparaissant Peut-être résout ce problème, Car
il semble qu'en s'effaçant Mon timbre dise : Ombre toi-même.

LA COLOMBE

ET LE CORBEAU

LE CORBEAU

« Colombe, où cherches-tu refuge?

LA COLOMBE

Je vole à Noé plein de foi Annoncer In fin du déluge.

Corbeau, rentre au gîte avec moi.

LE CORBEAU

Non. De ces monts l'eau se retire; Toul promet fortune aux
corbeaux D'un homme ici vois les lambeaux.

El l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE

« Porte avec moi l'espoir dans l'arche; Montrons les flots moins soulevés, Et rendons grâce au patriarche.

Corbeau, l'homme nous a sauvés.

LE CORBEAU

Oui, pour repeupler son empire El nous croquer, gros ou petit Souhaite-lui bon appétit. »

El l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE

« L'homme sur toute créature Règne, et du ciel vient cette loi

LE CORBEAU

J'en doute fort; car la nature Partout pâlit devant son roi.

Mais dans l'abîme qui l'attire Va s'engouffrer son lourd bateau
:

Je le vois là-bas qui fait eau. »

El l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE

« Non : Dieu réserve une famille.

L'Océan reprend son niveau ; Un signe de paix au ciel brille :

Il va naître un monde nouveau

LE CORBEAU

Des mondes il sera le pire Si l'homme doit en hériter.

Dieu devrait bien me consulter. »

Et l'oiseau noir se prend à rire,

DERNIÈRES CH \su\ - \.\ COLOMBE.

« Prophète de désespérance, Tu ris des maux que tu prévois.

Moi, pour i aimer une souffrance, Je donnerais plumage et voix.

Adieu. Tu me ferais maudire :

Je ne veux vivre que d'amour.

I.E CORBEAU

Tu veux donc vivre à peine un jour lit l'oiseau noir se prend à rire.

] \ COLOMBE

■ I Méchant ! qu'ici ton fiel s'épanche Je vais aux mortels malheureux De l'olivier porter la brandie Que Dieu m'a fait cueillir pour eux.

LE CORBEAU

Ma colombe, ils le feront cuire

Avec le buis de ce rameau.

I>e Satan l'homme est le jumeau. »

Et l'oiseau noii se pi end à rire.

MA CANNE

Le soleil aux champs d'aller nous fail signe; Chaque jour s'enfuit de fleurs couronné. Viens, mon compagnon, humble cep de vigni

DE BÉ RANGER. il

Ami qu'eu riant le sorl m'a donné.

De quel cru fameux versas-tu l'ivresse'.'

L'ai-je célébré clans un gai repas?

Si jadis la sève égara mes pas,

Toi seul aujourd'hui soutiens ma vieillesse.

A travers bois, prés et moissons, i _.

Bis.

Allons glaner fleurs et chansons.)

Viens, loin des fâcheux, méditer ensemble; Je me fie à toi de
Ions mes secrets.

Tu m'entends chanter d'une voix qui tremble De grands sou-
venirs, de tendres regrets. Au froid, à la neige, au Ilot des ondées,
Au bruit du tonnerre, au fracas du veut, Combien, triste ou gai,

quand je vais rêvant, Sous mon vieux chapeau bourdonnent d'idées!

A travers bois, prés et moissons,

Allons glaner fleurs et chansons

Souvent, tu le sais, j'ai refait le monde,

De trésors rêvés comblé mes amis.

En projets heureux mon esprit abonde;

Que d'excellents vers je me suis promis !

Enfant de Paris perdu dans ses fanges,

Je devais, sans nom, battre les pavés;

Mais, pour me reprendre aux enfants trouvés»

La muse avait mis sa marque a mes langes* A travers bois, prés et moissons, Allons glaner fleurs et chansons.

Ce fut ma nourrice : « Enfant, disait-elle, Vois, écoute, lis. »
Ou. prenant ma main :

204 DERNIÈRES CIL A VSONS

« Suis-moi hors des murs : la campagne esl belle. Viens cueillir, pauvre, les fleurs du chemin. > Depuis, loin des biens dont la soif dévore, La nuise ;'i mon feu prit goût à s'asseoir, Et, quoique affaiblie, a des chants du soir Pour le vieil enfant qu'elle berce encoi e.

A Iravers l>ois, prés el moissons,

Allons glaner fleurs el chansons.

« Dirige le char de la République,

M'onl crié des fous, sages d'à présent.

Qui, moi, m'atteler au joug politique,

Lorsqu'il faul un aide à mon pas pesant '.

Ai-je à tel labeur luire qui réponde?

Qu'en dis-tu, bâton, las <le me porter?

Tu gémirais trop de voir ajouter

Au poids de mon corps toul le poids d'un inonde

A travers bois, prés el moisson-.

Allons glaner fleurs el chansons.

A mes premiers temps j'ai vieilli lidèle. Tout mi passé meurt,
mourons avec lui.

Mon cep, je te lègue à l'ère nouvelle : Sois pour des vaincus un
dernier appui, i lui, sachant, ami, dés que le joui- tombe, Com-
bien de faux pas je ferais suis toi, Pour quelque proscrit, tribun,
pape ou roi, Je \enx te laisser an bord de ma tombe. A travers
bois, prés el moissons,

Allons glaner fleurs el chansons.

LES TA M HOIRS

\u: : Faut <' la vertu, oli

l'ambours, cessez votre musique; Rendez la paix à mon réduit.

J'aime peu votre politique, Kl moins encor j'aime le bruit.

Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours, tambours, tambours, tambours, M'élourdirez-vous donc toujours, Tambours, tambours, maudits tambours!

Grâce à vos roulements stupides, .Ma vieille muse en désarroi Retrouve des ailes rapides, Mais c'est pour s'enfuir loin de moi.

Terreur des nuits, trouble des jous, Tambours, tambours, tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc toujours, Tambours, tambours, maudits tambours!

Quand la nappe ici se déploie.

Qu'on y t'ait trêve aux noirs frissons. Gronde un rappel; adieu la joie!

11 redouble ; adieu les chansons !

Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours, tambours, tambours, tambours,

Bia.

20CJ DERNIERES I IL A \SONS

M'étourdirez-vous donc toujours, Tambours tambours, maudits tambours!

Je chantais un peuple de livre- :

Le tambour bal : j'avais rêvé.

Le sang de maints partis contraires

Fraternise sur le pavé.

Terreur des nuits, trouble des jours,

Tambours, tambours, tambours, tambours,

M'étourdirez-vous donc toujours,

Tambours, tambours, maudits tambours!

Sous l'Empire ils ont fait merveilles :

J'ai vu ces racleurs puissants Du génie assourdir l'oreille,
Étouffer la voix du bon sens.

Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours, tambours,
tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc toujours, Tam-
bours, tambours, maudits tambours!

Celui qu'à régner Dieu condamne, S'il veut faire en grand son
métier.

Sait combien il faut de peaux d'âne Pour abrutir le monde
entier.

Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours, tambours,
tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc toujours, Tam-
bours, tambour-, maudits tambours!

lui Fiance, où leur esprit domine, A l'église ils vont
bourdonner.

DE B FRANGER. m

Tout charlatan se tambourine; Tout maii nul veut tambourine).

Terreur des nuits, trouble des jours.

Tambours, tambours, tambours, tambours, M'étourdirez-vous doue toujours, Tambours, tambours, maudits tambours!

Ils flattent jusque dans sa bière Le sot qui meurt chargé de croix; El lent vœu, chez la cantinière, De battre aux champs pour tous les rois. Terreur des nuits, trouble des jours.

Tambours, tambours, tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc toujours.

Tambours, tambours, maudits tambours I

Nous, peuple épris en politique

Du tapage et des galons d'or.

Pour présider la République

Faisons choix d'un tambours-major.

Terreur des nuits, trouble des jours.

Tambours, tambours, tambours, tambours,

,,,. . . . / Hix.

M. etourdirez-vous donc toujours,

Tambours, tambours, maudits tambours

2118 DERNIÈRES "H VNONS

HISTOIRE D'UNE IDÉE \ip. de la Rosière de Salency.

Idée, idée! éveille-toi.

Vite, éveille-toi, Dieu t'appelle.

Sommeillait-elle au front d'un roi?

Au front d'un pape dormait-elle?

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous

D'un tribun ou d'un courtisan Est-ce l'ouvrage ou la
trouvaille?

Non. Fille d'un simple artisan, Elle a vu le jour sur la paille.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

« Quoi! toujours, s'écrie un bourgeois,

« Des prétentions mal fondées!

» Pour rémeule encore une voix.

« .Nous n'avons eu que trop d'idées.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

Bis.

De l'institut les souverains Disent : « Sachez, petite QUE, «
Que nous ne servons de parrains « Qu'aux enfants de noire fa-
mille. »

CHŒUR DU BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

Un philosophe crie : « Eli quoi!

« Quelqu'un a cru, cervelle folle, « D'une idée accoucher sans
moi!

o II n'en sort que de mon école.»

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

Un prêtre dit : « Siècle de fer, « Ce qui naît de toi
m'épouvante.

« Toute idée est fille d'enfer :

si Si Dieu crée, le diable invente. »

CHŒUR DE BOURGEOIS

Tuée idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

Un charlatan, qui vient la voir.

L'escamote, fuit el répète :

h Sans tambour que peut le savoir?

u Que peut le savoir sans trompette? »

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

DERNIÈRES ILLUSIONS

« Mais, malgré trompette el tambour, ii Cette idée esl sans doute ancienne, »

Se ilii chacun; et, I • à tour,

Chacun lui préfère la sienne.

cmiai; hl. BOI EtGEOIS.

I m' idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

PauA ri' idée '. Enfin, un Anglais L'achète : et le sir Britannique A Londres lui donne un palais, lin cianl : i C'esl ma fille unique ! »

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons nuire porte aux verrous.

En Fiance, avec ce père intrus, Elle accourt. One d'or elle apporte!

Du fisc les valets malotrus Vile au nez lui ferment la porte.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous,

Mais en fraude admise à la cour,

I aniline anglaise on lui rend justice.

Son vrai père, le même jour, Pauvre et fou, mourait à l'hospice,

CHŒUR DE BOURGEOIS

lue idée a trappe' chez nous.)

v i , Bm

hermons notre porte aux verrous.)

1Œ BER \NY,F. li

LES BENEDICTIONS

Ain • Écho des bois.

Certains mortels ont le don de répandre Bonheur et joie où se portent leurs pas. Au temps passé l'on ne s'y trompai! pas, Témoins ces mots qu'enfant j'ai pu comprendr

(i bon vieillard, chez nous daignez venir; i Béni de Dieu, venez Ions nous bénir. '

Or ce vieillard sortait-il de son chaume,

Le rencontrer était présage heureux.

« Oui, répétaient les villageois entre eux.

Il suffirait à bénir un royaume.

() bon vieillard, chez nous daignez venir :

Béni de Dieu, venez tous nous bénir. »

On l'invoquait à chaque catastrophe,

Aux cœurs en peine il semblait un sauveui

Maint hobereau le traitait de rêveur,

Et le curé l'appelait philosophe.

o bon vieillard, chez nous daignez venir:

Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Chacun de lui nous contait des merveilles, Disant : « 11 sait légendes et chansons. Courez, enfants, à ses douces leçons, Comme à sa voix reviennent les abeilles.

i\i DERNIÈRES CHANSONS

o bon vieillard, chez nous daignez venir;

Béni de Dieu, venez tous nous bénir, i

« 11 ;i passé tout près de ces charmilles, Disait la mère; aussi, combien de fleurs! C'est grâce à lui que de riches couleurs Va s'émailler le corset de nés filles.

i> bon vieillard, chez nous daignez venir: Béni de Dieu, venez tous nous bénir. »

Quand le ciel brûle, aux travailleurs en nage Court-il aider; glaneuse el moissonneur

De dire alors : « Il nous vienl du bonheur Sur le soleil Dieu déploie un nuage.

o bon vieillard chez nous daignez venir , Béni de Dieu, venez tous nous bénir. >■

D'un si doux charme il ignorail les cause-,. Sans croire en soi, l'homme que Dieu bénit Tasse, et l'oiselle est tranquille en son nid : Passe, et vers lui monte l'encens des roses o bon vieillard, chez nous daignez venir: Béni île Dieu, venez ions nous bénir.

.Nous n'avons plus cette loi qu'on envie. Qu'importe, enfants. Survient-il un vieillard. S'il vous sourit, s'il vous suit du regard, Inclinez-vous : il bénit voire vie.

o hou vieillard, chez nous daignez venir ;) _ . Béni de Dieu, venez Ions nous bemr.

ni: r.in vnger.

ENFEB ET DIABLE

.Ain : Ce magistrat irréprochable.

Le Diable et l'Enfer, jeune Adèle, Font, dites-vous, peur aux Amours Jadis j'ai vu l'ange rebelle :

Il m'a joué de malins tours.

Bien loin d'avoir mine effroyable, Les beaux yeux qu'avait Lucifer!

Plus alors je croyais au Diable, Moins je voulais croire à l'Enfer.

Mais les ans m'ont prêché de sorte Que de mes doutes je rougis.

De l'Enfer j'ai trouvé la porte Et vu le Diable en son logis.

Adèle, c'est chose incroyable Pour qui n'a pas encor souffert Sachez que chacun est son Diable; Que chacun se fait son Enfer.

•Jll • DERNIERES I HANSONS

NEVE DE NOS JEUNES FILLES

Le petit oiseau sur la branche Laisse mourir son chant d'amour;
Et midi voit le lis qui penche S'alanguir sous les feux du jour.

Le petit oiseau sur la branche Laisse mourir <ow cha.nl
d'amour.

Comme elle dort, la jeune fille, Sur les coussins de ce boudoir!

Elle a mis bas coiffe el mantille; Près d'elle en vain brille un miroir
Homme elle dort, la jeune fille, Sur les coussins de ce

boudoir!

Là, de sa dernière pensée

Sa bouche encor garde un souris.

Le ciel brûlant l'aura forcée

De quitter ses jeux favoris.

Là, de sa dernière pensée

Sa bouche encor garde un souris.

De sa paupière demi-close S'échappe un vague et doux regard

I>K BEB \M.l i;. iV6

Quelle élégance dans sa pose !

Gesl mi modèle offerl à l'art.

De s;i paupière demi-close S'échappe un vague et doux regard

In songe vient du boul de l'aile Effleurer ce lac endormi, Quel
sentiment s'éveille en elle?

Son corps si1 soulève à demi.

L n songe vient du bout de l'aile Effleurer ce lac endormi.

Peut-être elle s'affole en rêve D'un beau page au blanc
palefroi.

Qui dit : " Dame, je vous enlève:

« Montez vite en croupe avec moi. »

Peut-être elle s'affole en rêve D'un beau page au blanc
palefroi.

Peut-être aux pieds de cette Laure Un nouveau Pétrarque a
chanté.

Fière du chantre qui l'adore, Elle embellit sa pauvreté.

Peut-être aux pieds de cette Lame Un nouveau Pétrarque a
(liante.

Peut-être au ciel s'envole-l-elle?

Du ciel son âge a souvenir.

Au toit natal c'est l'hirondelle

Que le printemps voit revenir.

Peut-être au ciel s'envole-l-elle ?

Du ciel son âge a souvenir.

hl II MÈRES l H \ NSONS

Ma dormeuse enfin se réveille.

Son cœur bat à rompre un lacet.

« — Que murmurail à ton oreilli Le bon ange qui te berçait? ■
Ma dormeuse enfin se réveille.

Son cœur bat à rompre un lacet

« — Le sort me faisait ses largesses.

De bonheur je poussais un cri Dans l'enivrement «les ri-
chesses Que m'apportait un vieux mari.

Le sorl me faisait ses largesses.

De bonheur je poussais un cri. «

« — Quoi! des trésors sonl ta rosée Fleur brillante au parfum
si doux?

i lui, de la foule jalousée, J'avais de l'or jusqu'aux genoux.

— Quoi ! des trésors sonl ta rosée, Fleur brillante au parfum si
doux ! >

Devant ce rêve du jeune âge, Adieu nos rêves d'avenir!

L'enfant en remontre au vieux sage L'or aujourd'hui \ ienl toul
ternir.

Devant ce rêve du jeune âge, Adieu nos lèves d'avenir !

Ut BERANGER.

LE CORPS ET L'AME

Un vieillard mourait, e(son àme Parlait pour retourner aux deux.

Le corps la retient et réclame Un instant de derniers adieux.

Sur sa paille, il s'écrie : « Arrête '. Songe qu'à toi Dieu m'a
donné.

Pourquoi fuir comme une lorette Fuit l'amant qu'elle a ruiné?

Morts embaumés dans voire bière A vous clergé, croix et
bannière.

Pauvre corps sans linceul.

Va-t'en seul !

Bis.

i< — Quoi! dil l'âme, abjecte dépouille, Tu veux retarder mon départ !

Habit dont le contact me souille, Au néant va rendre sa part.

Dieu me rappelle à sa lumière :

Déjà s'endorment les douleurs.

Qu'importe après que la poussière Féconde épis, arbres ou Heurs !

Morts embaumés dans votre bière, A vous clergé, croix et bannière.

Pauvre corps sans linceul.

Va-t'en seul ;

•il* DERNIERES i il INSONS

- — Ingrate! Je suis loin de croire

Qu'à toi s -"ii> aienl loul appris.

Mais de mes soins garde mémoire :

II» datent de nos premiers cris Quand rien, regard, geste, parole, Au berceau ne t.' révélait, Qui se lit ton maître d'école?

.Mou instinct, ton frère de lait.

Morts embaumés dans votre bien .

A vous clergé, croix el bannière.

Pauvre corps, >:ms linceul, V:i-lVn seul :

« Vint notre jeunesse fleurie.

Tu te mirais dans ma beauté, El prodiguais par braverie Ma
force el mon agilité.

Qu'alors je souffris de sévices] Car les toiles émotions !»•• mes
besoins faisaient des vices, De mes penchants des passions.

Morts embaumés dans voire bière, A vous clergé, croix el ban-
nière, Pauvre corps sans linceul.

Va-t'en seul !

« Du jeu voulant solder les dette-.

Et i\ u ciel niant \<\ bonté,

Dans la Seine un soir tu me jettes :

Lâche abus de l'autorité.

Mais de raison le flot !" prive:

Nature me rend toui pouvoir.

LU BÉR V.N'GER

Je nage, aborde, el sur la rive Je change en pleurs ton
désespoir.

Morts embaumés dans votre bière, A vous clergé, croix et ban-
nière Pauvre corps sans linceul.

Va-t'en seul !

« Plus tard misère el sciatique Furent mes moindres maux,
hélas '.

Pi'ofesseur de métaphysique, Dans ce grenier lu m'installas.

Au sommet des lois éternelles A jeun étions-nous parvenus,
Tu te vantais d'avoir des ailes.

Quand souvent je marchais pieds nus, Morts embaumés dans
votre bière, A vous clergé, croix et bannière. Pauvre corps sans
linceul, Va-t'en seul !

« Enfin nous surprend la vieillesse.

Tous deux las, tous deux abattus.

De mon déclin uaît ta sagesse:

L'impuissance abonde en vertus.

Là-haut ne t'en fais pas un liiiv.

Cette sagesse a ressemblé Aux fleurs d'hiver que sur la vitre
Fait éelore un soleil gelé.

Morts embaumés dans votre bière, A vous clergé, croix et
bannière.

Pauvre corps sans linceul.

Va-t'en seul !

Bis.

j 'ii mis \iir.i s lu \ nsons

« Donc, enfant, qui sors de tes langes, Bénis ton premier vêtement.

Vu de Dieu chauler les louanges; Oui, pars, el qu'il te soit clément Je sens s'anéantir mon être.

il regrets de l'antique foi !

J'ai peur, el voudrais bien qu'un prêtn Par charité priât sur moi.

.Morts embaumés dan-- votre bière, A vous clergé, croix et bannière.

Pauvre corps sans linceul ,

Va-t'en seul! »

LA NOURRICE

\ir : It;ni> 1rs prisons de Nantes

Dors, Flora, ma chérie, Tra , la, tralala, la, la, la.

Suzon, qui t'a nourrie. Te berce et bercera Toujours, et chantera.

Jusqu'au matin, sois sage, Tra, la, tralala, la, la, la.

De ta fauvette en cage.

Dès que le jour poindi a, La voix t'éveillera.

Demain vient ton grand-père, Tra, la, tralala, la, la, la,

Que de joujoux, ma chèi e !

Plus il t'en donnera.

Plus ma fille en aura.

Hier, il m'a dit : Nourrice,

Tra, la. tralala, la. la, la.

L'amour nous esl propice.

Jamais fleur n'éclôra Plus belle que Flora.

Oui, quand tu seras grande, Tra, la, tralala, la, la, la.

D'amoureux une bande A tes pieds s'abattrà, F.t ton cœur
choisira.

Le mieux tint te demande,

Tra, la, tralala, la. la, la.

Sou-; ta frairbe guirlande, Un soir, à l'Opéra, Ta beauté
l'enivra.

Ton père dit : •< l'uni- gendre, Tra, la, tralala, la. la, la, Plora,
faut-il le prendre?

— Oui, o tout bas répondra Ma timide Flora.

(le jeune homme esl un prince,

IVa, la, tralala, la, la, la.

Tout l'or de la province

ïïl DERNIÈRES Cîl L\SONS

En robes passera.

Quelle noce mi verra !

Te voilà donc princesse, Tra, la, tralala, la, la, la.

Pour plaire à ton Altesse Chacun me saluera.

En rira qui voudra.

Tu doteras ma fille, Tra, la, tralala, la, la, la.

Dieu bénit ta famille :

Ma fille allaitera I e fils qu'il t'enverra.

In jour, au cimetière, Tra, la, tralala, la, la, la, <• Ci-gît, dira
rue pierre, • Su/on que tant pleura La princesse Flora. »

Dors, Flora, ma chérie, Tra, la, tralala, la, la, la.

Suzon, qui t'a nourrie, Te berce el bercera Toujours, el
chantera.

1» F. BKRANGER.

LE SEPTUAGEN \II!K

\ X X 1 V E V, S \ I K V \n; : Usnn donnai! dans un hocage.

Me voilà septuagénaire.

Beau titre, mais lourd à porter; Amis, ce titre qu'on vénère,
.Nul (lr vous n'ose le chanter.

Tout en respectant la vieillesse, .(ai bien étudié les vieux.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux !

Malgré moi j'en grossis l'espèce.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux !

.Ne rien laite esl et- qu'ils font mieux.

Ce mot n'est pas pour vous, mesdames.

A vos traits seuls l'âge l'ail tort.

L'amour persiste au cœur des femmes il v sommeille on fait le mort.

Connaisseuses comme vous Tête-., Tout has vous dites : Fi des vieux '

Ah ! que les vieux

Soi il ennuyeux; II- s'en vont -'en payer leurs dettes

224 DERNIERES Cil ^NSONS

Ah ! que les vieux Sont ennuyeux !

Ne rien faire esl ce qu'ils l'ont mieux.

Que de plaisirs un vieux condamne!

Au progrès il met son veto.

« Ne renversez pas ma tisane ;

« Ne dérangez pas mon loto. »

Tous ils ont peur qu'un nouveau monde

N'enterre leur monde trop vieux.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux!

Le ciel sourit : le vieillard gronde.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux!

.Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Arracheurs de dénis politiques, Nos hommes d'Etat, vieux hâbleurs, Prétendent guérir les coliques Qu'ils provoquent chez les trembleurs !

Ils nous traitent à leur idée; Régime et drogue», tout est vieux.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux !

France, ils te l'ont vieille et ridée.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux !

Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

L'Empereur, s'il régnait encore, Canon par le temps encloué,

Faible et démentant son aurore, Aujourd'hui serait bafoué.

Mieux vaut mourir gloire proscrite Dieu reprend le génie aux vieux.

Ah! que les vieux

Sont ennuyeux !

Voyez Corneille et Pertharite.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux !

Ne rien faire est ce qu'ils l'ont mieux.

Pu siècle entier Dieu nous préserve !

Que de sottises en cent ans !

Amis, moi, j'ai perdu ma verve :

Plus de couplets gais et chantants.

Pour compléter celte satire Le souffle manque au pauvre vieux

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux!

Ici du moins on peut en rire.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux !

Ne rien faire est ce qu'ils l'ont mieux.

MES FLEURS

\iu : Charmant ruisseau.

Modestes fleurs, empressez-vous d'éclorre Oéjà bien vieux, j'ai hâte de vous voir.

>■><■ IH 11 M I RBS Cil \ NSOSS

De voire éclat, vite, égayez l'aurore; , De vos parfums, vite, embaumez le soir. >

Fleurir demain sérail hop tard peut-être : Pour Ifs vieillards tout flot cache un écueil. Ce beau soleil qui vous invite à naître /

Peut, «les demain, briller sur mon cercueil. »

Le choléra revient, affreux vampire, Typhus vengeur de l'Indien opprimé.

Éclousez donc, fleurs; que du moins j'aspire

Son noir venin dans un air parfumé.

Bis.

Grondent encor les canons dans la ville; D'horribles cris nos échos sont tremblants! Si jusqu'ici vient la guerre civile. i

Croissez, mes Meurs, entre ses pieds sanglants. '

Fleurs, vous aussi, vous ave/, vos souffrances. Le ver est là, le vent peut accourir.

Moi, qui longtemps ai vécu d'espérances, i Que de boutons j'ai vus ne pas fleurir! j

Ne craignez pas que ma main vous moissonne :

\ ieux, je n'ai plus de bouquets à donner

De vous mon front n'attend plus de couronne; j

DIS

Je pars en roi qu'on vient de détrôner. '

Las du combat, des folles théories, Las de nombrer les taches
du soleil.

Que n'ai-je enfin, sous vos tiges fleuries, j Un lit creusé pour
mon dernier sommeil! |

DE IJE RANGER.

Mais, près de vous, (leurs au tendre langage, Si de ma mort,
ici, j'atteins le jour, Puisse un parfum, souvenir du jeune âge, | Ce
jour encor me reparler d'amour! '

Modestes Qeurs, empressez-vous d'éclore : Déjà bien vieux,
j'ai hâte de vous voir.

De votre éclat, vite, égayez l'aurore; |

De vos parfums, vite, embaumez le soir. '

Bis.

Bis.

L'AVEMU DES BEAUX ESPRITS

An; : C'est à mon maître en l'art de plaire.

Beaux espi'its, adieu votre gloire, Quand, nuis par un droit commun, De leur passé perdant mémoire, Tous les peuples n'en feront qu'un.

Poèmes, (liants, drames, harangues, Sermons de sages et de fous.

Dans la confusion des langues, Verront leurs échos mourir tous.

Chaque langue, obscure en sa source, Messieurs, est le fleuve natal Dont voire barque, dans sa course, Doit subir le courant fatal.

Dès que. lauriers, pampres et roses Viennent pavoiser votre bord.

Vous rêvez aux apothéoses

Qui vous attendent dans le poil.

Mais qu'un jour ce fleuve se mêle Aux eaux du confluent humain,

Quel esquif ne sera trop frêle Pour s'y frayer un long chemin?

Là, sous des étoiles nouvelles.

Aux afflux de cent régions.

On \erra sombrer vos nacelles Dans l'océan des nations.

Si quelque chant, si quelque page Echappe à tant de floes vivants,
Pour en déchiffrer le langage, Entretiendra-t-on des savants'.
Majestés des Académies, Vous serez, pour les curieux,
Muettes comme les momies Que le Louvre étale à nos yeux.

Beaux esprits, ce grand momie à naître Monde par nous prophétisé,
Que gagnerait-il à connaître Les vieux titres d'un monde use'.
Rien ne lui peut être un modèle.

D'où je conclus dès aujourd'hui Que, sur la cime où Dieu l'appelle,
Nos \<>i\ n'ironl pas jusqu'à lui.

LA PREDICTION

An;

liaison, sibylle du sage.

Qu'on interroge trop lard, Me vient dire : « A ton voyage Dieu
va mettre fin, vieillard.

Prends ton bâton, la musette ; Fais les adieux, et. bon pas.

Va revoir chaque Lisette Qui l'a devancé là-bas. »

Gaieté, persévère;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre : |

Eh ! vile en chemin ! j

liaison, la grondeuse, ajoute :

C'est trop, passer soixante ans Fais ton dernier bout de roule;
Romps enfin avec le Temps.

Pour toi tout se décolore; Vois le soleil qui pâlit.

Quelques pas à faire encore Vont te conduire à Ion lit. »

Gaieté, persévère;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre ;

Eli ' . \ ile en chemin !

Bis

-r.lt Dl RiYIKRES CH \.\mi\'-

Prédiction qui m'enchante!

(le monde est cher de loyer.

Quittons If loin où je chante Pour chaque terme à payer Bois,
cités, champs ri prairies, Si j'ai récolté chez vous, [les (leurs de
mes rêveries J'ai l'ail des bouquets pour ion-.

Gaieté, persévère;

Amis, votre main,

Lise, emplis mon verre :

Eh! vile en chemin !

.le n'emporte en ma mémoire Hue l'image des beautés Oui.
mieux qu'une sotte gloire, M'ont fait des jours enchantés.

Passé le temps des amantes, Dans mes soirs, j'ai bien des fois
Cru voir leurs ombres charmante Rire et danser à ma voix.

Gaieté, persévère:

Amis, voire main.

Lise, emplis mon verre;

Eh! vite eu chemin!

Un seul héritier me presse ;

(l'est un chantre adolescent .

La lampe de ma vieillesse Offusque son jour naissant.

Des chansons il veut l'empire; D'Yvetot l'aisons-le roi.

de ni i; \ Mi eh.

En passant allons lui dire :

- Je pars; le trône esl à toi.

Gaieté, persévère;

Amis, votre main.

Lise, emplis mou verre ;

Eh ! vite en chemin !

Que m'importe votre monde, Ses aquilons, ses autans.

Ses vieux rocs, sa mer qui gronde, i.;i fleur qui manque au
printemps De tout jeunesse s'arrange :

Mais, las des ans, je m'en vais.

Pétri de sang et de fange, Ile globe seul trop mauvais.

Gaieté, persévère ;

Amis, voire main.

Lise, emplis mon verre ;

Eh ' . vile en chemin !

Adieu! J'achève ma course.

Le ciel s'accourcil d'autant Qu'il voit au fond de ma bourse
Combien peu j'ai de comptant !

Amis, quittez eel air morne.

Je pars, mais avec l'espoir, Quand j'aurai passé la borne.

De vous crier : « Au revoir ! »

Gaieté, persévère;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre: i . .

Eh! vile en chemin !

1)1 [î.MKRF.S (Il \ \ vn\v

L'OR

A PROPOS DE I. \ DÉP RÉGI \Tln\ ni u \ | I T \ \iii : Do, do, l'en-
fant do, etc.

Siècle qui cours sur des débris, Toi qui des rois creuses
l'abîme, Siècle qui prends tout à mépris, Quoi ! l'or tombe aussi
ta victime :

(Iliaque heure en abaisse le taux :

C'en est fait du roi îles métaux.

L'or, l'or est pour rien :

Vous en aurez, hommes de bien.

Bis.

Du désert aux Russes fatal '.

Surtout île la Californie.

Déborde à grands (luis ce métal Sur le vieux inonde à l'agonie
Lu tel déluge met, hélas!

A l'aumône tous nos Midas.

L'or, l'or est pour rien :

Vous en aurez, hommes de bien.

' La Sibérie, où .sont tes monts durais, riches en or. el où le
czar envoie ses sujets en exil.

Il n'e<t pas nécessaire do parler îles merveille- de la Ci||li>
l'ornie. i Soir de Béranger.

HE BEI! VNGER. -2i

Que d'avares se sont pendus '.

Que d'orfèvres meurent de crainte!

Vite ;mx lingots qu'elle a fondus La Monnaie en vain met
l'empreinte.

On verra, si nous en créons.

A deux sous les napoléons.

L'or, l'or est pour rien ; Vous en aurez, hommes de bien.

Philosophe, à tort tu prétends Qu'il a mérité sa débâcle. Si son
culte a de temps en temps Mis sots et fripons au pinacle.

L'or nous a fait plus d'un baron :

Même on lui doit M. Y

L'or, l'or est pour rien; Vous eu aurez, hommes de bien.

Mais sou> le règne des gros sous Croit-on qu'un romancier
travaille?

Chastes beautés, souffrirez-vous Que l'amour s'escompte eu
mitraille?

Quels avocats', sans voir de l'or, Pourront calomnier encor?

L'or, l'or est pour rien :

Vous en aurez. 1111101111'- de bien.

Lu attendant les assignats, Chiffonniers, que d'or dans vos
hottes!

L'auteur no parle ici que île certains avocats qui fonl hilueUe-
menl commerce (te calomnies. Noie de Bêrangrr.

•r.i DER Ml li ES CH \ n SONS

Tous nos ministres auvergnats Dp clous d'or vont garnir leurs hottes, Dos veaux d'or du culte déluil Forgeons-nous des vases de nuit.

L'or, l'or est pour rien :

Vous en aurez, hommes de bien.

Malheureux or, dieu qui pour moi As toujours l'ail la sourde oreille, Je t'aimais sans subir la loi, El pour Un ma pitié s'éveille.

Dans mon taudis, dieu rebuté.

Je t'offre l'hospitalité.

L'or, Ter est pour rieri :) r .

\ous en aurez, hommes de bien. '

LA MAITRESSE DU ROI

i v PILLE.

« Mère, dans st riche voiture Par six chevaux conduite au pas.

Quelle divine créature!

C'esl notre reine; oui. n'est-ce pas?

LA HÈRE

« Jamais la reine, qu'on délaisse, N'eut, ma fille, un luxe effronté.

Houle à cette toile beauté!

Du roi ce n'est que la maîtresse.

- Ah! je voudrais, <lil la tille à part soi, \ . Devenu" maîtresse
«l'on roi.)

IX FILLE

« Mère, vois briller sur sa tête L'or, les perles, les diamants.

A-l-elle donc, aux jours de fête, De plus splendides vêtements?
»

LA MÈRE

Malgré dentelles et panaches.

Ses traits chez nous sont bien connus.

Elle a fui d'ici les pieds nus, Où, pauvre, elle gardait nos
vaches. »

— Ah! je voudrais, dit la fille à pari soi. Devenir maîtresse d'un
roi.

Là FILLE.

« Qui survient? Dame belle el fière.

Son carrosse, au galop conduit.

Jette à l'autre un Mot de poussière, Et, l'accrochant, fait rire el
fuit. -

LA MÈRE

> Rivale qu'un grand nom abrite, Cette dame, osant tout tenter, Jusqu'au lit du roi veut monter Pour écraser la favorite. »

— Ah! je voudrais, dit la fille à part soi. Devenir maîtresse d'un roi.

!56 lH.li.M ÈRES i H \ \ sONS

I.A FILLE

« On arrête; elle veut descendre.

S'avance un prêtre au noble aspect.

La main qu'elle daigne lui tendre; Mère, il la baise avec respect. ••

LA MÈRE

« Pour être évêque, à celle ouaille, Par lui ([ne d'encens est offert ; Par lui qui va parler d'enfer Au pécheur mourant sur la paille ! «

— Ah ! je voudrais, dit la fille à pari soi, Devenir maîtresse d'un roi.

LE CHAPELET DU BONHOMME

Air : On (lit partout que je suis hôte.

u Sur le chapelet de les peines, Bonhomme, poinl de larmes
vaines

— N'ai-je poinl sujet de pleurer?

Las! mon ami vient d'expirer.

— Tu vois là-bas une chaumine :

Cours vile en chasser In famine;

KL perds en roule, grain à grain. , Le noir chapelet du chagrin.
» i

Bientôt après, plainte nouvelle.

— « Bonhomme, où ta blessure esl-elle?

— Las ! il nie faut encor pleurer .

Mon vieux père vient d'expirer.

— Cours! Dans ce bois on tente un crim Arrache aux brigands
leur victime:

Et perds en route, grain à grain, [,c unir chapelet du chagrin,
<•

DF.RN1I l;i S CHANSONS

lîioiiLôl après, peine plus grande.

— « Bonhomme, les maux vont par bande.

— Las! j'ai bien sujet de pleurer :

Ma compagne vient d'expirer.

— Vois-tu le feu prendre au village?

Cours l'éteindre par ton courage ;

El perds en route, grain à grain, Le noir chapelet du chagrin. «

Kientot après, douleur extrême.

« Bonhomme, on rejoint ce qu'on unie

— Laissez-moi, laissez-moi pleurer :

Las ! ma fille vienl d'expirer.

— Cours au fleuve : un enfant s'j noie. D'une mère sauve la joie;

El perds en roule, grain à grain, Le noir chapelet du chagrin. »

Plus lard enfin, douleur inerte.

— « Bonhomme, est-ce quelque autre perte?

— Je suis vieux et n'ai qu'à pleurer Las! je sens ma force expirer.

— Va réchauffer une mésange

Qui meurt de froid devant la grange; El perds en roule, grain à grain, Le noir chapelet du chagrin. «

Le bonhomme enfin de sourire.

Et son oracle de lui dire :

' Heureux qui m'a pour conducteur!

Je suis l'anse consolateur.

U li BKli \M,i;il. 259

CVsi la Charité qu'on me nomme.

Va donc prêcher ma loi, bonhomm Pour qu'il ne reste plus un grain | Au noir chapelel du chagrin. » '

Bis

LE PREMIER l'Al'ILLO.X

loi, le premier que je vois, Salut, papillon des bois!

Gai papillon, quelles nouvelles Nous apportes-tu sur tes ailes?

Aux affligés promets-tu le printemps, Cet ami que pour eux j'attends?

LE PAPILLON

Au l'eu du ciel tout se rallume.

Vieillard, regarde : il resplendit.

Déjà chaque bourgeon verdit Et partout l'herbe se parfume.

Toi, le premier que je vois.

Salut, papillon des bois!

Gai papillon, quelles nouvelles?

Combien lardent les hirondelles !

J M R N¹ERES CHANSONS

Leurs cii> de joie, en revoyant leurs i n< l~ Diraient : Espérance
aux bannis !

LE PAPILLON

Os messagères que l'on guette Vont arriver; et, ce mutin, J'é-
coutais un écho lointain Répéter un chanl de fauvette.

loi. le premier que je vois, Salut, papillon îles bois!

liai papillon, quelles nouvelles?

Les fleurs encor éclôront-elles? es verrons-nous émailler le ga-
zon De la tombe el de la prison?

LK PAPILLON

Aux papillons comme ;mx fillettes, Oui, des fleurs vont s'offrir
d'abord.

Vois-tu, sous le feuillage mort, Briller l'œil bleu des violettes?

lui, le premier que je voit Salut, papillon des bois !

Uni papillon, quelles nouvelles .' Vurons-nous assez de
javelles

'our Lant de faims donl le cri vient d'en bas Troubler le riche à
ses repas?

Lli PAPILLON.

A peine le réveil commence.

J'ignore, en vos champs assoupis, Combien Dieu bénira d'épis:

Mais j'entends germer la semence.

Toi, le premier que je vois.

Salut, papillon des bois!

Gai papillon, quelles nouvelles?

Quand de l'ange aurons-nous les ailes (in dans le sang, mer à flux et reflux, Quand ne se plongera-t-on plus?

LE PAPILLON

Vieillard, qu'un homme te réponde.

Au soleil je voltige en paix ; Du sue des fleurs je me repais.

Adieu! Je plains bien voire monde.

Toi, le premier que je vois, Adieu, papillon des bois!

242 DERNIÈRES Cîl \ NSON!

A III Kl

\in . Te souviens-tu, disait un capitaine ou : \n; nouveau de M. L. Uadie.

France, je meurs, je meurs; tout me l'annonce. Mère adorée, adieu. Que ton saint nom Soit le dernier que ma bouche prononce. Aucun Français t'aima-t-il plus? Oh! non. Je t'ai chaulée avant de savoir lire; Et, quand la mort me tient sous son épieu, En te chantant mon dernier souffle expire. A tant d'amour donne une larme. Adieu!

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie, Poussaient leurs chars sur ton corps mutilé, De leurs bandeaux j'ai l'ail de la charpie Pour ta blessure, où mon baume a coulé. Le ciel rendit la ruine féconde; De te bénir les siècles auront lieu; Car ta pensée ensemence le monde.

L'Égalité fera sa gerbe. Adieu!

Demi-couché, je me vois dans la lombe.

Ah! viens en aide à lotis ceux (pie j'aimais. Tu le dois, France, à la pauvre colombe Qui dans Ion champ ne butina jamais.

DE Bl RAN'Gĩ r; U7,

Pour qu'à tes fils arrive ma prière, Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu. De mon tombeau j'ai soutenu la pierre.

Mon bras se lasse; elle retombe. Adieu !

\ 1. \ DES HEI! Ml lirs i H \ NSONS

BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

- un LES CHANSONS PUBLIÉES PAR LUI AVANT 1825

Dans un exemplaire de l'édition de 1821, en deux volumes in-18, Béranger a placé une centaine de notes écrites sur des feuille*. volantes. « Quelques notes sur mes chansons, commencées en 1826; — à Perrotin, » a-t-il mis sur la couverture du premier volume.

L'éditeur se réservait de placer ces notes au bas des chansons auxquelles elles se rapportent, lorsqu'il entreprendrait une édition définitive des œuvres complètes de Béranger; mais, en attendant cette édition définitive, il a paru que le caractère de ces notes, qui sont assez longues, motivait une publication particulière. Elles achèveront de peindre l'homme et de raconter l'histoire du poète *.

A la fin du second volume de l'édition qu'il annotait, Béranger a mis cette note dernière :

" Toutes les notes comprises dans ces deux volumes ont été écrites avant la Révolution de juillet 1850. L'auteur ne croit pas devoir y faire de changements. Quand elles verront le jour, ce qui ne sera probablement qu'après sa mort, il faudra peut-être que l'éditeur prenne la peine de les revoir et d'en explique; ou d'en compléter quelques-unes, au risque d'ajouter des notes ;i des notes, si tout cela mérite d'être publié. »

Ces notes, écrites de 1826 à 1830, précèdent de dix ans le travail que Béranger a composé sur sa vie : ce sont comme des matériaux préparatoires.

' De cette manière, tous les anciens souscripteurs des Chansons JI Béranger posséderont ces Notes sans avoir à acquérir d'édition nouvelle. Dans l'édition in-8. et dans l'édition in-32 des œuvres posthumes, elles suivent Ma Biographie-

iiin trouvera donc ici quelques remarques et quelques pensée» qui se retrouvent dans Ma Biographie, exprimées quelquefois d'une même manière; on y trouvera aussi des remarques et des pensées nouvelles. A la suite de l'histoire générale de Béranger, ces écrits biographiques et littéraires ont une physionomie parti-

culière qui a son prix. Ce n'est pas un de leurs moindres mérites que de faire en détail l'histoire de ses plus importantes chansons. Béranger y a marqué plus vigoureusement que partout ailleurs la trace des efforts qu'il a faits pour donner à la chanson un rang dans la littérature et pour soutenir son rôle de poète à 1830. (IV^e Éd. Ue.)

PREMIERE PREF W.K

Note 1. — Au titre. — Cette préface, que le libraire Eymery exigea, se trouve en tête du volume de chansons publié chez lui en novembre 1815 et qui porte la date de 1814. Ce volume, qui contenait à peu près les quatre-vingts premières chansons des éditions postérieures, ne donna lieu contre l'auteur à aucune poursuite, et l'on ne parut même pas penser alors à lui ôter la modique place d'expéditionnaire qu'il occupait dans les bureaux de l'Université depuis 1809.

Plusieurs de ces chansons furent pourtant incriminées en 1821, lors de leur réimpression et malgré la prescription invoquée.

Longtemps après la publication de ce premier volume, on fit savoir à Béranger que, s'il en publiait un second, où se trouveraient 1^{rs} nouvelles chansons qui couraient manuscrites ou disséminées dans quelques recueils, on se verrait contraint de lui ôter sa place. Cette espèce de menace ne l'empêcha pas de faire cette publication, dont le premier résultat fut de lui ravir son seul moyen d'existence*. Il est vrai d'ajouter que la vogue de cette seconde publication fut telle, qu'il en tira de quoi satisfaire à des

besoins que son amour de l'indépendance a toujours su modérer. Aussi a-t-il souvent répété qu'il s'était corrompu dans la prison de Sainte-Pélagie, parce qu'il y avait eu pour la première fois de sa vie des rideaux à son lit et du feu. Il ajoutait, en sortant de la Force, après neuf mois de détention, que là il avait pris l'habitude d'être servi, lui qui jusqu'alors s'était presque toujours servi lui-même. [Note de Béranger.]

Le recueil de 1821 contenait cent soixante-deux chansons, du Roi d'Yrcnt au Cinq Mai C'est à ces cent soixante-deux chansons seules que se rapportent, les notes inédites de liérancer. Sote (/< l'Éditeur.)

• voy. Mu Biographie (Edition in-8. p. ut..

Note II. — A la ligne : Cesl de récriture de Collé. — Collé, auteur de la Partie de chasse de Henri IV, est le plus varié et le plus spirituel îles anciens chansonniers français. Ses couplets, presque toujours graveleux, sont les fruits d'une observation fine et d'une gaieté mordante. 11 a laissé des mémoires recommandables par quelques anecdotes piquantes, mais où règne parfois un ton d'humeur qu'on ne s'attend pas à y trouver. Collé, dans son extrême jeunesse, avait entrevu la Régence; il passa une partie de >a vie auprès des grands. Malgré cela et en dépit de la licence reprochée à ses chansons, il a laissé la réputation d'un homme honnête et de mœurs pures. 11 mourut en 1782. [Note de Réranger.]

Collé, cousin de Kegnard et ami de Panard et de Gallet, dont parlent les notes inédites de Déranger, est né en 1"oP. Le recueil complet de ses chansons a été publié en deux vol. in-lft, 1 807 . ^es mémoires (le Journal historique , qui sont une œuvre de satire trois vol. in-8°), ont paru de 1805 à 1807. [Noie de l'Éditeur.

Note 111.— A la ligne : Conversation entre mon censeur et moi. - On sent que l'auteur fait ici une supposition pour excuser plusieurs parties de son recueil, nécessité que le libraire lui avait imposée. Du reste, il y avait quelques rapports réels entre le chanfre de Marotte et le chansonnier de 1815. (yole de Bêranger.

Note IV. — À la ligne : Chansons que mon censeur n'a pas dû me passer. — Collé publia en effet sous ce titre un recueil chantant dont la licence peut effrayer les censeurs les moins sévères (Noie de Bêranger.)

Note V. — A la ligne : Vous, monsieur Collé, qui avez pour protecteur un prince de l'auguste maison dont vous ara si bien fait parier le héros. — Cette note de Dêranger manque. Elle eût fait allusion à la ressemblance qu'il y avait entre Collé, protégé du duc d'Orléans, fils du Régent, et auteur de la Partie de chasse de Henri IV, et Bêranger, qui, devant à Lucien Bonaparte de si utileencouragements, chanta la gloire de Napoléon. (Note de l'Éditeur.)

Note VI. — An commencement du postscript um. — Telle était la préface du premier volume publié en 1815. Dans l'édition de 1821, laite en deux volumes, l'auteur a ajouté à cette préface le postscriptum suivant (voir ce postscriptnm\ Dêranger a toujours regretté d'avoir été obligé de faire une préface à ses chansons. Il n'aimait pas à écrire en prose et ne s'en croyait même pas capable. Aussi fut-il affligé de voir toujours ses libraires vouloir réimprimer ce morceau, qu'il jugeait être mauvais, et dont le ton d'ailleurs ne convenait plus aux productions qu'il a ajoutées :i celles de son premier volume. ("Sole de Bêranger.]

LE ROI P'YVETOT Notb VII, — Au litre — Lorsqn'en INI"
cette chanson o.nirn!

■ils NoT1 S

manuscrite, elle fut regardée comme un acle de courage, tant alors l'espi il d'opposition étail éteint en France. L'auteur n'étant pasconnu.on l'attribua d'abord â plusieurs personnes marquantes. Cependanl la police parvint bientôt à savoir de qui elle était. Béranger, qui n'avait jamais eu l'intention d'en faire un mystère rendit le* recherches faciles. 11 faut dire à la louange du gouvernement impérial que L'auteur n'éprouva aucune persécution à ce sujet et que sa petite place lui fut conservée.

Une vieille tradition veut qu'en réparation d'un crime commis par un roi de la race mérovingienne, un seigneur d'Yvetot, ville de Normandie, obtint que son petit domaine fût érigé en royaume. Malgré l'autorité des critiques éclairés qui ont contesté, avec toute vraisemblance, l'authenticité de cette tradition, elle suhsista fort longtemps et subsiste peut-être encore dans quelques provinces.

11 existe une histoire de ce prétendu royaume. [Noie de Béranger.)

11 y a plusieurs histoires du royaume d'Yvetot, et on ne saurait dire à laquelle Béranger fait allusion. On peut en effet citer divers auteurs qui, à des points de vue différents, se sont occupés de a royaume. .Sale tic l'Éditeur.)

LA BACCHANTE

Note VIII. — Au titre. — Voici une chanson sans refrain. L'auteur en a peu fait ainsi, non par un goût particulier, mais parer qu'il s'était aperçu du peu de succès qu'elles obtenaient. La chanson est faite pour l'oreille : là peut-être se trouve l'obligation de vers répétée à la fin des couplets ou des reprises en forme de rondeau. Quand on s'adonne à un genre, il y a maladresse à lutter contre le goût général. Nuire poésie privée de rythme accentué a besoin de la rime, et le goût de la rime amène peut-être celui des refrains. Voulant faire de la poésie chantée, Béranger fut d'une contrainte de plaire d'abord à l'oreille, avec les seuls moyens que lui offrait le style de la chanson. (Note de Béranger)

LE SÉNATEUR

Vue IX. — Au titre. — On avait tellement soif d'opposition alors

quoique personne n'osât en faire, ou plutôt parce que personne n'osait en faire, que celle innocente chanson fut regardée, à cause de son titre, comme un trait de satire dirigé contre le pouvoir, une singularité qui semble inexplicable aujourd'hui, et qui par cela même méritait d'être signalée. Note de Béranger.

L'ACADÉMIE ET LE CAVEAU

.Note X. — \ i litre. Le Caveau moderne était une réunion de chansonniers, instituée à l'imitation de l'ancien Caveau, on, chez

DE BERAJNGER. 249

le restaurateur Lm Ici, se réunissaient l'iron, Collé, Panard, CréhillonpèreetCréhillon (ils, etc. Le nouveau Caveau a aussi compté

des noms justement cél èbres et a longtemps joui d'une réputation d'esprit et de gaieté; mais les événements politiques ont mis un tonne à ses réunions. Chaque mois cette société publiait un cahier île chansons et un volume à la fin de chaque année. L'auteur fut reçu membre île cette société à la fin de 181 ri; il n'avait pas sollicité cet honneur, mais il ne put qu'en être flatté. 11 y lit. d'agréables connaissances qui le tirèrent de la retraite où il vivait. 11 doit surtout citer Désaugiers, dont II a toujours admiré les productions el aimé la personne, malgré la faiblesse de caractère qu'on a pu reprocher à ce chansonnier . II n'a cessé de le voir que lorsque le président du Caveau tomba dans les excès d'une opinion qui ni pouvait être celle de notre auteur. Béranger ne l'en a pas moins toujours regardé comme un excellent homme, victime et jouet de quelques intrigants qui faisaient tourner à leur profil son extrême bonté et son rare latent. (Note tté Bêrangrr.)

A GAUDRIOLE

Noie XII.— Au titre. - 1812. (Notéde Bélanger.

Cette pièce, dans l'édition de 1821, était placée après celle de Roger Bontemps. Soir de l' Éditeur.

Note XIII. — Au premier vers. — La censure exercée sous l'Empire avait interdit à la chanson la satire, qui en esl peut-être le premier élément.

'foutes les chansons de cette époque ont une uniformité insupportable, à l'exception de celles de Désaugiers et d'un ou deux autres de ses collègues. La chanson graveleuse devait renaître alors : elle appartient aux temps de despotisme. C'est la seule justification de l'auteur de ce recueil pour celles de ce genre qu'il peut contenir el qui toutes, en effet, sont nées sous le régime impérial. Il est vrai qu'il faut ajouter que l'auteur n'avait pas encore vu tout le parti qu'on pouvait tirer de la chanson. Les malheurs de la France devaient le lui révéler. 11 devait apprendre bientôt que ce n'était plus le temps de plaisanter' contre les médecins et les procureurs, les coquettes et les Sganarelles, qui l'indécence et l'acrimonie des Noëls de la cour étaient même une inconvenance à une époque grave et triste, qu'il fallait que la chanson prit une marche différente de celle que Collé. Panard ci

■ ■■ii d'autres lui avaient imprimée, et que la gaieté même devait avoir son utilité. [Note de Biranger.

Note XI\ — .1// titre. — Parny, le plus célèbre de nos poètes élégiaques, auteur de la Guerre des Dieux el de tant d'autres pro'hictions pleines de grâce et d'esprit, mourut en 1814. Sa philosophie hardie l'ayant rendu odieux aux hommes de cette époque,

peu de voix osèrent témoigner les regrets que devait inspirer la perte de ce porte aimable, l'une îles gloire- les plus réelles du einps où il a vécu. (Note de Bêranger.)

LE PETIT HOMME GRIS

Note XV. — An litre. — Voilà une des premières chansons di l'auteur qui aient obtenu de la vogue. Elle date de 1N|() on 1811 . Le succès de cette chanson et de quelques antres ne suffit point pour faire penser à Bêranger qu'il ne dût s'adonner qu'à ce genre. Il travaillait alors' à des idylles que plus tard il abandonna. (Note de Bêranger. |

LE MORT VIVANT

.Note XVI. — A lu date. — 181".. Note de Bêranger.) Cette chanson est datée de 1811 dans toutes les éditions publiées du vivant de Bêranger. (Note, de l'Éditeur.)

Note XVII. — Au premier vers. — Cette chanson ne mériterait aucune remarque, s'il n'était curieux de constater l'état d'oppression de la presse à cette époque par la suppression qu'il fallut faire du quatrième couplet, lorsqu'elle fut imprimée en 181 i, peu de temps avant la chute de Napoléon, dans le recueil du Caveau moderne. Ce qui n'est pas moins étrange à dire, c'est que ceux des membres de cette société qui en demandèrent la suppression furent ceux qui se montrèrent les plus outrés partisans de la Restauration et les plus violents ennemis de l'Empire. [Note de Bêranger.

La chanson du Mort vivant, dans le recueil de 1821, était placée après le Petit Homme gris. [Note de l'Éditeur.]

UNS₁ SOIT-IL

Noir. XVIII. — Au titre. - Cette chanson ressemble aux anciens

vaudevilles satiriques. Elle est d'une date beaucoup plus ancienne que celle qui est indiquée en tête; elle fut, je crois, imprimée

■ Voy. Vu Biographie. (Édition in-x. p. 18.)

bt BERANGER. i •!

dans un mauvais recueil sous le Consulat, où elle passa inaperçue. L'auteur n'a pas voulu donner la date plus précise, de peur de mettre sur la voie de beaucoup d'autres de ses chansons imprimées dans le même recueil et qui presque toutes sont dignes de l'ouïe où elles sont tombées en naissant. 11 prie les éditeurs qu'il pourrait avoir un jour de ne point aller fouiller dans ce panier aux ordures. Il a dit souvent qu'un recueil de chansons, pour être complet, en devait contenir de mauvaises : il en faut pour tous ■ lits; mais il croit avoir suffisamment satisfait à cette obligation dans les recueils qu'il a publiés lui-même. (Note de Bémey.)

Cette chanson, dans l'édition de 1821, venait après le Mort vivant. Ce que dit Béranger explique pourquoi on n'a pas voulu, à la fin de Ma Biographie, recueillir les pièces qu'il a proscrites. (Note de l'Éditeur.)

L'ÉDUCATION DES DEMOISELLES

.Vhl XIX. — Au titre. — Dans son ouvrage de l'Éducation des Fille*. I éuelùn entre dans les plus petits détails des travaux propres aux femmes.

il faut bien se garder de faire de cette chanson une application générale. La critique qu'elle contient deviendrait injuste si l'on voulait y voir un tableau de l'éducation des jeunes personnes à l'époque où cette chanson fut faite, iflole de Béranger.)

CHARLES Vil

"\oil XX. — Ah titre. — Cette chanson et celle de Marie Stuarl sont ce qu'on appelle des romances. Cest un genre particulier qui Moncrif, Coupignv et quelques autres ont exploité très-heureusement. Béranger n'a fait ces deux romances que pour In musique, qui est d'un de ses amis. Depuis, avant l'ait prendre à la chanson des tons qu'elle avait repousses jusqu'à lui, le ton mélancolique ou élevé que la romance affectail seule est venu se tondre avec les autres pallies du genre chantant qu'il agrandit autant qu'il lut en son pouvoir. Mais, que ces chansons fussent tristes, sérieuses ou guerrières, elles ne fuient plus du tout ce qu'on appelait du nom de romances. Cela lient a des nuances qu'il serait difficile de l'aire ressortir ici d'une manière claire et en peu de mots: ajoutons (pie la chose n'en vaut pas la peine. {Noie de BèrangerJ

LA BONNE FILLE Note XXL — An vers

\u censeur Mascarille.

La note manque ; mais Béranger a mis là une croix qui marquait

i,l NOTES

son intention d'en li i Serait-ce de Lemon te) que Bérangei

voulait parler? Il avait eu à se plaindre de lui. — Voyez Va /.' o graphie. [Noie de l'Éditeur.) Note XXII. — A" ver

Trois auditeurs me disent : Viens, Camille.

Les auditeurs au conseil d'Etat de Napoléon obtenaient presque tous des intendances dans les pays conquis, ce qui explique le nom d'intendant que leur "donne l'auteur.

• '.elle chanson est tout à fait dans le genre de Collé, et i le cas de répéter ce'qui a été dît pour la Gaudriole. [Note de Bévanger.)

La Banne Fille, dans l'édition de 1821, venait après Charles VU. Noie de l'Editeur.)

MES CHEVEUX

Son XX11I. — Au titre — A l'âge de vingt-quatre ans, Déranger était presque entièrement chauve. 11 ne put jamais attribuer à cette calvitie prématurée qu'aux violents maux de tête qui le tourmentèrent dès son enfance. C'est par une espèce de licence poétique qu'il semble ici indiquer une autre cause à la perte de ses cheveux. (Note (/ '■ Béranger.

L'AGE FUTUR

Noël \\l\~.l la date.— 1813. [Note de Béranger. Note XXV. — Au vers

Nous aimons bien un peu ta guen e.

La note manque. Il est probable que Béranger voulait parler 'le quelque suppression exigée encore pour ce couplet, qui avait l'air de ne pas admirer à l'excès la gloire sanglante des batailles. Note de l'Éditeur.

LES GUEUX

Note XXVI. — .l la date. —1812. (Note de Béranger, Cette chanson venait, dans l'édition de 1821, après l'Age fut m Soie de l'Éditeur.)

L'AMI l;ui;|.\\

Note XXVII. — .l« litre.— L'Ami Robin est une chanson de l'ère pire: Béranger ne se proposait alors que Collé pour modèle. Comme il n'écrivait pas ses chansons, il en a perdu un i mil

PI UERASGER. "2bô

nombre de «elle même époque. Il a toujours regretté de* couplets intitulés le Bœuf gras et le Déerol leur suivant la cour, couplets tort satiriques que les convenances l'eussent sansdoute empêché de publier à la Restauration, puisqu'ils attaquaient le gouvernement déchu, mais qui n'en auraient pas moins été pour lui

un complément de l'histoire chantante des règnes sous lesquels il a vécu.

Lorsque les amis de Béranger l'engagèrent à écrire ses chansons, il en retrouva dans sa mémoire près de quatre-vingts, tant bonnes que mauvaises, dont il forma un recueil avec ce titre : Chansons morales et autres, par M. un tel, membre d'une société de bon goût et de mauvaise ion. On peut, d'après cela, juger du peu d'importance qu'il attachait à ces productions. Son premier volume, publié à la fin de 1815, est encore intitulé : Chansons morales et autres. {Soit de Béranger.}

LES GAULOIS ET LES FRANCS

Non XXVI¹¹. — Au li re. — \ l'époque de la première invasion, on engagea tous les membres du Caveau à faire des chansons pour ranimer l'esprit public. Désaugiers en fit une, qui, je crois, commençait ainsi :

Il reviendra, le (ils de la victoire '. et que la police s'empresse de faire répandre. Celle-ci n'était que patriotique : elle n'eut point de succès et peut-être n'en méritaitelle pas, quoiqu'elle ne fût pas le fruit d'une inspiration de commande, (fielle de Béranger.

IN TOIR DE MAROTTE

Non; XXIX. — Au sous litre : Chanson chantée aux soupers de Momis. — Autre société chantante fondée à l'imitation du Ca-

veau moderne. Le président de» Soupers de Momus porte, à table, une marotte pour signe distinctif.

Le troisième et le quatrième vers du troisième couplet font assez voir que cette chanson date du commencement de la Restauration. (Sole de Béranger.)

MA DERNIÈRE CHANSON PEUT-ÊTRE

Note XXXII. — À la date. — L'ennemi avançait sur Paris, et

l'auteur n'avait pas encore osé élever le ton de la chanson. Sans cela, c'eût été d'une voix plus grave qu'il eût exprimé les sentiments qui l'agitaient alors. Il est nécessaire d'ajouter que personne ne pouvait se persuader que Paris tomberait si facilement au pouvoir des étrangers, et que rien jusque-là n'avait troublé les plaisirs de cette capitale.

Le jour de la première reddition de Paris, le matin, on afficha encore les spectacles. (Sole de Béranger.)

Noix XXXIII. — 11 va dans le recueil d'Olivier Basselin, donné par Jean le Houx, une chanson qui ressemble fort à celle-ci Noie de l'Éditeur. \

LE BON FRANÇAIS

Note XXXIV. — Au litre. — L'auteur voyait alors beaucoup de Français insulter à leur propre gloire. Il n'y avait plus de bous-

sole politique qui pût guider le patriotisme. L'habitude de penser s'était, pour ainsi dire, perdue sous l'Empire. Les plus sages avaient bien de la peine à opposer un frein à la démente des royalistes, qui étaient alors en assez grand nombre dans les salons. Déranger ue pensa d'abord qu'à réclamer au nom de la gloire nationale indignement méconnue, et, quoiqu'il n'aimât point les Bourbons, il crut devoir se servir de leur nom pour célébrer, en présence des étrangers eux-mêmes, et nos nombreux faits d'armes et la supériorité de nos arts.

11 prouvait aussi par là (pie son patriotisme faisait abnégation des personnes, ce qui était vrai, sauf ensuite à s'en prendre aux Bourbons eux-mêmes, si tant de promesses faites ne devaient aboutir qu'à nous rendre l'ancien régime et tous ses abus. Aussi, dans l'édition de 1821, mit-il plusieurs petites notes qui ne durenl point laisser de doute à cet égard.

Beaucoup de chansons de commande furent faites alors en faveur des Bourbons et contre Napoléon par plusieurs membres du Caveau, qui avaient chanté l'Lmpereur dans toutes les occasions. Déranger avait aussi été sollicité; mais il refusa, non pour s'en faire un mérite, mais parce qu'il pensa toujours qu'il faut de la conscience, même en chansons. (Note de Béranger.)

* Voy. Mo Bioqro]ihit. (Edition in-s, p. HT.)

REQUÊTE DES CHIENS DE QUALITÉ

Note XXXV. — Au litre. — Voici la première chanson d'opposition que la Restauration inspira à l'auteur. Le nom de lyrun était alors donné à tout propos à Napoléon par ceux-là mêmes qui l'avaient le plus flatté et parmi lesquels se trouvaient tant de noms de l'ancienne aristocratie. Les prétentions absurdes renaissaient à la cour et à la ville. Tout comme autrefois, était le mot d'ordre, et les vieilles modes reparaissaient avec les vieux usages.

Des amis trop prudents empêchèrent l'auteur d'insérer cette chanson dans le volume qu'il publia en 1815. (Sole de Birauyer.)

LA CENSURE

Soie XXXVI¹¹. — Au sous-titre. — C'est peu de temps après la première Restauration que le ministère, par l'organe de M. l'abbé de Montesquiou, chargé de l'intérieur, demanda une loi répressive de la liberté de la presse. Cette loi donnait des censeurs aux divers journaux, et la Chambre n'opposa presque pas de résistance à ces limitations de la plus importante des libertés publiques.

Pendant les Gent-Jours, on proposa à l'auteur la place de censeur du Journal général ' ; il refusa, tout pauvre diable qu'il était, en disant qu'il avait assez cherché à déconsidérer le métier pour n'avoir pas de mérite à refuser de le faire, même pour six mille francs. (Note de Béranger.

VIEUX HABITS, VIEUX GALONS

Note XXXIX. — A la date. — Cette chanson exige plusieurs explications.

La Gazelle de France était, dès cette époque, l'apologiste de l'ancien régime.

' Voy. Ma biographie- (Édition in-8, p. 1827.)

m NOTES

Quant aux Déesses civiques, on sait qu'elles contribuèrent peut-être à faire dégénérer les fêtes républicaines.

Les Habits verts, livrée de l'Empereur.

Les Habits bleus, livrée des Bourbons.

On voyait reparaître alors les habits de l'ancienne cour. Le public s'en amusait beaucoup. Quant à l'Habit de sa nt, on sait que déjà l'hypocrisie reprenait son masque.

On remarqua aussi, chez plusieurs tripiers, des costumes de la cour impériale. L'auteur y fait allusion dans l'avant-dernier couplet. (Note de Béranger.)

LE NOUVEAU DIOGÈNE

.Noie XL. — Au litre. — i:elto chanson appartient aux Cenl-Jours. Le couplet sur le chapeau de fleurs de la Liberté fait allusion à quelques hommes dont les noms ne rappelaient de !(" > qui- si

excès¹ et qui avaient la prétention de représenter seuls le parti républicain.

Le cinquième couplet fait allusion au congrès de Vienne, alors assemblé. (Noie de Bèranger.)

MON CURÉ

.Noir XLIY. — Au sous-litre, qui, dans l'édition de 1821, était celui-ci : Chanson qui n'est point à l'usage des f/rns intolérants. — Cette chanson fut laite après la première Restauration, lorsque, par une ordonnance royale, on fit une obligation de fermer les boutiques le dimanche, et que bientôt les prêtres, renchérisant sur cette mesure, proscrivirent la danse dans plusieurs communes les jours de fête. On put juger de< lors jusqu'où le clergé pouvait pousser l'esprit d'intolérance qui lui esi si naturel, aidé comme il l'était par une cour toute bigote. (Note de Bèranger.

La Pétit'on de P. !.. Courier, pour des villageois qu'on empêche de

1>E l'-KK wr.F.R. -i:\-

ilunsi >■, est du même temps et a le même sens ijne la chanson. [Note de l'Éditeur.)

BOUQUET

Note XLV. — .\u deuxième couplet et aux vers : Où Favart... où Panard, etc. — Deux croix marquent que Béranger voulait met Ire ileux notes pour parler des deux chansonniers que ses vers caractérisent ici rapidement et nettement Dans Ma Biographie il est question de Favart, que Béranger a vu dans son enfance. 11 n'a pu voir Panard, ne en 1694, mort en l'fia. (Sole de l'Éditeur.)

TRAITÉ DE POLITIQUE

Note XLV1. — .1 la date. — Cette chanson, faite dans les Cent-Jours, peu de temps après le retour de Napoléon, parut imprimée dans plusieurs journaux. Parmi les auteurs qui ont injurié ce grand homme après sa douhle chute, il y en a peu, sans doute, qui eussent voulu lui parler ainsi que Béranger le fit dans ces couplets. Lors de La seconde rentrée des Bourbons, on ne l'accusa pas moins d'avoir flatté l'Empereur. 11 fut loin d'en juger ainsi, puisque dans son premier volume, publié à la fin de 1815, il n'inséra pas cette chanson, parce qu'il la regardait comme une critique trop directe du gouvernement impénal, ce qui lui semblait peu convenable alors.

11 faut toujours se rappeler que Béranger n'avait pas encore osé donner à son genre des formes plus en rapport avec les idées qui occupaient le peuple français. De là, le ton et le cadre qu'il prit dans le Traité de politique.

C'est à l'époque où il fit cette chanson qu'on lui proposa la place de censeur du Journal vénérail, feuille connue par son roya-

lisme. Béranger, partisan de la liberté illimitée de la presse, refusa cette place, qui rapportait six mille francs, quoiqu'il n'eût alors pour vivre et soutenir des charges assez fortes que son emploi de dixhuit cents francs. {Note de Béranger.)

L'OPINION DE CES DEMOISELLES

Note XLVII. — .4 la date. — Pendant les Cent-Jours, le loyalisme et la malveillance rappelaient de tous leurs vœux les armées étrangères. L'auteur crut les frapper de ridicule en mettant l'opinion des dames du faubourg Saint-Germain dans la bouche des demoiselles dont il est question dans cette chanson. Béranger avait le désir de stigmatiser, dans une chanson qui put devenir populaire, un parti que ses trames criminelles et antipatriotiques eussent dû rendre odieux à tous les cœurs honnêtes.

Béranger a peu fait emploi du langage patoisé. Dans cette chanson ce langage était convenable et pouvait même devenir piquant L'auteur ne se l'est snère permis que pour de pareils su-

jets, en regrettant toujours d'être obligé d'en faire usage. Note de Biranger.)

PLIS DE POLITIQUE

Noie XI.VIII. — A lu date. — Pouf la seconde foi*- l'ennemi était sous les murs de Paris, dont la résistance ne devait pas durer, quand l'auteur fit celte chanson. Elle est bien différente, pour le

ton, de celle qu'il avait faite un an auparavant, à peu près en pareille circonstance. 11 commençait à sentir qu'on lui permettrait de prendre des accents plus graves pour parler des grands événements qui répandaient tant de tristesse dans le peuple. Le succès qu'obtint cette chanson le confirma dans l'idée qu'il avait que le peuple, depuis la Révolution, élanl entré pour quelque chose dans ses propres affaires, il fallait que le genre qu'on disait être l'expression des sentiments populaires prit enfin tous les ton^ poui répondre à ces mêmes sentiments. L'éloge de l'amour et du vin ne devait être le plus souvent que le cadre des idées qu'il fallait que la chanson exprimât désormais, au moins à une époque où toutes les circonstances un peu importantes réagissaient sur des masses nombreuses et sur des individus plus éclairés. Note de Biranger.

A MON AMI DÉSAUGIERS

Note XLIX. — Au sous-litre. — l'eu de temps après la seconde Restauration, Désaugiers fut nommé directeur du théâtre du Vaudeville. Déranger voyait encore fréquemment cet homme aimable, qui, jusque-là, avait semblé respecter les opinions de ceux qui ne pensaient ni n'agissaient comme lui. 11 se lit un plaisir de lui adresser cette chanson, où à des éloges mérités se mêlaient quelques idées patriotiques.

Dans les éditions de 1821 et suivantes, Déranger eût éprouvé de la peine, quoique toute intimité eut cessé entre Désaugiers et lui. à effacer le mot ami placé en tête de cette chanson. 11 connaissait trop bien Désaugiers pour lui en vouloir de quelques torts de conduite qui tenaient à la faiblesse de son caractère, et que même il n'aurait jamais eus, s'il n'eut été entouré que d'amis véritables. Ce joyeux chansonnier fit lui même savoir à Déranger

combien il regrettait de n'avoir pas continué d'être en rapport avec lui. Ce regret était partagé. Mais un des résultats les (dus tristes de-, dissensions politiques, c'est que non-seulement elles divisent les hommes les plus farts pour s'aimer, mais que le temps, eu rapprochant enfin les partis les plus opposés, ne renverse pas toujours les barrières que les opinions ont élevées entre ces mêmes hommes. [Noie de Béranger.)

Désaugiers est mort le 9 août 1827. \No.e de l'Éditeur.)

DE H KI'. VNGER.

LE VILAIN

Note h. — Au litre. —(Cette chanson, dans l'édition de 1821, porte la date de 1815.) — Né d'un père qui, trompé par quelques traditions vagues, noyait à la noblesse de sa famille, bien qu'il ne fût que le fils d'un cabaretier du village de Flamicourt, près de Péronne, et qui ajoutait toujours à son nom la particule nobiliaire, Béranger la reçut dans ses actes de naissance. Il ne s'en serait jamais paré, sans la nécessité où il fut d'établir une différence entre son nom et celui de plusieurs Béranger qui, lors de son début, avaient quelque réputation littéraire. Ayant vu plusieurs de ses vers attribués à un M. Bérenger de Lyon, qui eut à souffrir de cette erreur, les vers étant fort mauvais, il prit le de vers 1812, et le fit même précéder des initiales de ses noms patronymiques (Pierre-Jean i. A la Restauration, il continua désigner ainsi ses chansons, regardant comme ridicules ces altérations de noms, espèce de concession qui n'est qu'une faible garantie politique. Il était bien sur d'en pouvoir donner d'autres. Longtemps le fau-

bourg Saint-Germain le crut vraiment noble, même encore après la chanson du Vilain, ce qui ne contribua pas peu à augmenter la haine qu'il inspirait. Quand il eut enfin bien établi sa roture, ces messieurs et ces darnes disaient alors que c'était parce qu'il était sans naissance qu'il faisait la guerre aux privilèges.

Le troisième couplet de cette chanson fait allusion à tous ces hommes d'ancienne noblesse qui, las d'une retraite forcée dans leurs châteaux, sollicitèrent des emplois dans l'antichambre du nouveau Charlemagne.

Le nom de Merlin l'enchanteur ne peut donner lieu à aucune interprétation. Ce nom ne fut illustré sous l'Empire que par le plus fameux de nos jurisconsultes, qu'on laissa mourir en exil, et qui n'eut rien à débattre avec les domestiques du prince. (Note de Béranger.)

LE VIEUX M EN ET HIER

Note Ll. — .1 lu date. — Cette chanson fut faite au milieu des proscriptions et des exécutions qui ternirent la seconde Restauration, et qui durent lui aliéner pour longtemps les cœurs vraiment généreux et patriotiques. Ce n'est pas avec des chansons et des vers qu'on fait entendre raison aux rois et aux factions; mais les poètes ne doivent pourtant pas se décourager. (Note de Béranger.)

LES DEUX SŒURS DE CHARITÉ

Notk LU. — An titre. — Voilà une des chansons contre lesquelles .Marchangy, avocat du roi, s'est livré aux plus violentes déclama-

lions loi. s du procès Fait à Béranger*. Elle esl au nombre des chansons condamnées.

L'auteur rappelle à la fin du second couplet le refus d'inhumation l'ait si souvent par nos prêtres â nos acteurs el actrices. (Vole de Bèrœngér. •

On sait que, lorsque le curé de Saint-Horh refusa d'ouvrir son église au corps de mademoiselle Raucourt, il y eut dans Paris de l'agitation. (Noie de l'Éditeur.)

LES OISEAUX

Non; LUI, — .1 lu date. — C'est au moment ou M. Irnault se préparait ;'i partir pour l'exil auquel les proscriptions l'avaient condamné, -'I lorsque sa famille l'était le jour de sa naissance, que Bérangei fit ces couplets, où il n'exprimait que Faiblement la peine que lui causaient les malheurs d'un homme à qui il avait de véritables obligations et dont il a toujours estimé le noble caractère.

ha chanson tomha dans les mains de la police. Béranger fut semonce et menacé de la perte de son emploi. C'est alors qu'il répondit en riant: « Si on me l'ôte, je me ferai journaliste. Aimet-on mieux cela ? » Sa place d'expéditionnaire lui fut conservée. [Noie de Béranger.)

Les Oiseaux, dans l'édition de 1821, venaient après les Deux Sœurs de Charité. (Noie rir l'Éditeur.)

COMPLAINTÉ DUNE DE CES DEMOISELLES

Note L1V. — Au sous-titre. — Voici une espèce de. vaudeville sur celte époque, où beaucoup d'autres choses auraient pu et dû être dites. AVellington était le héros du parti antifrançais et l'épouvantai! qu'on opposait, aux patriotes.

Deuxième couplet. Louis XVIII affectait des mœurs galantes qui n'allaient ni à son âge ni à sa santé. Le duc de lierry vivait dans les coulisses.

Troisième couplet. Le gouvernement faisait peu pour les artistes, qui presque tous passaient pour de mauvais royalistes.

Quatrième couplet. On sait combien de procès signalèrent celte malheureuse époque. Les juges se montrèrent plus que zélés.

Dernier couplet. M. Laborie, dès lois agent du parti occulte et des jésuites, avait osé élever la voix en faveur de la restitution des biens du clergé.

La raison qui avait déterminé Béranger à choisir ces demoiselles pour faire la chanson de l'Opinion l'engagea à mettre encore

• Marchangy poursuivit aussi la Descente aux Enfers. Il est presque impossible d'en deviner- la cause, si ce n'est la protection que le pouvoir 8C< '.••

•us superstitions les plus absurdes. {Note de Béranger)

n f. ber \m; il;. m

• I n i » s leur bouche cette satire patoisée que leur langage seul pouvait égayer un peu. (Noie de Béranger.'y

LE MARQUIS DE CARACAS

Note LV. — A la date. — Cette chanson obtint une très-grande vogue. On pense que plusieurs personnes du gouvernement, frappées de Pabsifrdité des prétentions féodales de nos anciens nobles, contribuèrent à répandre cette satire ou du moins ne furent pas fâchés qu'elle courût toute la France. Une réponse y fut faite sur le même air. (Note de Béranger.)

MA RÉPUBLIQUE

Note I.VI. — Au litre. -Quel Parisien, sans sortir de France, a pu voir plus de rois que celui qui a d'abord vu, dans son enfance, Louis XVI, puis après Napoléon, son fils, ses frères, Joseph, Louis, Jérôme et Murât, et à leur suite les rois d'Étrurie, de Wui temberg, de Saxe, de Bavière, le pape, deux rois d'Espagne, Charles IV et Ferdinand, et qui enfin, aux deux invasions de la France, a vu Alexandre, François II, Frédéric-Guillaume de

Prusse, Guillaume des Pays-Bas, Bernadotte et tutti quanti? Ajoutez à ce nombre déjà si grand Louis XVIII et Charles X, sans compter Malhurin Bnmemi. En voilà bien assez pour un républicain. (Note de Béranger.)

PAILLASSE

Note LVII. — A la date. — Décembre 18IG. [Note de Béranger.]

Note LVIII. — Au premier vers. — Beaucoup de personnes ont cru et dit que cette chanson avait été faite contre Désaugiers *. On aurait dû penser que Béranger ne personnifia jamais la satire que contre les hommes puissants, et que d'ailleurs il était encore en relation avec Désaugiers lorsqu'il fit Paillasse. Quelques traits pouvaient bien tomber sur ce chansonnier ; mais l'aillasse était une peinture générale de tant d'individus bien autrement élevés et importants que Désaugiers. Aussi disait-il plaisamment à ce sujet : •< Ce ne peut être moi. Je n'ai point sauté pendant les Cent-Jours. » De faux amis parvinrent à lui persuader de répondre à cette chanson, et il en fit une intitulée l'Employé et le Garde national. Elle n'est point bonne. Béranger en plaisanta avec lui, et cette obscure tracasserie ne parvint pas encore à les diviser. (Note de Béranger.)

LE JUGE DE CHARENTOW

Note LIX. — Au premier vers. — Un discours au moins étrange prononcé par M. le premier président Séguier, à la rentrée des

tribunaux (en 1816), donna naissance à celle chanson, qui eut une vogue prodigieuse. Depuis, M. Séguier, comme membre de la Chambre des pairs, dans l'affaire dp la conspiration de 1820, montra tanl d'humanité el d'amour de la justice, que Béranger eut voulu pouvoir faire disparaître ces couplets. Outre l'inutilité de cette suppression, comme il le dit dans une note, ce qui devait le porter à n'en rien faire, c'est que, le dernier couplet attaquant M. Bellart, qui était encore tout-puissant lorsque parut l'édition de 1821. Béranger eut semblé reculer devant cette terrible puissance, à laquelle il prévoyait bien qu'il aurait à faire avant peu. Ss prévisions ne furent pas trompées; et M. Bellart, si l'on en croit quelques rapports, ne se montra pas seulement magistrat sévère. C'est le cas de rapporter un fait qui est de peu d'importance, mais qui ne doit pas rester dans l'oubli, puisqu'il honore Napoléon et un de ses ministres.

A l'époque des Cent-Jours, Bellart prit la fuite. Sa famille voulut faire sonder l'Empereur pour savoir s'il pourrait rentrer sans danger. On s'adressa à Béranger, qui connaissait M. Regnaud de Saint-Jean-d'Angély. Les prières du chansonnier engagèrent celui-ci à parler de Bellart à Napoléon, qui répondit qu'il pourrait rentrer en France, qu'il y serait tranquille et ne courrait aucun danger. Béranger, qui n'avait pas encore de cet avocat l'idée qu'il a dû concevoir depuis, heureux d'une telle réponse, se hâta de la porter à l'ami de Bellart, qui l'avait engagé à se charger de cette négociation. En 1822, le procureur général ne pouvait 1 ignorer, car une personne de la famille de cet ami écrivit pour le lui rappeler ou le lui apprendre, pendant le procès que Béranger eut à soutenir après sa condamnation, lorsque, contre tout droit, on

voulut lui imputer à crime la publication des pièces du premier procès l'ait aux chansons. Or le parquet seul avait provoqué cette affaire, et M. Bellart en était le chef. C'était un terrible homme que ce magistrat: il eût volontiers trailé un chansonnier comme un maréchal de France.

Pour revenir à la chanson qui donne lieu à cette note, il faut dire qu'elle se compose en partie des expressions mêmes qui choquèrent si généralement dans le discours de M. le premier président, et qu'elle fut composée le Moniteur à la main; ce qui la rendait piquante lorsqu'elle parut doit la rendre inintelligible aujourd'hui. [Noie de Béranger.)

On trouve, par extraits seulement, le discours de 11. Séguier a la page 1252 du Moniteur de 1816. C'est en effet une étrange satire de l'œuvre de la Révolution française. Le principe d'égalité y est tourné en ridicule, et le premier magistrat de la France déclare que le Code est un livre empoisonné. (Note de /'Éditeur.)

LA COCARDE BLANCHE

Sort I.N —.1» litre.— Beaucoup de personnes d'un rang élevé à

DE BEB VNGER. 263

la cour eurent la déplorable idée dp célébrer dans un repas d'anniversaire, plusieurs fois renouvelé, l'entrée des troupes alliées à Paris en 18U. L'est à propos de cette réunion, qu'un mot du roi eut pu empêcher, que Béranger fit cette chanson, où l'ironie est d'autant plus claire, qu'elle avait à exprimer une plus vive indignation.

Le couplet sur Henri IV est le seul qui ait été attaqué par les tribunaux, comme un outrage à la personne du roi. (Note de Béranger. \

LA SAINTE ALLIANCE BARBARESQUE

Note LXI. — Au premier vers. — La Sainte Alliance des rois est un fait historique trop connu pour qu'il soit nécessaire d'expliquer le but de cette chanson. Le roi Christophe était alors dans toute sa gloire. Il en était de même de M. de Bonald. M. Ferrand, si connu par sa déposition dans l'affaire de M. de Lavalette, dont elle détermina la condamnation, a fait un ouvrage intitulé *Esprit de l'Europe*, si re, plein de vues fausses et d'une critique superficielle. (Note de Béranger.)

L'ERMITE ET SES SAINTS

Non: LXII. — Au sous-titre. — Les chansons de fêle disent toujours trop ou trop peu. Celle-ci a ce dernier inconvénient. Il y avait beaucoup plus et beaucoup mieux à dire de M. de Jouy. Ce n'est pas la matière, c'est la place qui a manqué à l'éloge que Béranger eût voulu pouvoir faire de l'Ermitte de la Chaiissée-d'Auln: . de l'auteur de la Vestale, de Si/Ila, etc., etc. La reconnaissance lui en faisait un devoir. Personne plus que de Jouy n'a pris à tâche de travailler à la réputation de son ami. Il n'est presque pas un de ses ouvrages où il ne se soit plu à en répéter le nom, même à l'époque où ce nom était connu de bien peu de monde. Il est

bon de remarquer que de Jouy a lui-même fait un grand nombre de chansons dont plusieurs ont obtenu et mérité une véritable vogue.

(D'une écriture plus récente.) Il est cruel de penser qu'à l'époque où cette note fut écrite quelques personnes aient semblé prendre à tâche de dénigrer ce littérateur célèbre, doué d'un talent incontestable et du caractère le plus aimable. La jeune littérature a des torts à expier envers lui, car il fut toujours le protecteur des débutants. Soie de Béranger.

LES CAPUCINS

Note LX11I. — Au titre. — Cette chanson fut surtout maltraitée par Marchangy, qui en prit occasion pour faire le plus étrange éloge des capucins. Elle contribua plus que toute autre à la première condamnation de Béranger. Le couplet,

i i glise esl l'asile de» cuistres,

n rii.i surtout les dévots.

En 1817, des capucins s'étaient déjà montrés, même à l'ari>. Les journaux royalistes n'étaient pleins que de détails de fêtes d'église; un faisait Communier les soldats pour de l'argent, et les missionnaires tonnaient dans les campagnes contre les acquéreurs de Liens nationaux. Note de Béranger.)

Cette chanson, dans l'édition de 1821, porte la date de 1^{re} 17, qui évidemment est la date vraie. Note de l'Éditeur.

LA \ IVANDIÈRE

\ni i I.X1V.- Au titre. — 'Voici une des chansons patriotiques de liéranger qui eurent le plus de succès : elle descendit surtout dans les classes inférieures, à qui l'auteur crut toujours nécessaire de plaire, dans l'intérêt même de la poésie, qui, selon lui, avait trop longtemps, chez nous, dédaigné un public qui nous eût conduit à plus île naturel et de vérité. La Vivandière déplut singulièrement à la police, et on empêcha de la chanter dans les guinguettes. (Note de Béranger.)

L'EXILÉ

Note l.\ . — Au titre. — L'histoire redira le nom des hommes plus ou moins illustres que la seconde Restauration proscrivit de France ou força de s'en éloigner. A l'époque où cette chanson fut faite, on paraissait espérer que les Bourbons se lasseraient enfin d'un système de rigueur. Si quelqu'un devait élever la voix, c'était Béranger, qui regarda toujours comme sa plus grande gloire d'avoir, par ses chansons, adouci le sort de tant de victimes des réactions politiques. 11 reçut bien souvent des lettres venues des pays 1rs plus éloignés, de Calcutta même, où des Français lui témoignaient leur reconnaissance pour le charme qu'ils avaient trouvé dans leur exil à répéter des chants qui leur rappelaient la terre chérie. Jamais plus douce récompense ne put être décernée .i leur auteur. (Sole de Béranger.)

LA PETITE FÉE

Non; LXVI. — Au titre. — La note, indiquée par une croix, manque. Peut-être Béranger voulait-il parler du genre particulier de cette chanson. {Soie de VËdiieur.)

M. .MUAS

Note l.W 11. — Ait litre. — Cette chanson fut faite pour une réunion de libéraux, qui s'intitulait « Société des Apôtres. » Béranger y portait le nom de Jacques le Majeur. Sa chanson commençait ainsi :

DU BE RANG EU. -l'-'

Mes lières, les bons apôtres, Que mon cousin le lion Uieu.

Lorsque nous faisons des nôtres, v>it avec nous dans ce lien '
Mais, s'il fut pris en défaut Pour avoir parlé trop haut, Parlons bas.

Celte société, qui se réunissait à table, n'eut pus une Longue durée. Un homme de police s'y était introduit dès le commencement, et il n'en fut pas le seul Judas. Le portrait de ce lâche apôtre convenait à tant de yens, que, par la suppression ilu premier couplet, cette chanson devint d'une application générale. Cependant il en fut l'ait une particulière a un ancien membre du Caveau, soupçonné d'avoir précédemment appartenu à la police impériale, et devant qui, en 1813, Béranger fut prévenu par Ué-saugiersde ne pas chanter le lioi d'ïvclol. Depuis, ce même personnage n'en a pas moins obtenu et cumulé des places de censeur, de bibliothécaire, des pensions, des croix, etc. [Sole de Béranger.)

Il n'est pas très-difficile, en ouvrant deux ou trois almanachs, de deviner quel est le personnage dont veut parler Béranger. (Nvtc de l'Éditeur.)

LE DIEU DES BOSSES GENS

Note I.XVIII.— .!« litre. — C'est vers le milieu de 1*1" que Béranger lit le Dieu des Inutiles gens. Jusque-là c'était toujours avec une espèce de timidité qu'il avait tenté d'élever le ton de la chanson. Enhardi par le succès, il osa davantage cette fois; mais la frayeur le reprit quand il eut terminé ces couplets. Pour expliquer cette frayeur, il faut dire qu'il était reçu au Caveau qu'il ne fallait point mettre de poésie dans la chanson. Béranger avait sou- \ent entendu professer cette doctrine par Armand (ioutlé. \ussi Lrembla-t-il fort lorsque, pour la première fois, dans une réunion d'hommes de lettres, il se hasarda à chanter le Dieu des bonnes gens. Les applaudissements qu'il obtint furent tels, que, dès ce moment, sur de pouvoir dépenser dans ce genre le peu qu'il se sentait d'idées poétiques, il renonça à tout autre et conçut l'espoir de donner à la France une poésie chantée, ce qu'elle n'avait pas, selon lui, malgré la sublimité de beaucoup de nos odes et l'excellence de plusieurs passages de nos opéras. Tour arriver à cela, il fallait continuer à se servir de nos airs de ponts-neufs, convenablement entremêler les tons, ainsi que notre langue pouvait l'exiger, s'attacher de plus en plus à dramatiser ses petits poèmes, ei surtout s'astreindre au refrain, frère de la rime, quelque prix qu'il en dût coûter; car Béranger avait souvent observé que, sans refrain, la chanson rie réussissait pas, et il tint dès lors à faire tout

ce que le genre exigeait pour y obtenir davantage et l'élever enfin à la hauteur des sentiments et des idées que la chanson lui

SUTES

paraissait appelée à exprimer, surtout à une époque où la presse

«'■tait esclave. Il sentit d'ailleurs tout l'avantage qu'il y avait pour lui à faire un genre qui n'avait point de poésie et qui laissait à sa disposition tout le dictionnaire «de la langue française, dont nos critiques ne permettent guère qu'une partie à presque tous les autres genres. {Note de Béranger.)

nu on us

Note LXIX. — Au litre. — Les anciens historiens rapportent que le désir d'avoir du vin ne contribua pas peu à l'invasion que les Gaulois firent en Italie. C'est là, sans doute, un conte, comme tant d'autres que nous a laissés l'antiquité, et particulièrement sur cette même invasion, tels (pie les oies du Capitole, la balance de Brennus, l'action de Camille, etc.; mais ce sujet dut plaire à l'auteur, qui y vit un cadre pour l'éloge de son pays, où, sans prendre le ton emphatique dont il a toujours eu l'horreur, il pouvait rendre pleine justice à un peuple que ceux qui le gouvernaient alors semblaient vouloir dégrader à ses propres yeux, tandis que les peuples rivaux se vengeaient de vingt ans d'humiliations par un débordement d'injures contre une nation qui n'a jamais mérité ses malheurs. (IVo e de Béranger.)

LES CLEFS DU PARADIS Note IAX. — Au premier vers du cinquième couplet:

En vain un fou crie en entrant.

Ce fou n'est autre que M, de Bonald, donl la réputation exagérée, commencée sous le pouvoir absolu de l'Empire, est venue échouer dans les débats politiques de la Restauration. C'est ce pair de France qui, lors de la discussion sur l'atroce loi du sacrilège, à propos de la peine de mort, fit entendre cette phrase : Il faut renvoyer les accusés à leur juge naturel. Et voilà les hommes qui se sont permis tant de déclamations contre ceux qui ont sauvé la France en 1795! [Hotede Béranger.)

SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU

Non-; LXXI. — Ah titre. — Cette chanson précéda l'Ame et le Dieu

des bonnes idées. Elle est une des premières dans lesquelles Béranger s'essaya à poétiser le genre qui commençait à l'occuper uniquement. Elle eut d'abord peu de succès; aussi fut-il frappé d'un mot qu'en l'entendant lui dit M. Delavigne, l'auteur de l'Histoire de Richelieu : «Courage! voilà de la poésie! vous avez encore mieux que cela dans la tête. »

Béranger devait sans doute croire qu'il avait mieux que cela. lui qui, dès l'âge de vingt ans, avait rêvé les plus grands travaux littéraires, et qui, bien que sachant à peine l'orthographe, s'était

DE l'É. Fi \ M. KI; 261

particulièrement occupé de ce qu'on appelle haute poésie. Mais il fut longtemps à craindre que la chanson ne pût rendre toutes les pensées et tous les sentiments. Son erreur venait de ce

qu'il la considérait comme un genre, tandis qu'elle est toute une langue. (Note de Bêranger.)

LE DON VIEILLARD

Notf. I.XXII. — Au rets

J'ai bu jadis avec le bon Panard.

Panard esl un des noms que les chansonniers ont dû répéter le plus souvent. Le premier peut-être il a soumis la chanson à une correction étudiée et à une grande richesse de rimes. Il a commencé à rendre ce genre difficile pour les simples amateurs. C'est cependant plutôt un coupletteur habile qu'un vrai poète. Panard se meut dans un cercle d'idées très-étroit, et il ne fit jamais de la chanson ni un petit drame ni un tableau. Gallet, moins connu, moins cité, lui est peut-être supérieur sous ce rapport.

Les Mémoires de Marmontel contiennent différents passages sur Panard qui le font aimer, et donnent lieu de croire que, grâce à une douce indifférence, ce chansonnier dut vivre heureux. [Note de Béranyer.)

Voici un extrait curieux du livre IV des Mémoires de Marmon-tel que cite Bêranger. (Note de l'Éditeur.)

« Ce vaurien (Gallet) était un original assez curieux à connaître,

« C'était un marchand épicier de la rue des Lombards, qui, plus assidu au théâtre de la foire qu'à sa boutique, s'était déjà ruiné lorsque je le connus. 11 était hydropique, et n'en buvait pas

moins et n'en était pas moins joyeux : aussi peu soucieux de la mort que soigneux de la vie, et tel qu'enfin dans la misère, dans la captivité, sur un lit de douleur, et presque à l'agonie, il ne cessa de faire un jeu de tout cela.

Après sa banqueroute, réfugié au Temple, lieu de franchise alors pour les débiteurs insolubles, comme il y recevait tous les jours des mémoires de créanciers : « Me voilà, disait-il, logé au « Temple des mémoires. » Quand son hydropisie fut sur le point île l'étouffer, le vicaire du Temple étant venu lui administrer l'extrême-onction : « Ah! monsieur l'abbé, lui dit-il, vous venez " me graisser les bottes; cela est inutile, car je m'en vais par « eau. » Le même jour il écrivit à son ami Collé, et, en lui souhaitai! I la bonne année par des couplets sur l'air : Actompaqvé de plusieurs mitres, il terminait ainsi sa dernière gaieté :

Ile ces couplels soyez content :

Je vous en ferais bien autant.

Et plus qu'on ne compte d'apôtres .

Mais, cber Collé, voici l'instant Oû certain fossoyeur m'attend,
A(;compasné de plusieurs autre-.

•Jii.N MU KS

Le bonhomme Panard, aussi insouciant qu'il son :11m. aussi oublieux du passée) négligent de l'avenir, avait plutôt dans son infortune la tranquillité d'un enfant que l'indifférence d'un philosophe. Le soin de se nourrir, de se loger, de se vêtir, ne le re gardait point : c'était l'affaire de ses amis, et il en avait d'assez hons pour mériter cette cdhflance. Dans les mœurs comme dans l'esprit, il tenait beaucoup < 1 1 1 naturel simple et naïf de la Fon-

taine, .laioais l'extérieur n'annonça moins de délicatesse; il en avait pourtant dans la pensée et dan- l'expression. »

LES CHANTRES DE PAROISSE

.Notk I. XXIII. — .1 la date. — dette chanson eut un grand désavantage lorsqu'elle courut manuscrite : le Concordai n'était qu'un projet, et la matière étail peu c ne du public. Elle nécessita une quantité de notes qui nous évitent e\'c\\ faire denouvelli -, mais qui prouvent l'embarras où se trouve un chansonnier qui vent aller au-devant du mal à venir. Les masses ne sentent bien que le mal présent, et ce qui attaque par prévision tel ou tel acte du pouvoir les intéresse peu. Il tant pourtant dire que ce Concordat expira obscurément sous les coups du parti libéral. Quoique cette chanson ait sans doute mérité peu de part aux honneurs du triomphe, elle n'en fut pas moins poursuivie et condamnée en 1821.

Le couplet

Dans chaque ville un séminaire lit surtout éclater la colère de Uarchangy. Note de Bêrangi

LE PRINCE DU NAVARRE

Xote I.XX1V. — A la suite d<> la noir qui exisledéjà.— Beaucoup de bonnes gens croient encore que Mathurin Bruneau, mort il y a quelques années, dans une prison de Normandie, était réelle-

ment Louis XV¹¹, mort au Temple. Cet imposteur maladroit, grossier et sans aucune éducation, eut l'art de s'attirer les secours de quelques personnes crédules jusqu'à la fin de sa vie.

¹¹ est à peu près inutile d'expliquer les allusions que contiennent les couplets de cette chanson, faite en 1817.

On sent bien ce qu'il pouvait y avoir de piquant à faire cesser ce tutoiement, aux deux derniers vers de chaque couplet. {Noie de Béranger.)

LE CARNAVAL DE

Note LXXV. — A la place des deux noirs qui existent dans les éditions postérieures a celle de ISv2l. — Ce carnaval ne fut que d'un jour.

Cette chanson rappelle la servilité de la majorité des Chambres, la Irçon morale que Wellington prétendit donner à la France

IH". Ul U Wi'.ll;. -jiiv

par la spoliation du .Musée, conquête assurée par les traités , el seul prix qui nous restât du sang de tant de héros, et enfin les frais que la police croyait devoir taire pour simuler une joie qui était loin d'exister. [Note de liéranyer.

Beranger a montré à diverses reprises la douleur que lui causa la spoliation du .Musée. On sait qu'il l'avait longtemps fréquenté, et qu'il a décrit avec soin un grand nombre de ces tableaux dans le Musée Ltiwlon. Note, de l'Éditeur. ■

LE VENTRU

Noie LXWI. — Au sous-titre. — Voici encore une de ces chansons vaudevilles dont le succès fut immense. Elle était d'une application si générale, que presque chaque département y put reconnaître un de ses députés. Quelques personnes d'un goût délicat reprochèrent à l'auteur l'emploi du mot ventru. Plus le mot est im, plus l'emploi en fut heureux. Il restera peut-être pour désigner toujours cette espèce d'hommes qui, dans les Chambres, vendent au pouvoir le*, intérêts de leur pays, se l'ont gorger de faveurs env et les leurs, et s'engraissent à la table des ministres.

Place à dix pris de Villèle, A quinze de d'Argenson.

M. de Villèle était alors le chef de l'opposition de droite, vers laquelle penchait toujours le ministère. M. d'Argenson était l'homme qui, à cette époque, représentait le mieux les généreux principes de la gauche. M. de Villèle est devenu ministre, et les ventrus, qui se sont élevés au nombre de trois cents, le soutinrent jusqu'en 1817. M. d'Argenson n'a cessé de mériter la reconnaissance de son pays par sa constante et invariable opposition à toutes les lois désastreuses et à tous les empiétements de l'absolutisme, à l'exception de Beranger. i

LES MISSIONNAIRES

Note LXXV11. — Au titre. — Qui le croirait? (les missionnaires, qui tirent tant de mal et sont encore ** la cause de tant de scandales, ne paraissaient pas assez dangereux, en 1817, à certains députés libéraux. Plusieurs de ceux qui craignent toujours de voir

les abus où ils existent, parce qu'on leur impose l'obligation de les attaquer, reprochèrent à Beranger cette chanson, qu'ils trouvaient trop violente. C'était d'ailleurs, selon eux, afficher trop de philosophie et donner occasion aux dévols de pousser des cris d'alarme. Que de fois le pauvre chansonnier eut-il à repousser de pareilles observations faites par des hommes qui se vantaient pourtant de penser comme lui ' En vain dix fois l'événement jus-

Voy. Ma Biographie. [Édition in-s, p. 173). " Ecrit avant ifCiO.

tifia-t-il ses prévisions, à iliaque attaque il fut en hutte à de pareils reproches *. 11 finit par en rire, et, chaque fois < { ■ '* < ' s se renouvelaient, on l'entendit proposer à ces prétendus amis de le désavouer publiquement, s'ils l'osaient C'est dans une de ces occasions qu'il disait à l'un d'eux : « Ne m'ayez aucune obligation des chansons que j'ai faites pour servir la bonne cause. Ne m'en ayez que de celles (pie je n'ai pas laites contre vous tous. »

Ces hommes sont ceux i|ui portaient envie ,i la popularité de Manuel, et qui parvinrent à empêcher sa réélection en 1824. Ce sont eux qui, en ISv2". après la chute de Yillèle, tirent prendre à la Chambre une marche indécise qui ne pouvait servir que leur ambition personnelle, au risque de déconsidérer le gouvernement représentatif, dont la France espérait retirer tant de fruits. Le résultat de la politique de ces personnes a été de faciliter l'arrivée du ministère Polignac. (Noie de Béranger.)

LE CHAMP D'ASILE

Note LXXVIII. — A la date. — Au commencement de 181 S, beaucoup de Français proscrits et retirés en Amérique concurent le projet de fonder sur les bords du Texas une nouvelle colonie pour tous les Français dispersés par l'exil dans les quatre parties du monde. Le général Lallemand était à la tête de cette noble entreprise. Pour y concourir, une souscription fut ouverte à Paris, et c'est le désir de contribuer à l'augmenter qui fit faire cette chanson à Béranger. Mais l'esprit de colonisation est presque entièrement étranger aux hommes de notre pays : ils sont trop tourmentés du désir de revoir la France pour former au loin des établissements solides. I es bords du Texas, qui avaient reçu le nom de Champ d'Asile, furent bientôt abandonnés, et n'ont peut-être conservé que le souvenir de la légèreté française. Il faut pourtant reconnaître que, dans cette circonstance comme dans mille autres, elle ne doit être attribuée qu'à un excessif amour du sol paternel (S'oie de Béranger.)

Il existe une histoire manuscrite du Champ d'Asile qui verra probablement le jour. [Note de l'Édleur.)

LE VENTRU AUX ÉLECTIONS DE 1 S

Note LXXX. — Au titre. — Cette chanson eut le sort de toutes * Voy. Va Biographie- (Édition in-8, p. 189.)

DE BÉRA NGER. 271

les Suites : on n'en parla pas. D'ailleurs, elle avait le défaut d'aller au-devant des événements, et l'on a déjà expliqué cet, inconvénient à propos de la chanson des Chantres de Paroisse.

Deuxième couplet. Les préfets dressaient à leur guise la liste des jurés : aussi les mêmes noms y reparaissaient souvent et les condamnations furent multipliées, surtout à Paris, où certaines personnes se firent une triste réputation (comme JIM. Héron de Villefosse, Trouvé, etc.) par leur facilité à condamner au gré du pouvoir ceux qu'on leur donnait à juger. M. Héron de Villefosse présidait le jury qui condamna M. de Lavalette; M. Trouvé présidait au jugement des jeunes gens de la Rochelle. [Noie de Bé* ranger.)

LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES

Note LXXX1. — Au titre. — Lorsque les troupes étrangères évacuèrent le sol français, le vieux et respectable duc de la Rochefoucauld pria Déranger de lui faire une chanson pour célébrer leur départ, dans une fête donnée à cette occasion au château de Liancourt. L'auteur ne promit rien, quelque instance que pût y mettre le duc de la Rochefoucauld *, car il ne pouvait être sûr de ce que lui inspirerait ce sujet. Cependant il y rêva, et, lorsque la chanson fut faite, il l'envoya, mais sans vouloir assister à la fête, Déranger s'étant presque toujours fait une loi de ne point fréquenter les grands seigneurs, de quelque régime qu'ils fussent, cela non par fierté mal entendue ou désobligeante pour eux, mais par un goût très-vif pour une manière, de vivre toute simple et toute bourgeoise. La chanson eut du succès, et la Minerve la publia; mais

sans le nom de M. de la Rochefoucauld peut-être cette publication eût-elle offert quelque danger.

Dans le dernier couplet, l'auteur n'omit point de parler de la beauté extraordinaire de l'automne de 4X18. On vit dans beaucoup d'endroits des arbres fruitiers reflleurir comme au printemps. i Noie île Biranger.

LES RÉVÉREND PÈRES

Note LXXX11. — Au titre. — Qui pourrait croire qu'en 1819 beaucoup de personnes doutaient des progrès que les jésuites faisaient sourdement en France? A cette époque pourtant, sous des noms divers, on comptait plus de trente maisons r.'genlées par eux. Ils étaient protégés par le gouvernement occulte, à la tête duquel était le comte d'Artois.

L'atroce gouvernement de Ferdinand Vil, en F.spagne, avait trouvé des gens pour le louer en France.

Quant au grand homme du jour dont il est question au troi-

* Voy. Ma Biographie- (Édition in-8, p. 255.)

sième couplet, c'est M. Decazes, qui acheta par ses complaisances l'honneur d'avoir la duchesse d'Angoulême pour marraine de son fils.

La prédiction que l'auteur fil de sa chute ne tarda pas i s'accomplir. On a trop dit que la mort <ln dnc de Berry en avail été la cause; elle n'en fui que l'occasion. Le système de bascule qu'il in-

venta ou plutôt qu'il suivit avait dès longtemps fait prévoir l'impossibilité de la durée de son règne.

C'est, particulièrement sous son ministère que les jésuites firent, en France, les plus rapides progrès et commencèrent à envahir l'instruction publique. Il serait injuste de croire qu'il les aimât; mais il ne fit rien pour s'opposer à leurs progrès; il craignait trop de déplaire au frère du roi et à ses amis, qui ne lui ménageaient pas les menaces. [Note de Béranger.]

LES ENFANTS DE LA Vierge, Vierge

Note 1A VIII. — Au titre. — On a souvent accusé Béranger de se laisser dominer par l'esprit de parti. Jamais reproche ne fut moins fondé. « Le bonheur de la France avant tout, » tel était le fond de sa politique. Au commencement de 1819, une espérance d'amélioration parut saisir tous les hommes amis du pays. Le poète se laissa aller à cette douce espérance, et cette chanson en porte l'empreinte. Mais Béranger ne dut point oublier les outrages que l'Angleterre fit subir à sa patrie : aussi, à propos d'une riche exposition de peinture, rappelle-t-il la spoliation du Musée [Note de Béranger.]

LES MYRMIDONS

Non-; LXXXIV. — , le titre. — La petitesse morale des hommes qui nous gouvernaient inspira cette chanson, où Béranger se plut à confondre les soldats d'Achille avec les Myrmidons d'une ancienne fable qui a fait de ce nom un terme de mépris. Il faut remarquer qu'à l'époque où furent faits ces couplets un grand

nombre de serviteurs inaperçus de l'Empire s'étaient élevés aux plus hautes dignités de la Restauration. Ils avaient en etTet l'air de se venger des dédains mérités du maître qu'ils avaient servi d'abord et dont ils avaient été les premiers à insulter la chute et les malheurs.

Le W ronion mir on laine de Marlborough n'est antre que Wellington, à qui on avait donné l'épée de Napoléon. On nous écoute au congrès.

Ce vers rappelle la menace si souvent faite, en termes plus ou moins déguisés, par les ministres de Louis XVIII. Le congrès d'Aix-la-Chapelle venait d'avoir la plus lâcheuse influence sur notre armée, que le maréchal Gouvion-Saint-flyr avail voulu réorganiser, ce qui lui fil perdre le ministère

DE lit. I! WGI'.I!. 275

Il n'es! pas nécessaire de dire que le dernier couple! de nette chanson est une allusion au jeune Napoléon*, qui fut, est et son longtemps peut-être*", un épouvantai! pour les Bourbons e! leurs ministres. [Note de Déranger.)

HALTE-LA

.Note LXXXV. — Au sous-titre. — Celte chanson de fêle eut un grand succès, grâce au ridicule du système qu'elle attaque. L'interprétation en matière de presse fui propagée chez nous par Bel-lart, Marchangy, Jacquinot de l'ampelune, Hua et Vatimesnil. Celui-ci, plus jeune que les autres, fut d'abord un ardent promoteur de ce moyen facile de condamnation. Aujourd'hui (1830), il a

quitté les rangs des oppresseurs de la pensée, et il est à espérer qu'il n'y rentrera jamais. Sa conduite au ministère semble en être la preuve. Avec un parquet qui prenait plaisir à torturer tous les mois et des jurés choisis par le prélet, il était impossible qu'un auteur accusé ne succombât pas toujours. Cependant cela ne suffit point encore au pouvoir, et l'on vint à enlever au jury le jugement des délits de la presse. (Note de Bêranger.)

L'ENFANT DE BONNE MAISON

ÎNote LXXXV¹. — ,1» sous-lire.— On assure que l'École des Chartes peut avoir une grande utilité, que ses recherches rendront des services à l'histoire. Jusqu'à présent il n'y a point encore paru, et il a pu être permis de penser qu'il y avait mieux à faire en l'ait d'histoire qu'à fouiller dans nos vieilles archives, toujours si incomplètes pour ce qui a trait aux droits du peuple. (Note de lléranger.)

Au temps où Déranger a écrit cette note, l'épi gramme était en effet permise, et on pouvait croire que l'étude des archives du moyen âge ne se serait pas dirigée dans un sens favorable à l'esprit de la Révolution française. L'École des Chartes a heureusement servi à autre chose qu'à retrouver les parchemins de la féodalité : elle, s'est appliquée et elle s'appliquera de plus en plus à rechercher la trace des vieilles mœurs et à reconstruire, pierre à pierre, l'édifice historique du passé de nos pères. Les dispendieuses, mais intéressantes études entreprises pour recueillir les matériaux de l'histoire du tiers état, ont permis à l'un des maîtres de l'art moderne, M. Augustin Thierry, de regrettable mémoire,

de raconter précisément l'origine des droits de la nation, que liéranger craignait de voir négligés. (Note de l'Éditeur.)

Le duc de Reichsladt.

» *Ceci est écrit, il faut se le rappeler, en 1828, ol. isr.o.

274 Nu M-.

LES ÉTOILES on FILENT

N^o LXXXVII. — Au titre. — Le désir île voir naître une poésie

toute populaire, c'est-à-dire puisée flans les idées et les sentiments du peuple, a toujours préoccupé Béranger. Il a toujours

cru que, plus la civilisation faisait de progrès, plus la poésie se réfugiait dans les classes inférieures. C'est pourquoi il travailla longtemps au genre pastoral, où il espérait pouvoir être vrai sans bassesse, et simple au moins, s'il ne pouvait être naïf.

Les tiloiles qui filent, cette croyance populaire, étaient un sujet qu'il s'était promis de traiter en idylle. La chanson ayant fini par l'emporter dans son esprit sur tous les autres genres dont il s'était occupé, il chanta les étoiles, et ce ne fut pas le seul sujet d'idylle qu'il fit servir ainsi au succès de sa muse nouvelle. (Note île Bêravger.)

L'ENRHUMÉ

Note LXXXVIII. — Au sous-titre. — Voici encore un vaudeville dans l'ancien genre. Celui-ci n'eut de succès qu'au tribunal et par

une circonstance assez singulière.

L'auteur avait mis à Pavant-dernier couplet :

Mais la Charte encor nous défend.

Du POÏ t'est l'immortel enfant ;

Il l'aime, on le présume.

Oui, mais papa, gardant la dot, Traite sa tille comme Lolh.

L'imprimeur fut effrayé par ces deux méchants vers, auxquels Béranger tenait peu, et demanda qu'on les laissât en blanc. Contre son habitude, l'auteur s'empessa d'y consentir, voyant bien quel parti la malice publique tirerait de celte lacune. Il ne s'était point trompé, et ces blancs furent matière à la plus vive accusation de la part de Harctaangy. Rien de plus plaisant et en même temps de plus odieux que de l'entendre accuser le silence de l'auteur à propos de ces deux lignes de points. Dupin tira un excellent parti de ce passage du réquisitoire.

Béranger n'eut jamais envie de rétablir les deux vers, tant ils lui semblaient au-dessous de l'idée que le public s'en était faite

Les deux ministres nommés dans le cinquième couplet sont \l\l. Sitnéon et l'asquier. [Note de Béranger.)

Quelques personnes, dans le silence de l'auteur, avait suppléé ainsi aux vers manquants :

Quedis-je? moi j'en suis certain; Mais les ultras n'en croiront rien.

[Note de l'Éditeur.)

I. \ FARIDONDAINE

Vu, IWNIX. - l« sous-titre. — Le préfe! de police angles e|

DE BE RANGE n* 275

luus »us successeurs ont déclaré la guerre aux réunions chantantes. Celles qu'on nomme goguettes, presque uniquement composées d'hommes d'industrie et de commerce, et même d'un grand nombre d'ouvriers, sont surtout l'objet des craintes de ces magistrats. Le patriotisme anime ces réunions, mais il n'en est pas le seul esprit. On serait étonné de la quantité de jolis couplets, même de chansons piquantes et correctement tournées, qui, chaque année, sortent de ces réunions, qui, presque toutes, ont lieu au cabaret ou dans les guinguettes aux portes de Paris. Béranger a dû en grande partie la vogue dont il a joui à l'espèce de culte que ces sociétés professaient pour lui. 11 devait donc prendre parti en leur faveur quand parut l'ordonnance de M. Angles. Rien de plus ridicule que cette ordonnance, qui mit le trouble dans ces joyeuses réunions. Les oiseaux, d'abord effarouchés, revinrent bientôt à leurs habitudes, et, à force de ruses innocentes, éludèrent les dispositions vexatoires et firent résonner de nouveaux chants.

Troisième couplet :

A Sa Giâce il fait peine.

Allusion à Wellington.

Quatrième couplet :

Que dirait de mieux Marcliangi '.'

Cet avocat général fut, sans contredit, le plus infatigable intelluctateur. 11 employait a ce métier tout ce qu'il pouvait avoir d'esprit. Toutefois ce qu'il faut surtout lui reprocher, c'est sa conduite dans l'affaire des quatre malheureux sergents de la liochelle, dont le plus âgé avait vingt-six ans. (Note de Béranger.)

MA LAMPE

Note XC. — Au sous-titre. — Béranger connaissait fort peu madame Dufrénoy lorsqu'il fit cette chanson pour la remercier de l'envoi de ses poésies. Celte dame lui en prouva sa reconnaissance en célébrant sa première captivité. 11 lui savait surtout gré d'être restée femme dans des vers dont la sincérité n'est certes pas le seul mérite. Pourtant il reconnaissait qu'ils auraient besoin de plus de travail; mais c'est ce dont les femmes poètes ne sont presque jamais capables. Un peu plus de travail est peut-être tout ce qui manque aussi aux vers de madame Tastu, qui jouit maintenant d'une réputation si méritée et pour le inoins égale à celle que madame Dufrénoy eut de son temps. Mademoiselle Delphine Gay ' fait mieux le vers que ces deux dames; mais il lui manque d'autres qualités qui semblent être leur partage. C'est au moins le jugement qu'en portent plusieurs personnes et qu'en portait

* Madame Emile de Girardin.

276 \m BS

Bérangei lui-même, Du reste, il ne croyait pas l«s femmes propres aux soins mécaniques de la versification, gui, selon lui, étaient un grand élément de la durée du succès. Il disait toujours:

« Malheur à qui n'est pas bon ouvrier! .l'ais au-...| malheur â qui n'esl que cela! « (Note de Béranger.)

LE BOH ni El!

Note XCl. — .lu titre. — « Est-ce ainsi que Platon parlait de Dieu? » s'écria, à propos de celte chanson, Mardi an gy . tai i^ son réquisitoire. Non, certes; mais Aristophane ne parlait pas des Jieus comme Platon Béranger, dont la croyance en l'Auteur de la nature ne pu(jamais être mise en doute, puisqu'elle esl attestée par nue continuelle inspiration qui perce dans ses moindres productions, et par l'espèce de profession de foi qu'il ne cessa de faire à cet égard, Déranger, en faisant la chanson du Bon Dieu, n'eut pas l'idée de commettre une impiété, il s'en faut. Il prit, cette fois, Dieu comme nos religions l'ont fait dans la tête du peuple, et non comme lui-même l'avait conçu. C'est cette idole grossière qui lui servit de cadre pour des couplets dont la morale, après tout, est plus en rapport avec l'Evangile que celle de nos jésuites intolérants. Marchangy le savait, mais c'était ce qu'il poursuivait dans la popularité de cette chanson. [Note île Béranger.]

LE VIEUX DRAPEAU

\.oi XC1I. — La chanson du Vieux Drapeau, dans l'édition de 1821, était précédée des lignes qui suivent :

« Cette chanson n'exprime que le vœu d'un soldat qui désire voir la Charte consthutionnellement placée sous la sauvegarde du drapeau de Fleurus, de Marengo et d'Austerlitz. Le même vœu a été exprimé à la tribune par plusieurs députés, et, entre autres,

par M. le général l'oy, dans une improvisation aussi noble qu'énergique [Note de l'Éditeur.

Note XCII1. — Au premier vers. — Béranger fut obligé de mettre en tête de sa chanson une note pour l'innocenter, s'il était possible; l'imprimeur, sans cela, ne voulait point l'admettre dans le recueil. Cette note n'empêcha pas Marchangy d'en faire l'objet dises plus vives attaques. L'auteur courait le risque de deux années d'emprisonnement, si l'avocat général avait gain de cause; mais M. Cottu, juge impartial aussi bien qu'écrivain politique dérai* sonnable, fit observer à la cour qu'il y avait bien dans le code pénal de la presse provoca! ion à la révolte, port d'un signe séditionnel mais non provocation au port d'un signe séditionnel. Cette subtilité eut du succès, et la chanson reconnue condamnable ne pul être une cause de condamnation. Mais- une autre loi de la presse fut laite, et l'on y inséra un article relatif à la provocation au port d'un signe séditionnel.

DE BEI! VNGER. 27?

Il est utile peut-être de consigner des faits en eux-mêmes si puérils : ils t'ont apprécier une époque.

Béranger n'oublia jamais l'obligation qu'il avait à Cottu, avec qui il était lié depuis longtemps et dont il estimait les qualités personnelles, en dépit des exagérations politiques de ce magistral.

Comme la plupart des chansons de Béranger, la chanson du Vieux Drapeau avait couru avant qu'il la fit imprimer. D'autres prirent même le soin de la faire courir avant lui, et un grand nombre d'exemplaires furent jetés dans les casernes. Le ministère s'en effraya. Un conseiller d'État attaché à l'Université fut chargé

de sermonner l'auteur, qui répéta, cette fois encore, qu'on pouvait lui ôter son emploi; mais c'est ce qu'on ne voulait pas faire, croyant toujours que la crainte de perdre son unique moyen d'existence l'empêcherait de donner une édition complète de ses chansons. Il en est peu qui aient eu un succès aussi général que le Vieux Drapeau. [Note de Béranger.)

LA MARQUISE DE PRETINTAILLE

Noie XCIV. — Au titre. — Après avoir attaqué les anciens marquis par la chanson du Marquis de Carabas, il y avait justice à se jouer des anciennes marquises. La politique n'est pas le seul côté faible de ces dames : elles offrent d'ailleurs une pâture à la satire, et le type de la marquise de Prêt intaille n'est pas tout d'invention. Dans le dernier couplet, l'auteur fait allusion à la fameuse note ■secrète, ouvrage d'un comité ultra-congréganiste qui sollicitait auprès des cours étrangères la rentrée en France des soldats de la Sainte Alliance des rois.

A voir Béranger s'en prendre si souvent à la noblesse, quelques personnes de cette caste ont supposé qu'il avait le regret de n'être pas né, comme disent ces messieurs et ces dames. Jamais accusation ne fut inoins fondée. Notre auteur n'a jamais connu que l'ambition littéraire, encore d'une manière fort modérée. Jamais supériorité sociale n'a pu le choquer personnellement; on peut même ajouter qu'il n'eut jamais à en souffrir; mais il regardait les privilèges de naissance comme une contradiction avec les principes de notre Révolution et comme un obstacle au bonheur de son pays. De là vient la guerre qu'il a cru devoir leur

taire, guerre bien justifiée par la conduite de presque tous les hommes «le caste. Béranger a vécu dans un temps où il était si facile de se faire passer pour noble, que, s'il eût eu cette fantaisie, il eut pu la satisfaire, surtout à l'aide de la particule qui accompagne son nom. Loin de là, il sympathisait, par des sentiments de justice et d'humanité, avec les classes inférieures, et il s'est toujours fait un plaisir de rappeler qu'il était né dans cette foule populaire, au progrès et à la consolation de laquelle il a consacré presque toutes ses inspirations. (Note de Béranger.)

LU TREMBLEUB

Note XCV. — Au sous-litre. — Il serait superflu île rappeler que

la plus solide amitié existait entre M. Dupont (<le l'Eure et Béranger. Ce dernier s'en montra toujours glorieux. Les vérins du député sont trop populaires pour qu'il soit non plus besoin d'en faire l'éloge iei. Très de trente ans de magistrature les ont mises en évidence, et la carrière politique a achevé de les illustrer. I ne seule épreuve a manqué à ces vertus : les hauts emplois publics; mais on peut assurer que, si elles y avaient élé soumises', elles seraient sorties intactes d'une épreuve si périlleuse pour tant d'autres hommes.

Quand cette chanson tut laite, Béranger étail encore dans les bureaux de V Université. M. l'asquier, nommé dans le dernier couplet, avait, comme garde des sceaux, signé la destitution de Dupont de la place de président à la cour royale de Rouen, et sans que celui-ci pût obtenir la pension duc- à ses longs services. Lisot, nommé aussi dans ce couplet, était un député constamment ministériel que le pouvoir employait pour lutter contre l'in-

fluence que Dupont exerce dans son pays par la juste idée qu'on y a de l'indépendance de son caractère et par sa belle réputation, que la .Normandie entière regarde comme sa propriété, (yole de liéranger.)

LA MORT DU ROI CHRISTOPHE

Note XCVI. — A la date. — Christophe, empereur et roi d'Haïti, mourut en 1820, à la suite d'une révolution militaire. La Sainte Alliance avait mis les congrès à la mode. L'Espagne et Naples avaient déclaré leur indépendance, et l'on pensait déjà, dans les cabinets, à châtier leur témérité révolutionnaire. Le troisième couplet est une allusion aux formes mystiques données aux protocoles des princes-unis; ce couplet fut le seul de la chanson que Marchangy signala aux jures. (Note de Béranger.)

LOUIS XI

Non. XCVII. — Au dernier vers. — .Nous avons déjà dit que plusieurs sujets que Béranger avait eu d'abord l'idée de traiter dans le genre de l'idylle étaient devenus plus tard des sujets de chansons. Voilà un de ces sujets. Peut-être a-t-il gagné beaucoup à ce changement. Le refrain sort là du cadre même, et le chant ne peut qu'ajouter à l'effet que le poète a voulu produire : aussi a-t-il toujours regardé cette chanson comme une de ses meilleures.

Ceux qui, dans le temps, y ont cherché une allusion à Louis M
lit

Éci il avant 1850.

DE BÉRANUER. 279

sont tombés dans une erreur qu'on a bien souvent renouvelée à l'égard des productions de notre auteur. C'est un inconvénient auquel sont exposés les satiriques. On leur suppose souvent des intentions qu'ils n'ont pas, et le public, sur ce point, n'est pas plus raisonnable que MM. les avocats généraux et les procureurs fin roi. [Noie de déranger.)

LES ADIEUX A LA GLOIRE

Note XCV¹II. — A la date. — Le fond de misanthropie qu'on peut remarquer dans cette chanson est justifié par l'apathie nationale qui existait à l'époque où elle fut faite et par les nombreuses défections que l'opposition eut à essayer de la part d'hommes qui sollicitèrent ou consentirent à recevoir les faveurs de la cour de Louis X VI 1 1 . On peut, entre autres, citer le général Rapp, qui fut décoré d'un titre de garde-robe. On conçoit qu'une fois que liéranger eut reconnu que les Bourbons ne pouvaient faire que le malheur de la France, il ait regardé avec une sorte de colère les hommes qui, en se rapprochant d'eux, diminuaient les forces du parti national. (Note de Béranger.)

LES DEUX COUSINS

Note XCIX. — Au litre. — Le peuple de Paris n'a jamais cru, bien généralement, à la légitimité de la naissance du duc de Bordeaux. Le procès-verbal de l'accouchement de la mère était propre à faire naître des doutes. Bien des personnes placées haut les ont eus. L'enfant du miracle pouvait être l'enfant de la fraude. On peut donc être surpris que Bélanger n'ait pas mis à profit ce cote de l'événement qui prêtait si bien à la chanson; mais presque tous ces couplets politiques ont été le fruit de la réflexion. 11 avait calculé qu'un jour ou l'autre cette famille serait renversée, et il ne croyait pas que cet enfant put jamais arriver au trône. Il regardait donc comme utile qu'un rejeton de la race dite légitime existât quelque part, pour que celui qui serait appelé au trône, par suite d'événements probables, fût bien évidemment dans le cas d'usurpation au point de vue légitimiste, ce qui devait être avantageux au principe de la souveraineté populaire, principe que Béranger a toujours professé. C'était surtout dans le cas où la branche d'Orléans arriverait au trône que ce représentant de la légitimité paraissait nécessaire au chansonnier. Voilà ce qui le détermina, il ne pas chicaner la naissance miraculeuse du duc de Bordeaux, au risque d'exposer sa chanson à être reçue plus froidement qu'elle ne l'aurait été, faite dans le sens qui eût le plus flatté la malignité publique. Il ne faut pas croire que ce soit la seule fois qu'il ait soumis ses inspirations à un examen aussi approfondi.

Bans Je second couplet il est question de l'eau du Jourdain,
don/

on prétend que M. de Chateaubriand offrit une fiole pour le baptême du roi de Rome. Le fait n'est peut-être pas exact; mais le trait qui en résulte est trop peu mordant pour qu'on ait eu besoin de s'assurer de la vérité historique.

Béranger n'a point cessé d'admirer le talent de l'auteur d'*Atala*, et crut toujours qu'on devait une sorte de respect à l'homme supérieur qui s'enorgueillit. Le parti royaliste n'usa jamais d'une pareille réserve : il faut ou excepter M. de Chateaubriand, qui donna à cet égard de véritables preuves de supériorité. (Noted de l'Etranger.)

LE CINQ MAI

Vote C. — Au litre. — Jamais la chanson n'avait élevé ses prétentions si haut qu'en osant déplorer la mort du plus grand nomme des temps modernes et peut-être des temps anciens, de celui qui avait à lui seul gagné autant de batailles qu'Alexandre et César, autant administré que Charlemagne et Louis XIV, et à qui nous devons un code civil, résumé de notre nouvelle position sociale, dont le bienfait compense à lui seul les maux que les ennemis de Napoléon ont prétendu qu'il avait faits à la France.

L'auteur hésita longtemps s'il tenterait un pareil chant funèbre. Une fois son cadre déterminé, il crut devoir y faire entrer des Espagnols plutôt que tout autre peuple, parce que ceux-ci passaient pour avoir le plus à se plaindre de Napoléon. Il crut donc, en les faisant participer à la douleur de l'exilé français à qui Us ont accordé le passage, exprimer mieux que par tout autre moyen combien les traitements odieux que ce grand homme

avait eu à essayer l'avaient rendu l'objet de l'intérêt des peuples mêmes qu'il passait pour avoir le plus opprimés.

On remarquera sans doute que le refrain est ici presque complètement isolé du couplet. 11 ne s'y rattache que par opposition, puisque Napoléon ajoutait à ses malheurs déjà si longs celui de mourir loin de sa patrie et du fils qui devait avoir ses dernières pensées et qui aurait dû lui fermer les yeux. Ce refrain, ainsi détaché, est une imitation de la manière antique. Le chansonnier, qui ne savait pas plus de grec que de latin, avait cependant pour les ouvrages de la langue grecque une admiration si vive *, qu'elle résista toujours au dégoût que devaient lui causer la plupart de nos traductions. [Note de Biranyer.)

Non r. Cl . — Au vers

Allez, enfants, nés sous un autre règne. Réranger voulait annoter toutes ses chansons., comme il l'avait

• \oy. Ma Biographie. (Edition in-8. |>. 77.

DE BÉKA VGEK. -Nl

t'ait pour le recueil tle 1X-21. Il a seulement laissé deux unies placées au dernier feuillet du tome 11 île l'édition de ls-21 ; «'Iles se rapportent au troisième volume, qu'il publia en 1825 (Chanson* nouvelles, in- 18, imprimerie de Plassan), et qu'il avait fait précéder d'une chanson-préface. \Notr de t Éditeur.)

Ce volume n'eut point le sort des précédents ni de celui qui l'a suivi : on ne poursuivit point l'auteur. Il est vrai que ses libraires lui firent tant de chicanes sur les chansons dont il le composa, que, malgré son opiniâtreté, il fut obligé de céder quelquefois à leurs craintes et à leurs prières. Béranger a toujours soupçonné

que l'un d'eux communiqua le manuscrit à la police. 11 avait d'ailleurs prévu que M. de Villèle, tout-puissant alors, ne se soucierait pas de donner par un procès du relief à la publication. C'était au commencement du règne de Charles X, à qui on voulait faire une espère de popularité : un procès fait à des chansons eût été une grosse maladresse. On prit donc ses mesures d'avance, et grand nombre de suppressions furent demandées par le libraire en question. 11 en est une, entre autres, qui fut l'objet d'une longue négociation ; il s'agissait de faire disparaître le couplet d'envoi à Manuel qui termine la chanson des Esclaves gaulois. L'auteur fut inflexible, et le couplet resta.

Ce qu'il y eut de particulier, c'est que, Béranger ayant refusé de retrancher plusieurs vers dans différentes autres chansons, il fut obligé de se déclarer éditeur du volume, et que c'est à ce titre que le dépôt en fut fait sous son nom à la direction de la librairie.

Le libraire et l'imprimeur, de leur autorité privée, n'en firent pas moins disparaître cinq ou six vers dans une moitié de l'édition; il en résulta saisie d'exemplaires et procès pour vice de forme, procès qui eût dû être fait à l'auteur, éditeur déclaré : mais le parti était pris, cette fois, de ne pas le tourmenter, et il ne fut question que de l'imprimeur en première instance et en appel, tandis que c'était l'éditeur qui, dans les régies, eût dû être mis en cause. Certes, si le ministre tout-puissant n'eût pas donné le mot d'ordre, l'affaire ne se fût point passée ainsi; mais M. de Villèle n'avait point besoin, pour faire valoir son royalisme, de tracasser un pauvre auteur. Béranger l'avait prévu, et, comme il avait habitude de proportionner son attaque au danger qui en pouvait résulter, cette prévision ne contribua pas peu à le rendre plus facile aux exigences de ses libraires, pour les passages de ce volume où

il ne vit pas une nécessité de résister aux craintes dont ils étaient obsédés. Au reste, ces corrections furent en très-petit nombre, et le volume, tel qu'il parut, suffit bien pour prouver que la prison n'avait pas éteint dans le chansonnier les sentiments qui lui avaient mérité l'honneur d'une condamnation. Aussi les journaux ultra ne manquèrent-ils point de le dénoncer de nouveau à l'animad version du parquet et des juges; mais, mat-

NOTES DE DÉRANGER

uré les plaintes des royalistes, le libraire seul eut un peu à souffrir du zèle de MM. les magistrats. Note de Béranger.)

Note CIL — Au commencement du règne de Charles X, bon -

bre de généraux de l'ancienne armée et quantité de libéraux de tribune et de journaux se persuadèrent ou voulurent persuader à la nation fpje l'époque était arrivée d'un rapprochement entre elle et le troue légitime. Déranger oe tomba pas dans cette erreur; mais il voulut la constater dans cette Préface. Au quatrième couplet, il indique ce qu'on devait redouter le plus, c'est-à-dire le jésuitisme. Par le dernier couplet, on peut juger qu'il n'était pas complètement rassuré sur les bonnes intentions de l'autorité ,i son égard. Au reste, cette préface était propre à détourner les coups qui pouvaient le menacer. (Soie <lr liêrangrr.)

FIN TIKS NOTF.S DE BI'R.WGEr.

TABLE DES MATIÈRES

Adieu.

Dernière (La) Fée.

Adieu l'aria.

Dieu (Le) Jean.

Aigle (L'i et l'Étoile.

Dix-neuf Août.

Ailes (Les).

Égyptienne (L').

Ange (Un).

Enfer et Diable.

Apôtre (L').

Fée (La) aux rimes.

Argent (L").

Fille (La) du Diable.

Ascension.

Fleurs (Mes .

Au galop !

Fourmis (Les).

Avenir (L') des beaux esprits.

Gages (Les).

Avis.

Globe (Notre).

baptême (LeV

Grands (Les) Projets.

Bénédiction Les .

Guerre (La).

Bois (Les).

Gutenberg.

Canne (Ma).

Histoire d'une Idée.

Carnaval (Mon).

Idée (Une!).

Chacun son goût.

11 n'est pas mort.

Chansonnettes (Les).

Jardin (Mon).

Chapelet(Le) du Bonhomme.

Je suis ménétrier.

Chasseur (Le).

Jeune (La) Fille.

KLS

Cheval (Le) arabe.

Jongleur (Le).

Colombe (La) et le Corbeau

Leçon de lecture.

du déluge.

Leçon (La) d'histoire.

Corps (Le) et l'Ame.

Lettre de l'auteur.

Couronne (La) retrouvée.

Madame Mère.

Craintes (Mes).

Maîtresse (La) du roi.

Dame métaphysique.

Matelot (Le) breton.

Défauts (Les).

Merle (Le).

De Drofundis.

Nourrice (La).

-. 'Si

I Mll.r. ItF.S \! \T1 1,1(1. <-

Officier (!•' ■

Prisonnière iLu).

Oiseaux (Les) de la Grena

Retour à Paris.

dière.

Rêve de nos jeunes tilles.

oiseau (L'1 fantôme.

Rivière (La).

Olympe il.') ressuscité.

Rose (Lai et le Tonnerre.

fo

Ombre (Menu.

Rosier (Le).

Or (L'1.

Saint (Le .

lit!

Pactole (Le).

Sainte-Hélène.

Panthéisme.

Saint Napoléon.

Papillons (Les).

>avant (Le).

i:il

Pâquerette (La) ei l'Étoile

Septuagénnaire (Le .

Petit Bonhomme-

Silène (La).

Phénix [Le .

Tambour-major (Le).

Pluie (La).

Tambours (Les .

Plus de vers.

Tourterelle (La) el le Papi

Plus d'oiseaux.

Ion.

Postillon (Le).

Vendanges Les).

Prédiction (La)

Violettes (Les .

1 ii

Préface.

Voyages | Les .

Premier (Le) Papillon.

>OILS DE BÉRANGELi SUJI SES

AXCit>

M.s i UANSOXS

Ann.A »aaj

;AA%aA1

A* An

ëèMèÊë<

mmÊmmim

jfflmw

cnfays \$£ y a

cop.2

Bêranger, Pierre Jean de Dernières cnansons

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/derniereschanson00bruoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.